Presented to

The Library

of the

University of Toronto

by

Dr. John Henderson.

L 9668f

FRENCH PROSE

PLACES AND PEOPLES

EDITED AND ANNOTATED BY

JULES LUQUIENS, Ph.D.
PROFESSOR OF MODERN LANGUAGES IN YALE UNIVERSITY

228871
18 10 32

BOSTON, U.S.A.
GINN & COMPANY, PUBLISHERS
1895

COPYRIGHT, 1885,
BY CARL SCHOENHOF.

COPYRIGHT, 1895,
BY JULES LUQUIENS.

ALL RIGHTS RESERVED.

CONTENTS.

		PAGE
I.	Les Ours de Berne	1
II.	Scènes de l'Enfance de V. Hugo (*an abstract*)	25
III.	Promenades aux Environs de Naples	65
IV.	Pagodes Souterraines	95
V.	Le Château de Versailles	109
VI.	Alger, la Ville Blanche	129
VII.	La Vie en Italie au Temps de la Renaissance	151
	Notes	177

I.

LES OURS DE BERNE.

PAR ALEXANDRE DUMAS, père.

Un caquetage produit par plusieurs centaines de voix nous réveilla le lendemain avec le jour. Nous mîmes le nez à la fenêtre, le marché se tenait devant l'hôtel.

La mauvaise humeur que nous avait causée ce réveil matinal se dissipa bien vite à l'aspect du tableau pittoresque de cette place publique encombrée de paysans et de paysannes en costumes nationaux.

Une des choses qui m'avaient le plus désappointé, en Suisse, était l'envahissement de nos modes non-seulement dans les hautes classes de la société, les premières toujours à abandonner les mœurs de leurs ancêtres, mais encore parmi le peuple, conservateur plus religieux des traditions paternelles. Je me trouvai certes bien dédommagé de ma longue attente par le hasard qui réunissait sous mes yeux, et dans toute leur coquetterie, les plus jolies paysannes des cantons voisins de Berne. C'était la Vaudoise aux cheveux courts, abritant ses joues roses sous son large chapeau de paille pointu ; la femme de Fribourg, qui tourne trois fois autour de sa tête nue les

nattes de ses cheveux dont elle forme sa seule coiffure ; la Valaisane, qui vient par le mont Gemmi, avec son chignon de marquise et son petit chapeau bordé de velours noir, d'où pend jusque sur son épaule un large ruban brodé d'or ; enfin, au milieu d'elles est la plus gracieuse de toutes, la Bernoise elle-même, avec sa petite calotte de paille jaune, chargée de fleurs comme une corbeille, posée coquettement sur le côté de la tête, et d'où s'échappent par derrière deux longues tresses de cheveux blonds ; son nœud de velours noir au cou, sa chemise aux larges manches plissées et son corsage brodé d'argent.

Berne si grave, Berne si triste, Berne la vieille ville semblait, elle aussi, avoir mis ce jour-là son habit et ses bijoux de fête ; elle avait semé ses femmes dans les rues comme une coquette des fleurs naturelles sur une robe de bal. Ses arcades sombres et voûtées, qui avancent sur le rez-de-chaussée de ses maisons, étaient animées par cette foule qui passait leste et joyeuse, se détachant par les tons vifs de ses vêtements sur la demi-teinte de ses pierres grises ; puis, de place en place, rendant plus sensible encore la légèreté des ombres bariolées qui se croisaient en tous sens, des groupes de jeunes gens avec leurs grosses têtes blondes, leurs petites casquettes de cuir, leurs cheveux longs, leurs cols rabattus, leurs redingotes bleues plissées sur la hanche ; véritables étudiants d'Allemagne, qu'on croirait à vingt pas des universités de Leipsick ou d'Iéna, causant immobiles ou se promenant gravement deux par deux, la pipe d'écume de mer à la bouche, et le sac à tabac, orné de la croix fédérale, pendu à la ceinture. Nous criâmes bravo de nos fenêtres, en battant des mains comme nous l'aurions fait au lever de la toile d'un théâtre sur un tableau admirablement mis en scène ; puis, allumant nos cigares, en preuve de fraternité,

nous allâmes droit à deux de ces jeunes gens pour leur demander le chemin de la cathédrale.

Au lieu de nous l'indiquer de la main, comme l'aurait fait un Parisien affairé, l'un des deux nous répondit en français largement accentué de tudesque : " Par ici ; " et, faisant doubler le pas à son camarade, il se mit à marcher devant nous.

Au bout de cinquante pas, nous nous arrêtâmes devant une de ces vieilles horloges compliquées, à l'ornement desquelles un mécanicien du quinzième siècle consacrait quelquefois toute sa vie... Notre guide sourit. — Voulez-vous attendre? nous dit-il, huit heures vont sonner.

En effet, au même instant, le coq qui surmontait ce petit clocher battit des ailes et chanta trois fois avec sa voix automatique. A cet appel, les quatre évangélistes sortirent, chacun à son tour, de leur niche, et vinrent frapper chacun un quart d'heure sur une cloche avec le marteau qu'ils tenaient à la main ; puis, pendant que l'heure tintait, et en même temps que le premier coup se faisait entendre, une petite porte, placée au-dessous du cadran, s'ouvrit, et une procession étrange commença à défiler, tournant en demi-cercle autour de la base du monument, et rentra par une porte parallèle qui se ferma, en même temps que la dernière heure sonnait, sur le dernier personnage qui terminait le cortége.

Nous avions déjà remarqué l'espèce de vénération que les Bernois professent pour les ours ; en entrant la veille au soir par la porte de Fribourg, nous avions vu se découper dans l'ombre les statues colossales de deux de ces animaux, placées comme le sont à l'entrée des Tuileries les chevaux domptés par des esclaves. Pendant les cinquante pas que nous avions faits pour arriver à l'horloge, nous avions laissé à notre gauche une

fontaine surmontée d'un ours, portant une bannière à la main, couvert d'une armure de chevalier, et ayant à ses pieds un oursin vêtu en page, marchant sur ses pattes de derrière et mangeant une grappe de raisin à l'aide de ses pattes de devant. Nous étions passés sur la place des Greniers, et nous avions remarqué, sur le fronton sculpté du monument, deux ours soutenant les armes de la ville, comme deux licornes un blason féodal ; de plus, l'un d'eux versait avec une corne d'abondance les trésors du commerce à un groupe de jeunes filles qui s'empressaient de les recueillir, tandis que l'autre tendait gracieusement, et en signe d'alliance, la patte à un guerrier vêtu en Romain du temps de Louis XV. Cette fois, nous venions de voir sortir d'une horloge une procession d'ours, les uns jouant de la clarinette, les autres du violon, celui-ci de la basse, celui-là de la cornemuse ; puis, à leur suite, d'autres ours portant l'épée au côté, la carabine sur l'épaule, marchant gravement, bannière déployée et caporaux en serre-file. Il y avait, on l'avouera, de quoi éveiller notre gaîté ; aussi étions-nous dans la joie de notre âme. Nos Bernois, habitués à ce spectacle, riaient de nous voir rire, et, loin de s'en formaliser, paraissaient enchantés de notre bonne humeur. Enfin, dans un moment de répit, nous leur demandâmes à quoi tenait cette reproduction continuelle d'animaux qui, par leur espèce et par leur forme, n'avaient pas jusque-là passé pour des modèles de grâce ou de politesse, et si la ville avait quelque motif particulier de les affectionner autrement que pour leur peau et pour leur chair.

Ils nous répondirent que les ours étaient les patrons de la ville.

Je me rappelai alors qu'il y avait effectivement un saint Ours sur le calendrier suisse ; mais je l'avais toujours connu

pour appartenir par sa forme à l'espèce des bipèdes, quoique par son nom il parût se rapprocher de celle des quadrupèdes : d'ailleurs, il était patron de Soleure et non de Berne. J'en fis poliment l'observation à nos guides.

Ils nous répondirent que c'était par le peu d'habitude qu'ils avaient de la langue française, qu'ils nous avaient répondu que les ours étaient les patrons de la ville ; qu'ils n'en étaient que les parrains ; mais que, quant à ce dernier titre, ils y avaient un droit incontestable, puisque c'étaient eux qui avaient donné leur nom à Berne. En effet, *bœr*, qui en allemand se prononce *berr*, veut dire *ours*. La plaisanterie, comme on le voit, devenait de plus en plus compliquée. Celui des deux qui parlait le mieux français, voyant que nous en désirions l'explication, nous offrit de nous la donner en nous conduisant à l'église. On devine qu'à l'affût comme je l'étais de traditions et de légendes, j'acceptai avec reconnaissance. Voici ce que nous raconta notre cicerone :

La cité de Berne fut fondée en 1191, par Berthold V, duc de Zœringen. A peine fut-elle achevée, ceinte de murailles et fermée de portes, qu'il s'occupa de chercher un nom pour la ville qu'il venait de bâtir, avec la même sollicitude qu'une mère en cherche un pour l'enfant qu'elle vient de mettre au monde. Malheureusement, il paraît que l'imagination n'était pas la partie brillante de l'esprit du noble seigneur, car, ne pouvant venir à bout de trouver ce qu'il cherchait, il rassembla dans un grand dîner toute la noblesse des environs. Le dîner dura trois jours, au bout desquels rien de positif n'était encore arrêté pour le baptême de l'enfant, lorsqu'un des convives proposa, pour en finir, de faire le lendemain une grande chasse dans les montagnes environnantes, et de donner à la ville le

nom du premier animal que l'on tuerait. Cette proposition fut reçue par acclamation.

Le lendemain, on se mit en route au point du jour. Au bout d'une heure de chasse, de grands cris de victoire se firent en-
5 tendre ; les chasseurs coururent vers l'endroit d'où ils partaient : un archer du duc venait d'abattre un cerf.

Berthold parut très-désappointé que l'adresse de l'un de ses gens se fût exercée sur un animal de cette espèce. Il déclara, en conséquence, qu'il ne donnerait pas à sa bonne et forte ville
10 de guerre le nom d'une bête qui était le symbole de la timidité.

Le coup de l'archer fut donc déclaré non avenu, et l'on se remit en chasse.

Vers le soir, les chasseurs rencontrèrent un ours.

C'était là une bête dont le nom ne pouvait compromettre ni
15 l'honneur d'un homme ni celui d'une ville. Le malheureux animal fut tué sans miséricorde, et donna à la capitale naissante le baptême avec son sang.

Pendant ce temps, nous avions traversé un passage, puis une grande place, et nous nous trouvions enfin en face de la cathé-
20 drale. C'est un bâtiment gothique, d'un style assez remarquable, quoique contraire aux règles architecturales du temps, puisqu'il n'offre, malgré sa qualité d'église métropolitaine, qu'un clocher et pas de tour ; encore le clocher est-il tronqué à la hauteur de cent quatre-vingt-onze pieds, ce qui lui donne
25 l'aspect d'un vaste pain de sucre dont on aurait enlevé la partie supérieure. L'édifice fut commencé en 1421, sur les plans de Mathias Heins, qui avaient obtenu la préférence sur ceux de son compétiteur, dont on ignore le nom. Ce dernier dissimula le ressentiment qu'il éprouvait de cette humiliation ; et, comme
30 le bâtiment était déjà parvenu à une certaine hauteur, il de-

manda un jour à Mathias la permission de l'accompagner sur la plate-forme. Mathias, sans défiance, lui accorda cette demande avec une facilité qui faisait plus d'honneur à son amour-propre qu'à sa prudence, passa le premier, et commença à lui montrer dans tous leurs détails les travaux que son rival avait eu un instant l'espoir de diriger. Celui-ci se répandit en éloges pompeux sur le talent de son confrère, qui, jaloux de lui prouver qu'il les méritait, l'invita à le suivre dans les autres parties du monument, et lui montra le chemin le plus court en s'aventurant, à soixante pieds du sol, sur une planche portant, par ses deux extrémités, sur deux murs en retour et formant un angle. Au même instant on entendit un grand cri : le malheureux architecte avait été précipité.

Nul ne fut témoin du malheur de Mathias, si ce n'est son rival. Celui-ci raconta que le poids du corps avait fait tourner la planche, mal d'aplomb sur deux murs qui n'étaient pas de niveau, et qu'il avait eu la douleur de voir tomber Mathias sans pouvoir lui porter secours. Huit jours après, il obtint la survivance du défunt, auquel il fit élever, à la place même de sa chute, une magnifique statue, ce qui lui acquit dans toute la ville de Berne une grande réputation de modestie.

Nous entrâmes dans l'église, qui n'offre à l'intérieur, comme tous les temples protestants, rien de remarquable ; deux tombeaux seulement s'élèvent de chaque côté du chœur : l'un est celui du duc de Zœringen, fondateur de la ville ; l'autre, celui de Fréderic Steiger, qui était avoyer de Berne lorsque les Français s'en emparèrent en 1798.

En sortant de la cathédrale. nous allâmes visiter la promenade intérieure : on la nomme, je crois, la Terrasse. Elle est élevée de cent huit pieds au-dessus de la ville basse ; une mu-

raille de cette hauteur, coupée à pic comme un rempart, maintient les terres et les préserve d'un éboulement.

C'est de cette terrasse que l'on découvre une des plus belles vues du monde. Au pied s'étendent, comme un tapis bariolé, 5 les toits des maisons au milieu desquelles serpente l'Aar, rivière capricieuse et rapide, dont les eaux bleues prennent leur source dans les glaces du Finster Aarhorn, et qui enceint de tous côtés Berne, ce vaste château fort dont les montagnes environnantes sont les ouvrages avancés. Au second plan s'élève le 10 Gürthen, colline de trois ou quatre mille pieds de haut, et qui sert de passage à la vue pour arriver à la grande chaîne de glaciers qui ferme l'horizon comme un mur de diamants, espèce de ceinture resplendissante, au delà de laquelle il semble que doit exister le monde des Mille et une Nuits ; écharpe aux 15 mille couleurs qui, le matin, sous les rayons du soleil, prend toutes les nuances de l'arc-en-ciel, depuis le bleu foncé jusqu'au rose tendre ; palais fantastique qui, le soir, lorsque la ville et la plaine sont déjà plongées dans la nuit, reste illuminé quelque temps encore par les dernières lueurs du jour expirant len- 20 tement au sommet.

Cette magnifique plate-forme, toute plantée de beaux arbres, est la promenade intérieure de la ville. Deux cafés, placés aux deux angles de la terrasse, fournissent des glaces excellentes aux promeneurs : entre ces deux cafés, et au milieu du 25 parapet de la terrasse, une inscription allemande, gravée sur une pierre, constate un événement presque miraculeux. Un cheval fougueux, qui emportait un jeune étudiant, se précipita, avec son cavalier, du haut de la plate-forme ; le cheval se tua sur le pavé, mais le jeune homme en fut quitte pour quelques 30 contusions. La bête et l'homme avaient fait un saut perpen-

diculaire de cent huit pieds. Voici la traduction littérale de cette inscription :

"Cette pierre fut érigée en l'honneur de la toute-puissance de Dieu, et pour en transmettre le souvenir à la postérité. — D'ici, le sieur Théobald Vëinzœpfli, le 25 mai 1654, sauta en bas avec son cheval. Après cet accident, il desservit trente ans l'église en qualité de pasteur, et mourut très-vieux et en odeur de sainteté, le 25 novembre 1694."

Une pauvre femme, condamnée aux galères, séduite par cet antécédent, tenta depuis le même saut pour échapper aux soldats qui la poursuivaient ; mais, moins heureuse que Vëinzœpfli, elle se brisa sur le pavé.

Après avoir jeté un dernier coup d'œil sur cette vue magnifique, nous nous acheminâmes vers la porte d'en bas, afin de faire le tour de Berne par l'Altenberg, jolie colline chargée de vignes qui s'élève de l'autre côté de l'Aar, un peu au-dessus du niveau de la ville. Chemin faisant, on nous montra une petite auberge gothique qui a pour enseigne une botte. Voici à quelle tradition se rattache cette enseigne, que l'on peut s'étonner à juste titre de trouver à la porte d'un marchand de vin.

Henri IV avait envoyé, en 1602, Bassompierre à Berne en qualité d'ambassadeur près des treize cantons, pour renouveler avec eux l'alliance déjà jurée en 1582 entre Henri III et la fédération. Bassompierre, par la franchise de son caractère et la loyauté de ses relations, réussit à aplanir les difficultés de cette négociation, et à faire des Suisses des alliés et des amis fidèles de la France. Au moment de son départ, et comme il venait de monter à cheval à la porte de l'auberge, il vit s'avancer de son côté les treize députés des treize cantons, tenant chacun un énorme *widercome* à la main, et venant lui offrir le

coup de l'étrier. Arrivés près de lui, ils l'entourèrent, levèrent ensemble les treize coupes, qui contenaient chacune la valeur d'une bouteille, et, portant unanimement un toast à la France, ils avalèrent la liqueur d'un seul trait. Bassompierre, étourdi
5 d'une telle politesse, ne vit qu'un moyen de la leur rendre. Il appela son domestique, lui fit mettre pied à terre, lui ordonna de tirer sa botte, la prit par l'éperon, fit vider treize bouteilles de vin dans ce vase improvisé ; puis, la levant à son tour, pour rendre le toast qu'il venait de recevoir : " Aux treize cantons ! "
10 dit-il ; et il avala les treize bouteilles.

Les Suisses trouvèrent que la France était dignement représentée.

Cent pas plus loin, nous étions à la porte d'en-bas. Nous traversâmes l'Aar sur un assez beau pont de pierre ; puis, une
15 course d'une demi-heure nous conduisit au sommet de l'Altenberg. Là, on retrouve la même vue à peu près que celle qu'on a de la terrasse de la cathédrale, excepté que, de ce second belvédère, la ville de Berne forme le premier plan du tableau.

20 Nous abandonnâmes bientôt cette promenade, toute magnifique qu'elle était. Comme aucun arbre n'y tempérait l'ardeur des rayons du soleil, la chaleur y était étouffante ; de l'autre côté de l'Aar, au contraire, nous apercevions un bois magnifique dont les allées étaient couvertes de promeneurs. Nous crai-
25 gnîmes un instant d'être réduits à retourner sur nos pas pour retrouver le pont que nous avions déjà traversé ; mais nous aperçûmes au-dessous de nous un bac à l'aide duquel s'opérait le passage, au grand bénéfice du batelier, car nous fûmes obligés d'attendre un quart d'heure notre tour d'inscription. Ce bate-
30 lier est un vieux serviteur de la république, à qui la ville a

donné pour récompense de ses services le privilége exclusif du transport des passagers qui veulent traverser l'Aar. Ce transport s'opère moyennant une rétribution de deux sous, à laquelle échappent les membres de deux classes de la société qui n'ont cependant, dans l'exercice de leurs fonctions, aucun rapport probable, les sages-femmes et les soldats. Comme j'avais fait quelques questions à mon *passeur*, il se crut en devoir, à son tour, en me reconnaissant pour Français, de m'en adresser une : il me demanda si j'étais pour l'ancien ou pour le nouveau roi. Ma réponse fut aussi catégorique que sa demande : — Ni pour l'un ni pour l'autre.

Les Suisses sont en général très questionneurs et très indiscrets dans leurs questions ; mais ils y mettent une bonhomie qui en fait disparaître l'impertinence ; puis, lorsque vous leur avez dit vos affaires, ils vous racontent à leur tour les leurs avec ces détails intimes que l'on réserve ordinairement pour les amis de la maison. A table d'hôte, et au bout d'un quart d'heure, on connaît son voisin comme si l'on avait vécu vingt ans avec lui. Du reste, vous êtes parfaitement libre de répondre ou de ne pas répondre à ces questions, qui sont ordinairement celles que vous font les registres des maîtres d'auberge : — Votre nom, votre profession, d'où venez-vous, où allez-vous ? — et qui remplacent avantageusement l'exhibition du passe-port, en indiquant aux amis qui vous suivent ou que vous suivez l'époque à laquelle on est passé et la route qu'on a prise.

Comme il nous était absolument égal d'aller d'un côté ou d'un autre, pourvu que nous vissions quelque chose de nouveau, nous suivîmes la foule ; elle se rendait à la promenade de l'Engi, qui est la plus fréquentée des environs de la ville. Un grand rassemblement était formé devant la porte d'Aarberg ;

nous en demandâmes la cause ; on nous repondit laconiquement : *Les ours.* Nous parvînmes en effet jusqu'à un parapet autour duquel étaient appuyées, comme sur une galerie de spectacle, deux ou trois cents personnes occupées à regarder les
5 gentillesses de quatre ours monstrueux, séparés par couples et habitant deux grandes et magnifiques fosses tenues avec la plus grande propreté et dallées comme des salles à manger.

L'amusement des spectateurs consistait, comme à Paris, à jeter des pommes, des poires et des gâteaux aux habitants de
10 ces deux fosses ; seulement, leur plaisir se compliquait d'une combinaison que j'indiquerai à M. le directeur du Jardin des Plantes, et que je l'invite à naturaliser pour la plus grande joie des amateurs.

La première poire que je vis jeter aux Martins bernois fut
15 avalée par l'un d'eux sans aucune opposition extérieure ; mais il n'en fut pas de même de la seconde. Au moment où, alléché par ce premier succès, il se levait nonchalamment pour aller chercher son dessert à l'endroit où il était tombé, un autre convive, dont je ne pus reconnaître la forme, tant son action
20 fut agile, sortit d'un trou pratiqué dans le mur, s'empara de la poire, au nez de l'ours stupéfait, et rentra dans son terrier, aux grands applaudissements de la multitude, Une minute après, la tête fine d'un renard montra ses yeux vifs et son museau noir et pointu à l'orifice de sa retraite, attendant l'occasion de
25 faire une nouvelle curée aux dépens du maître du château dont il avait l'air d'habiter un pavillon.

Cette vue me donna l'envie de renouveler l'expérience, et j'achetai des gâteaux comme l'appât le plus propre à réveiller l'appétit individuel des deux antagonistes. Le renard, qui
30 devina sans doute mon intention en me voyant appeler la mar-

chande, fixa ses yeux sur moi et ne me perdit plus de vue. Lorsque j'eus fait provision de vivres et que je les eus emmagasinés dans ma main gauche, je pris une tartelette de la main droite et la montrai au renard ; le sournois fit un petit mouvement de tête comme pour me dire : "Sois tranquille. je comprends parfaitement ;" puis il passa sa langue sur ses lèvres, avec l'assurance d'un gaillard qui est assez certain de son affaire pour se pourlécher d'avance. Je comptais cependant lui donner une occupation plus difficile que la première. L'ours, de son côté, avait vu mes préparatifs avec une certaine manifestation d'intelligence, et se balançait gracieusement assis sur son derrière, les yeux fixes, la gueule ouverte et les pattes tendues vers moi. Pendant ce temps, le renard, rampant comme un chat, était sorti tout à fait de son terrier, et je m'aperçus que c'était une cause accidentelle plutôt encore que la vélocité de sa course qui m'avait empêché de reconnaître à quelle espèce il appartenait, lors de sa première apparition : la malheureuse bête n'avait pas de queue.

Je jetai le gâteau ; l'ours le suivit des yeux, se laissa retomber sur ses quatre pattes pour venir le chercher ; mais, au premier pas qu'il fit, le renard s'élança par-dessus son dos d'un bond dont il avait pris la mesure si juste, qu'il tomba le nez sur la tartelette ; puis, faisant un grand détour, il décrivit une courbe pour rentrer à son terrier. L'ours, furieux, appliquant à l'instant à sa vengeance ce qu'il savait de géométrie, prit la ligne droite avec une vivacité dont je l'aurais cru incapable ; le renard et lui arrivèrent presque en même temps au trou ; mais le renard avait l'avance, et les dents de l'ours claquèrent en se rejoignant à l'entrée du terrier, au moment même où le

larron venait d'y disparaître. Je compris alors pourquoi le pauvre diable n'avait plus de queue.

Je renouvelai plusieurs fois cette expérience, à la grande satisfaction des curieux et du renard, qui, sur quatre gâteaux, 5 en attrapait toujours deux.

Les ours qui habitent la seconde fosse sont beaucoup plus jeunes et plus petits. J'en demandai la cause, et j'appris qu'ils étaient les successeurs des autres, et qu'à leur mort ils devaient hériter de leur place et de leur fortune. Ceci exige une 10 explication.

Nous avons dit comment, après sa fondation par le duc de Zœringen, Berne avait reçu son nom, et la part que le genre animal avait prise à son baptême. Depuis ce temps, les ours devinrent les armes de la ville, et l'on résolut non-seulement 15 de placer leur effigie dans le blason, sur les fontaines, dans les horloges et sur les monuments, mais encore de s'en procurer de vivants, qui seraient nourris et logés aux frais des habitants. Ce n'était pas chose difficile : on n'avait qu'à étendre la main vers la montagne et à choisir. Deux jeunes oursins furent pris 20 et amenés à Berne, où bientôt ils devinrent, par leur grâce et leur gentillesse, un objet d'idolâtrie pour les bourgeois de la ville.

Sur ces entrefaites, une vieille fille fort riche, et qui, vers les dernières années de sa vie, avait manifesté pour ces aima- 25 bles animaux une affection toute particulière, mourut, ne laissant d'autres héritiers que des parents assez éloignés. Son testament fut ouvert avec les formalités d'usage, en présence de tous les intéressés. Elle laissait soixante mille livres de rente aux ours, et mille écus une fois donnés à l'hôpital de Berne, 30 pour y fonder un lit en faveur des membres de sa famille. Les

ayants-droit attaquèrent le testament, sous prétexte de captation ; un avocat d'office fut nommé aux défendeurs, et, comme c'était un homme d'un grand talent, l'innocence des malheureux quadrupèdes, que l'on voulait spolier de leur héritage, fut publiquement reconnue, le testament déclaré bon et valable, et les légataires furent autorisés à entrer immédiatement en jouissance.

La chose était facile ; la fortune de la donatrice consistait en argent comptant. Les douze cent mille francs de capital qui la composaient furent versés au trésor de Berne, que le gouvernement déclara responsable de ce dépôt, avec charge d'en compter les intérêts aux fondés de pouvoir des héritiers, considérés comme mineurs. On devine qu'un grand changement s'opéra dans le train de maison de ces derniers. Leurs tuteurs eurent une voiture et un hôtel, ils donnèrent en leur nom des dîners parfaitement servis et des bals du meilleur goût. Quant à eux personnellement, leur gardien prit le titre de valet de chambre, et ne les battit plus qu'avec un jonc à pomme d'or.

Malheureusement, rien n'est stable dans les choses humaines ! Quelques générations d'ours avaient joui à peine de ce bien-être inconnu jusqu'alors à leur espèce, quand la révolution française éclata. L'histoire de nos héros ne se trouve pas liée d'une manière assez intime à cette grande catastrophe pour que nous remontions ici à toutes ses causes, ou que nous la suivions dans tous ses résultats ; nous ne nous occuperons que des événements dans lesquels ils ont joué un rôle.

La Suisse était trop près de la France pour ne pas éprouver quelque atteinte du grand tremblement de terre dont le volcan révolutionnaire secouait le monde ; elle voulut résister cependant à cette lave militaire qui sillonna l'Europe. Le canton de

Vaud se déclara indépendant ; Berne rassembla ses troupes ; victorieuse d'abord dans la rencontre de Neueneck, elle fut vaincue dans les combats de Straubrunn et de Grauholz, et les vainqueurs, commandés par les généraux Brune et Schaun-
5 bourg, firent leur entrée dans la capitale. Trois jours après, le trésor bernois fit sa sortie.

Onze mulets chargés d'or prirent la route de Paris ; deux d'entre eux portaient la fortune des malheureux ours, qui, tout modérés qu'ils étaient dans leurs opinions, se trouvaient compris
10 sur la liste des aristocrates et traités en conséquence. Il leur restait bien l'hôtel de leurs fondés de pouvoirs, que les Français n'avaient pu emporter ; mais ceux-ci justifiaient du titre de propriété, de sorte que ce dernier débris de leur splendeur passée fut entraîné dans le naufrage de leur fortune.

15 Un grand exemple de philosophie fut alors donné aux hommes par ces nobles animaux ; ils se montrèrent aussi dignes dans le malheur qu'ils s'étaient montrés humbles dans la prospérité, et ils traversèrent, respectés de tous les partis, les cinq années de révolution qui agitèrent la Suisse depuis 1798 jusqu'en
20 1803.

Cependant la Suisse avait abaissé ses montagnes sous la main de Bonaparte, comme l'Océan ses vagues à la voix de Dieu. Le premier consul la récompensa en proclamant l'acte de médiation, et les dix-neuf cantons respirèrent, abrités sous l'aile
25 que la France étendait sur eux.

A peine Berne fut-elle tranquille, qu'elle s'empressa de réparer les pertes faites par ses citoyens. Alors ce fut à qui solliciterait un emploi du gouvernement, réclamerait une indemnité au trésor, demanderait une récompense à la nation.
30 Ceux-là seuls qui avaient le plus de droit pour tout obtenir dé-

daignèrent toute démarche, et attendirent, dans le silence du bon droit, que la république pensât à eux.

La république justifia sa devise sublime : *Un pour tous, tous pour un.* Une souscription fut ouverte en faveur des ours ; elle produisit soixante mille francs. Avec cette somme, si modique en comparaison de celle qu'ils avaient possédée, le conseil de la ville acheta un lot de terre qui rapportait deux mille livres de rente. Les malheureuses bêtes, après avoir été millionnaires, n'étaient plus qu'éligibles.

Encore cette petite fortune se trouva-t-elle bientôt réduite de moitié par un nouvel accident, mais qui était, cette fois, en dehors de toute commotion politique. La fosse qu'habitaient les ours était autrefois enfermée dans la ville et touchait aux murs de la prison. Une nuit, un détenu condamné à mort, étant parvenu à se procurer un poinçon de fer, se mit à percer un trou dans la muraille ; après deux ou trois heures de travail, il crut entendre que, du côté opposé du mur, on travaillait aussi à quelque chose de pareil ; cela lui donna un nouveau courage. Il pensa qu'un malheureux prisonnier comme lui habitait le cachot contigu, et il espéra que, une fois réuni à lui, leur fuite commune deviendrait plus facile, le travail étant partagé. Cet espoir ne faisait que croître à mesure que la besogne avançait ; le travailleur caché opérait avec une énergie qui paraissait lui faire négliger toute précaution ; les pierres détachées par lui roulaient bruyamment ; son souffle se faisait entendre avec force. Le condamné n'en sentit que mieux la nécessité de redoubler d'efforts, puisque l'imprudence de son compagnon pouvait, d'un moment à l'autre, trahir leur évasion. Heureusement, il restait peu de chose à faire pour que le mur fût mis à jour. Une grosse pierre seulement résistait encore à toutes ses

attaques, lorsqu'il la sentit s'ébranler ; cinq minutes après, elle roula du côté opposé. La fraîcheur de l'air extérieur pénétra jusqu'à lui ; il vit que ce secours inespéré qu'il avait reçu venait du dehors, et, ne voulant pas perdre de temps, il se mit en devoir de passer par l'étroite ouverture qui lui était offerte d'une manière si inattendue. A moitié chemin, il rencontra un des ours qui faisait, de son côté, tous ses efforts pour pénétrer dans le cachot. Il avait entendu le bruit que faisait le détenu à l'intérieur de la prison, et, par l'instinct de destruction naturel aux animaux, il s'était mis à le seconder de son mieux.

Le condamné se trouvait entre deux chances : être pendu ou dévoré ; la première était sûre, la seconde était probable ; il choisit la seconde, qui lui réussit. L'ours, intimidé par la puissance qu'exerce toujours l'homme, même sur l'animal le plus féroce, le laissa fuir sans lui faire de mal.

Le lendemain, le geôlier, en entrant dans la prison, trouva une étrange substitution de personne ; l'ours était couché sur la paille du prisonnier.

Le geôlier s'enfuit sans prendre le temps de refermer la porte ; l'ours le suivit gravement, et, trouvant toutes les issues ouvertes, arriva jusqu'à la rue, et s'achemina tranquillement vers la place du marché aux herbes. On devine l'effet que produisit sur la foule marchande l'aspect de ce nouvel amateur. En un instant, la place se trouva vide, et bientôt l'arrivant put choisir, parmi les fruits et les légumes étalés, ceux qui étaient le plus à sa convenance. Il ne s'en fit pas faute, et, au lieu d'employer son temps à regagner la montagne, où personne ne l'aurait probablement empêché d'arriver, il se mit à faire fête de son mieux aux poires et aux pommes, fruits pour lesquels.

comme chacun sait, cet animal a la plus grande prédilection. Sa gourmandise le perdit.

Deux maréchaux, dont la boutique donnait sur la place, avisèrent un moyen de reconduire le fugitif à sa fosse. Ils firent chauffer presque rouges deux grandes tenailles, et, s'approchant de chaque côté du maraudeur, au moment où il était le plus absorbé par l'attention qu'il portait à son repas, ils le pincèrent vigoureusement chacun par une oreille.

L'ours sentit du premier abord qu'il était pris ; aussi, ne tenta-t-il aucune résistance, et suivit-il humblement ses conducteurs, sans protester autrement que par quelques cris plaintifs contre l'illégalité des moyens qu'on avait employés pour opérer son arrestation.

Cependant, comme on pensa qu'un pareil accident pourrait se renouveler, et ne finirait peut-être pas une seconde fois d'une manière aussi pacifique, le conseil de Berne décréta qu'on transporterait les ours hors de la ville, et qu'on leur bâtirait deux fosses dans les remparts.

Ce sont ces deux fosses qu'ils habitent aujourd'hui, et dont la construction est venue réduire de moitié leur capital, car elle coûta trente mille francs ; et, pour se procurer cette somme, il fallut qu'ils laissassent prendre une inscription de première hypothèque sur leur propriété.

Aussitôt que j'eus consigné tous ces détails sur mon album, nous nous remîmes en route pour achever nos courses à l'entour de Berne. Une magnifique allée d'arbres s'offrait à nous ; nous la suivîmes comme le faisait tout le monde. Au bout d'une heure de marche, nous passâmes l'eau sur un bateau, et nous nous trouvâmes au Reichenbach, entre une joyeuse et bruyante guinguette suisse et le vieux et morne château de Rodolphe

d'Erlac ; l'une nous offrait un bon déjeuner, l'autre un grand souvenir ; la faim prit le pas sur la poésie : nous entrâmes à la guinguette.

Le château de Reichenbach eut ensuite notre visite. Une
5 tradition moitié historique, moitié poétique, comme toutes les traditions suisses, s'y rattache. C'est là que le vieux Rodolphe d'Erlac se reposait de ses travaux guerriers, et passait les derniers jours d'une vie si utile à sa patrie et si honorée de ses concitoyens. Un jour, son gendre Rudenz vint le voir, comme
10 il avait l'habitude de le faire ; une discussion s'engage entre le vieillard et le jeune homme sur la dot que le premier devait payer au second. Rudenz s'emporte, saisit à la cheminée l'épée du vainqueur de Laupen, frappe le vieillard qui expire sur le coup, et se sauve. Mais les deux chiens de Rodolphe, qui
15 étaient à l'attache de chaque côté de la porte, brisent leur chaine, poursuivent le fugitif dans la montagne, et reviennent deux heures après couverts de sang ; on ne revit jamais Rudenz.

Le jeune homme qui nous raconta cette anecdote revenait à
20 Berne ; il nous proposa de faire route avec lui ; nous acceptâmes. Chemin faisant, nous lui dîmes ce que nous avions déjà vu, et nous nous informâmes près de lui s'il ne nous restait pas quelque chose à voir. Il se trouva que nous avions déjà exploré à peu près toute la partie pittoresque de la ville ; cepen-
25 dant, il nous proposa de faire un petit circuit et de rentrer à Berne par la tour de Goliath.

La tour de Goliath est ainsi nommée, parce qu'elle sert de niche à une statue colossale de saint Christophe.

Comme cette dénomination ne doit pas paraître au lecteur
30 beaucoup plus conséquente qu'elle ne me parut à moi-même, je

vais lui expliquer incontinent quelle analogie exista entre le guerrier philistin et le pacifique Israélite.

Vers la fin du quinzième siècle, un riche et religieux seigneur fit don à la cathédrale de Berne d'une somme considérable qui devait être employée à l'achat de vases sacrés. Cette disposition testamentaire s'exécuta religieusement, et un magnifique saint-sacrement fut acheté et renfermé dans le tabernacle. Possesseurs de cette nouvelle richesse, les desservants de l'église pensèrent aussitôt aux moyens de la mettre à l'abri de tout accident. On ne pouvait placer une garde humaine dans le sanctuaire ; on chercha parmi la milice céleste quel était le saint qui donnait le plus de garantie de vigilance et de dévouement. Saint Christophe, qui avait porté Notre-Seigneur sur ses épaules, et dont la taille gigantesque constatait la force, obtint, après une légère discussion, la préférence sur saint Michel, que l'on regardait comme trop jeune pour avoir la prudence nécessaire à l'emploi dont on voulait l'honorer. On chargea le plus habile sculpteur de Berne de modeler la statue, que l'on devait placer près de l'autel pour épouvanter les voleurs, comme on place un mannequin dans un champ de chènevis pour effrayer les oiseaux. Sous ce rapport, lorsque l'œuvre fut achevée, elle dut certainement réunir tous les suffrages, et saint Christophe lui-même, si Dieu lui accorda la jouissance de voir du ciel le portrait qu'on avait fait de lui sur la terre, dut être fort émerveillé du caractère guerroyant qu'avait pris, sous le ciseau créateur de l'artiste, sa tranquille et pacifique personne.

En effet, l'image sainte était haute de vingt-deux pieds, portant à la main une hallebarde, au côté une épée, et était

peinte, de la tête aux pieds, en rouge et en bleu, ce qui lui donnait une apparence tout à fait formidable.

Ce fut donc avec toutes ces chances de remplir fidèlement sa mission, et après avoir entendu un long discours sur l'honneur qui lui était accordé, et sur les devoirs que cet honneur lui imposait, que le saint fut installé en grande pompe derrière le maître-autel, qu'il dépassait de toute la longueur du torse.

Deux mois après, le saint-sacrement était volé.

On devine quelle rumeur cet accident causa dans la paroisse, et la déconsidération qui en rejaillit tout naturellement sur le pauvre saint. Les plus exaspérés disaient qu'il s'était laissé corrompre ; les plus modérés, qu'il s'était laissé intimider ; un troisième parti, plus fanatique que les deux autres, déblatérait aussi contre lui sans ménagement aucun ; c'était le parti des michélistes, qui, en minorité lors de la discussion, avait conservé sa rancune religieuse avec toute la fidélité d'une haine politique. Bref, à peine si une ou deux voix osèrent prendre la défense du gardien fidèle. Il fut donc ignominieusement exilé du sanctuaire qu'il avait si mal défendu ; et, comme on était en guerre avec les Fribourgeois, on le chargea de protéger la tour de Lombach qui s'élevait hors de la ville, en avant de la porte de Fribourg. On lui tailla dans cette porte la niche qu'il habite encore de nos jours, on l'y plaça comme un soldat dans une guérite, avec l'injonction d'être plus vigilant cette fois qu'il ne l'avait été la première.

Huit jours après, la tour de Lombach était prise.

Cette conduite inouïe changea la déconsidération en mépris ; le malheureux saint fut dès lors regardé par les hommes les plus raisonnables non-seulement comme un lâche, mais encore comme un traître, et débaptisé d'un commun accord. On le

dépouilla du nom respecté qu'il avait compromis, pour le flétrir d'un nom abominable ; on l'appela Goliath.

En face de lui, et dans l'attitude de la menace, est une jolie petite statue de David tenant une fronde à la main.

II.

SCÈNES DE L'ENFANCE DE VICTOR HUGO

EN ESPAGNE.

Victor Hugo lui-même a dit, parlant de sa jeunesse, que

> . . Tout enfant encor, des vieillards recueillis
> L'ecoutaient, racontant d'une bouche ravie
> Ses jours si peu nombreux et déjà si remplis. . .

et ce n'est pas tout à fait une vanterie de poète, s'il faut en 5
croire les récits que nous allons emprunter à l'histoire de sa vie racontée par celle qui en fut non-seulement le témoin, mais la compagne, Madame Adèle Hugo. Cette biographie, car c'en est une, bien qu'elle s'arrête fort en deçà de la mort du poète, cette biographie donc, écrite sous le toit, sous les yeux 10
même de celui qui en est le héros, n'est pas impartiale ; à certaines touches un peu libres, à certaines scènes trop risquées pour être venues d'elles-mêmes au bout de la plume d'une femme, on pourrait même soupçonner que Victor Hugo a parfois pris place au bureau et continué la page inachevée. Il faut 15
donc se garder d'y chercher un portrait désintéressé de l'écrivain et de l'homme fait. Les pages consacrées à son enfance,

en revanche, désarment la critique ; de quelque main qu'elles proviennent, elles sont charmantes de verve et de naturel, et nous font aisément comprendre le respect attendri avec lequel Victor Hugo s'est toujours reporté vers son passé le plus lointain. Ce n'est pas qu'il y ait rien d'inouï dans le rôle qu'y joue le futur poète ; tout homme illustre qu'on soit appelé à devenir on n'en commence pas moins par se rouler sur le plancher ; il règne, au contraire, dans ces chapitres, une retenue de bon goût qui en rehausse le mérite ; si les détails en sont fort minutieux, on n'y élève pas au rang de prodige le moindre symptôme de l'éveil de l'esprit, et il est peu de mères d'enfants demeurés très obscurs, qui sans fouiller profondément dans leur mémoire n'en pussent tirer des traits d'une précocité tout aussi frappante. On y lit sans doute que 'lorsqu'on voulut apprendre à lire à Victor, il se trouva qu'il le savait ; il avait appris tout seul, rien qu'à regarder les lettres,' et l'impression générale est celle d'un caractère prématurément réfléchi, mais rien au delà ; au fait, il se dérobe à notre attention, absorbé qu'il est dans les scènes tumultueuses de la vie de famille ; car ils étaient trois garçons, Abel, l'aîné, soldat plus tard comme son père ; Eugène, le second, un enfant robuste, 'de ceux dont on dit : n'ayons pas d'inquiétude, il nous enterrera tous, et dont la mort survenue au sortir de l'adolescence devait être la première à rompre cette bonne camaraderie de frères ; Victor lui-même, enfin, que nul pronostic de sa carrière à venir n'obligeait encore à prendre des poses ou à délaisser les bruyants ébats de ses aînés. Tout cela demeurait avec la mère, excellent type de Française, tendre dans ses soins autant que décidée dans ses convictions ; tout cela nichait, plutôt, dans cette maison de l'impasse des Feuillantines si souvent décrite en vers et en prose, où la

famille s'était posée au retour d'une de ses lointaines expéditions ; maison comme il y en avait peu, comme il n'y en a plus à Paris ; ancien couvent, clos par ses murs aux bruits du dehors, ombragé d'une allée de marronniers, entouré d'un jardin où il y avait de tout, des fleurs, des fruits, des ronces ; une vraie forêt vierge d'enfants, avec ses coins et ses recoins où s'aménageaient les surprises, où, s'il le fallait, se répétaient les leçons. Ce n'est pourtant pas dans cette demeure agreste que s'élaboraient les scènes qui, au dire de V. Hugo, émerveillaient 'les vieillards recueillis.' Attachés par leur mère au foyer domestique les enfants étaient, d'autre part, entraînés par leur père dans le remous des grands évènements politiques qui remuaient l'Europe.

Cette martiale figure du père, 'vieux soldat,' vaut la peine qu'on s'y arrête, d'autant plus que le biographe a mis un soin de prédilection à nous la retracer. Non point qu'il existât des rapports bien intimes entre le général Hugo et son plus jeune fils ; ses longues absences, sa gravité contractée dans l'habitude du commandement et mélangée d'un peu de rudesse militaire, tout cela n'invitait guère à l'abandon, et lui, de son côté, doit avoir envisagé avec quelque surprise cet oiseau chanteur couvé dans son nid de soldat. Détaché plus tard de l'influence toute royaliste de sa mère et jeté en plein courant d'idées libérales, V. Hugo comprit mieux son père et semble avoir voulu racheter par mainte louange filiale l'indifférence de sa jeunesse.

Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, d'une famille de Lorraine, s'était engagé comme cadet en 1788, à l'âge de quatorze ans. La Révolution survenant, la promotion fut rapide ; au sortir de la guerre de Vendée, il était aide-major et s'était déjà acquis

un renom d'homme de conseil autant que d'homme d'épée ; il s'en était même acquis un autre, moins avantageux dans ces temps de boucheries forcées, il passait pour humain ; ayant horreur du sang versé après la bataille, il osa parfois demander
5 qu'on épargnât les femmes et les enfants, les prisonniers même. Cette modération eût pu lui nuire ; il y gagna au contraire la main de sa femme, jeune fille de Nantes, royaliste convaincue, qui fit grâce aux opinions républicaines du jeune officier en faveur de sa réputation d'humanité. La Vendée soumise,
10 l'aide-major trouva de l'emploi dans l'armée du Rhin alors commandée par le général Moreau, puis fut envoyé en garnison à Besançon où un troisième fils lui naquit qui fut porté sur les registres de la mairie sous le nom devenu célèbre de Victor-Marie Hugo. Le poète a résumé lui-même cet évènement en
15 vers vigoureux et terses :

Ce siècle avait deux ans : Rome remplaçait Sparte ;
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,
Et du premier consul, trop gêné par le droit,
Le front de l'empereur brisait le masque étroit.
20 Alors dans Besançon, vieille ville espagnole,
Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,
Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois,
Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix ;
Si débile, qu'il fut, ainsi qu'une chimère,
25 Abandonné de tous excepté de sa mère....
Cet enfant que la vie effaçait de son livre,
Et qui n'avait pas même un lendemain à vivre,
C'est moi...

Ce qui, en langage moins poétique, veut dire qu'il était
30 né le 26 Février 1802, alors que Bonaparte, impatient

des limites que son titre légal de Premier Consul imposait encore à son ambition, se préparait à l'échanger contre celui d'empereur, qu'il ne tiendrait que de son épée, et à transformer la Sparte française en Rome impériale. L'épithète d'espagnole, accouplée à la ville de sa naissance, n'est là que pour la rime ; car Besançon, ville toute française, ne se souvient guère d'avoir compté un jour entre les dépendances politiques de l'Espagne dont, du reste, tout la sépare.

Ce chêtif enfant qui ne dut de vivre qu'aux soins

Qui l'ont fait deux fois fils de sa mère obstinée,

arrivait dans un moment où la fortune du major Hugo semblait souffrir un échec ; sa promotion se faisait attendre et ce n'était pas un simple retard : la fameuse querelle entre Napoléon et Moreau était survenue et le Premier Consul faisait peser sa rancune sur tout ce qui avait servi sous son infortuné rival. Léopold Hugo, compris dans cette mesquine vengeance, allait quitter l'armée lorsque Joseph Bonaparte, qui connaissait son mérite, obtint de son irascible frère qu'il lui cédât ce soldat dont lui, Napoléon, ne voulait pas. Joseph avait besoin d'hommes de ce calibre. L'empereur venait précisément de lui donner la couronne de Naples, sans plus de façons, comme un maraudeur passe à son complice un fruit dérobé au verger du voisin. Or ses nouveaux sujets lui donnaient, comme on dit, du fil à retordre. ‘ L'occupation violente avait fait lever dans les montagnes des bandes d'hommes intrépides, moitié patriotes, moitié brigands. Le principal chef de ces bandes était Michel Pezza, surnommé Fra Diavolo, pour son habileté diabolique à échapper aux poursuites. Voleur de grands chemins et défenseur du sol natal, mélangeant le droit et l'assassinat, Fra Diavolo personnifiait ce type qui se retrouve dans tous les pays en proie à

l'étranger, le bandit légitime en lutte avec la conquête." Il s'agissait de s'en emparer et c'est à cela que Joseph employa le major Hugo. Cette chasse au brigand fut pleine de péripéties inattendues, 'sa montagne lui était mieux connue qu'à
5 ses chasseurs ; il avait ses passages à lui ; on le voyait, on le touchait, on le tenait, soudain plus personne. Un jour entre autres, pris entre un régiment de cavalerie légère et la colonne qui le traquait, il n'avait plus d'espérance. L'avant-garde du régiment rencontra une vingtaine de gardes nationaux très
10 triomphants qui trainaient et insultaient un homme à mine humiliée et dont les mains étaient attachées derrière le dos. On leur demanda qui était cet homme ; ils répondirent bruyamment que c'était Fra Diavolo qu'ils avaient fait prisonnier et qu'ils conduisaient à Naples. La cavalerie voulut le leur prendre
15 pour le conduire elle-même, mais les gardes nationaux défendirent énergiquement leur prise, disant qu'il y avait une prime et qu'ils ne remettraient l'homme que contre les six mille ducats. La cavalerie trouva cela juste et les laissa passer. Ils traversèrent le régiment, injuriant et frappant leur bandit.
20 Quand ils furent hors de l'arrière-garde, ils entrèrent dans une traverse qui conduisait à la côte. Soudain les derniers rangs de l'arrière-garde reçurent dans le dos une décharge de fusils. Ils se retournèrent et virent les gardes nationaux s'enfuir en riant avec leur prisonnier qui n'avait plus les mains liées.
25 L'arrestation était une ruse de Fra Diavolo.'

Les six mille ducats achevèrent pourtant ce que la poursuite n'avait pu mener à bonne fin ; blessé, trahi et conduit à Salerne, le fameux bandit fut exécuté, non pas comme rebelle mais comme assassin.

30 'Les derniers brigands tués ou dispersés, la colonne revint.

Le roi ne fut pas ingrat envers le commandant de l'expédition : il le nomma colonel de Royal-Corse et gouverneur d'Avellino. Le premier soin du gouverneur fut d'écrire à sa femme de venir le rejoindre. Il y avait plus de deux ans qu'il était séparé d'elle et de ses enfants. Maintenant que l'Italie était pacifiée, il allait pouvoir être mari et père.' Victor Hugo, qui n'avait encore que cinq ans, passa donc tout au long de l'Italie ; il la vit, du reste, comme il avait déjà vu la Corse et l'île d'Elbe, au travers de cette rêveuse torpeur de l'enfance, qui engloutit les impressions et ne les rend que tronquées ou confondues. Ici et là seulement une scène se fixait avec tenacité dans sa mémoire ; il s'est toujours souvenu des cadavres de bandits, pendus aux arbres le long des routes pour effrayer les autres, et de sa première vision de Naples qui, dans sa mer, "leur fit l'effet d'avoir une robe blanche frangée de bleu."

Par malheur pour les enfants éblouis de cette succession de scènes nouvelles et d'heures ensoleillées que l'étude n'assombrissait pas, à peine furent-ils arrivés à Naples qu'un soudain revirement de la politique impériale les en fit repartir. Napoléon venait d'obtenir, par ruse ou par violence, c'est tout un, l'abdication du roi d'Espagne en sa faveur, et d'offrir à son frère Joseph le royaume ainsi escamoté. Une offre de l'empereur équivalait à un ordre et, d'ailleurs, l'appétit vient en mangeant ; la couronne de l'Espagne et des Indes paraissait à Joseph bien autrement précieuse que celle de son minuscule royaume de Naples. Les Espagnols, de leur côté, n'entendaient pas de cette oreille ; en fait de roi ils ne tenaient guère à l'ancien, assez pauvre sire, mais se refusaient obstinément à l'honneur que Napoléon voulait bien leur faire de leur en fournir un autre de sa propre façon. Ils se soulevèrent,

proclamèrent Ferdinand, fils du monarque dépossédé, roi en place de son père, et firent de la souveraineté de Joseph une ingrate chimère. Les Anglais s'en mêlèrent, Joseph dut évacuer Madrid et il ne fallut rien moins que l'arrivée de Napoléon à la tête d'une armée pour reconquérir la capitale de ce royaume qui ne voulait pas l'être. On juge bien que Joseph n'avait pas laissé le colonel Hugo à Naples et que de rudes corvées lui échurent en partage. Il eut, comme dans les Abruzzes, à faire la chasse au bandit, à forcer jusque dans leur aire ces fiers montagnard castillans qui gardaient les défilés, s'abattaient sur les convois, massacraient les postes détachés et, ne pouvant faire la guerre en soldats, en rase campagne, la faisaient en brigands. A force de vigueur et, ajoutons-le, d'humanité, ayant réussi à rétablir quelque ordre dans la province d'Avila, le colonel fut appelé à réduire celle de Guadalaxara, plus turbulente encore ; il est vrai qu'on proportionnait les honneurs aux fatigues : coup sur coup général, majordome du palais, commandeur des ordres royaux, comte et grand d'Espagne, il ne pouvait se plaindre du roi. Par contre, Joseph le requit de faire venir sa famille à Madrid ; il s'agissait de faire comprendre aux plus sceptiques que les Français entendaient bien garder leur conquête puisqu'ils en mettaient leurs femmes et leurs enfants. Le général Hugo n'hésita pas et profitant du départ pour Paris de son jeune frère Louis, lui aussi officier au service de Joseph, il le chargea de communiquer à Madame Hugo le désir du roi et le sien, mais ici, arrivés au début de ce voyage en Espagne qui devait laisser de si vives impressions au souvenir du poète, nous allons donner la parole à Madame Adèle Hugo.

« Donc, un matin d'automne, les enfants, qui déjeunaient dans

ce moment-là, virent entrer, vivement et joyeusement, avec des broderies sur tout l'habit et un grand sabre brillant qui lui trainait aux jambes, un homme grand et élégant de taille, qui ressemblait à leur père et qui venait du pays du soleil. Ce sabre brillant, la mâle bienveillance du visage, le prestige qui environnait alors tout ce qui était militaire, leur fit de cet oncle une vision éblouissante. Victor Hugo, racontant cette entrée de son oncle dans la salle à manger, disait : — Il nous fit l'effet de l'archange saint Michel dans un rayon.'

'Le lendemain, Eugène et Victor trouvèrent sur la table de leur chambre des livres neufs. Leur mère dit : — Voici un dictionnaire espagnol et une grammaire. Vous allez vous y mettre dès aujourd'hui. Il faut que vous sachiez l'espagnol dans trois mois. Ils le parlaient après six semaines et n'hésitaient plus que sur la prononciation.'

'Au commencement de 1811, on s'occupa sérieusement du départ. Abel fut retiré du lycée et les malles descendirent du grenier. La maison était dans un beau désordre ; les enfants étaient sans cesse à ouvrir les tiroirs et les armoires et à mettre tout sens dessus dessous pour voir s'ils n'oubliaient rien, et ils rapportaient à chaque instant des coins poudreux du grenier un tas d'objets indispensables, parfaitement inutiles.'

'Dans les premiers jours du printemps, madame Hugo fut prévenue qu'un convoi allait partir et qu'elle devait le prendre à Bayonne.' Toute la famille se mit en route dans une diligence, énorme vehicule bourré jusqu'à en crever des choses "indispensables" contre lesquelles madame Hugo avait en vain défendu ses malles. 'En arrivant à Bayonne, elle apprit que l'escorte qu'elle y attendait le lendemain, ne passerait que dans un mois. Il n'aurait servi à rien de se plaindre, elle se mit

aussitôt à chercher une maison ; elle en trouva une qui avait de l'espace et de la vue, et la loua pour un mois.'

'Elle n'y était pas depuis vingt-quatre heures que quelqu'un se présenta chez elle, et qu'elle vit entrer, couvert de breloques
5 et saluant jusqu'à terre, un mélange du charlatan et du solliciteur. C'était tout simplement un directeur de théâtre qui venait la prier de prendre une loge pour le temps de son séjour. Ne sachant comment refuser et ne sachant aussi comment elle occuperait un mois dans une ville où elle ne connaissait per-
10 sonne, madame Hugo consentit à prendre la loge pour un mois.

'La plus grande joie ne fut pas celle du directeur, ce fut celle des enfants. Un mois de spectacle ! tous les jours sans en manquer un ! Ils ne voyaient pas la fin de leur bonheur. On ne leur avait pas, jusque là, prodigué le théâtre. Leur mère
15 y allait très peu et ils n'y allaient jamais sans elle ; cela n'arrivait guère plus d'une fois par an. Le soir même, il y avait représentation. Le dîner eut tort. Ils étaient au théâtre que le lustre n'était pas encore allumé. Bientôt l'orchestre exécuta une ouverture qui leur parut ravissante et la toile dé-
20 couvrit la scène. On jouait un mélodrame : *les Ruines de Babylone*. C'était très beau. Il y avait un bon Génie magnifiquement costumé en troubadour dont les apparitions étaient espérées avec anxiété ; mais son pourpoint abricot et la plume interminable de sa toque n'étaient rien à côté de la scène de la
25 trappe. La victime du tyran, pour éviter la mort, se réfugiait naturellement dans un souterrain ; elle y serait morte de faim et d'ennui, si le bon Génie n'était venu de temps en temps lui apporter à manger et causer un peu. Une fois qu'ils s'oubliaient dans les charmes d'une longue conversation, le Génie
30 apercevait le tyran qui venait à pas sourds vers la trappe

soulevée ; alors le troubadour, sautant rapidement sur la trappe, renfonçait son protégé d'un prodigieux coup sur la tête, et le tyran demeurait stupide devant l'escamotage de sa victime.'

'Heureusement que, le lendemain, on donnait la même pièce. Cette fois, les trois frères ne perdirent pas un mot du dialogue et revinrent sachant les cinq actes par cœur. Le troisième jour encore *les Ruines de Babylone;* c'était inutile ; ils en avaient une connaissance suffisante, et ils auraient autant aimé autre chose. Ils écoutèrent cependant avec respect, et applaudirent à la scène de la trappe. Le quatrième jour, l'affiche n'ayant pas changé, ils remarquèrent que l'amoureuse parlait du nez. Le cinquième, ils avouèrent que la pièce avait des longueurs ; le sixième, ils manquèrent la scène de la trappe parce qu'ils s'étaient endormis avant la fin du premier acte ; le septième, ils obtinrent de leur mère de ne plus aller au théâtre.'

'Le mois approchait de sa fin et le convoi allait arriver. Il fallut songer à repartir. Ce fut un nouveau déménagement à opérer et une nouvelle lutte à soutenir contre une cargaison d'objets dont les trois frères s'étaient enrichis à Bayonne. La diligence qui avait apporté madame Hugo à Bayonne fut remplacée par un immense carrosse rococo comme il n'y en avait déjà plus que dans les gravures, où tinrent à l'aise, avec les bagages, des provisions de toutes sortes, une caisse de vin, une énorme boîte de fer battu à double couvercle pleine de viandes cuites, et un lit de fer avec son matelas, car madame Hugo se défiait des lits espagnols.'

'Le général avait envoyé au devant de sa femme et de ses enfants un de ses aides-de-camp, M. du Saillant. Celui-ci, ancien noble, avait un excès de courtoisie et une politesse

maniérée qui contrastaient avec la brutalité de l'empire ; mais ce qui frappa les enfants plus que son amabilité, ce fut sa redingote, que la poussière du chemin avait tellement poudrée à blanc que, lorsqu'il descendit de cheval, ils crurent qu'il avait neigé. Et ensuite ses épaulettes : sa redingote, sous laquelle il avait son uniforme, les lui rebroussait sur sa poitrine, et elles y restèrent quand il ôta son pardessus pour monter chez leur mère. Ils virent bientôt que tous les officiers les avaient ainsi ; leur houppelande les rejetaient en avant, elles en prenaient le pli et les épaulettes n'étaient jamais sur leurs épaules.'

'Madame Hugo n'était pas seule à profiter du convoi. L'Espagne était alors dans un tel état d'effervescence que personne ne se hasardait à y voyager seul. Le nord surtout par où on y entrait de France, était possédé par les guérillas, qui n'avaient pas dans la Biscaye la modération que le général Hugo en avait obtenue dans la vieille Castille. On citait des atrocités commises par les bandes de Mina et du Pastor, des actes de sauvagerie qui n'exceptaient ni le sexe ni l'âge ; les insurgés ne se contentaient pas de tuer les femmes et les enfants, ils les torturaient ; ils les brûlaient vifs. La peur et la haine devaient sans doute grossir la vérité, mais le fait est que la lutte était féroce, et des deux parts.'

'On conçoit que ceux qui avaient à voyager en Espagne s'empressassent de saisir les occasions d'y aller en nombre. Quand le trésor arriva à Irun, il fut assailli par une nuée de voitures ; Victor en compta plus de trois cents. Mais à force d'être nombreux, on l'était trop, l'escorte du trésor qui avait déjà et avant tout le trésor à garder, ne suffisait pas à une si grande file. On fut d'autant plus impitoyable que, le mois

précédent, un convoi avait été pillé et massacré à Salinas. Ce massacre attribué précisément au trop long développement de la ligne, avait fait une impression qui n'était pas près de s'effacer. Le convoi refusa donc de se surcharger et renvoya les deux tiers des voitures.'

'L'escorte était formée de quinze cents fantassins, de cinq cents chevaux et de quatre canons. Deux canons étaient à l'avant-garde, et les deux autres derrière le trésor. C'était, parmi les voyageurs, à qui serait le plus près possible du trésor, afin d'être protégé avec lui et d'avoir pour compagnons de route ces deux braves canons toujours prêts à ouvrir leur grande bouche pour défendre leurs voisins. Chacun voulait être avant les autres ; l'ordre de la marche commença par un immense pêle-mêle d'hommes et de femmes qui se querellaient, de cochers qui s'injuriaient, de voitures qui s'accrochaient, de chevaux qui se mordaient.'

'Madame Hugo, femme d'un des grands dignitaires de la cour de Madrid, réclama la première place, mais quand son mayoral voulut l'y conduire, il eut affaire au mayoral de la duchesse de Villa Hermosa, dont la grandesse ne permit pas que personne passât avant elle. Les jurons et les coups de fouet n'ayant pas tranché la question, on en appela au duc de Cotadilla qui commandait l'escorte. Celui-ci, en vrai *caballero*, donna la place d'honneur à l'étrangère et la grosse voiture de la générale prit les devants. Le tumulte s'apaisa, le rangement se fit, et le duc de Cotadilla donna le signal de partir. Ce fut une joie pour les garçons de se pencher aux portières et de regarder, derrière et devant, cette file qui, malgré le triage était encore de longueur suffisante. Excepté leur carrosse et celui de la duchesse de Villa Hermosa, toutes les voitures

étaient modernes. Le vert étant la couleur de l'empire, la plupart étaient peintes en vert, et leurs roues étaient aussi dorées, car les roues dorées étaient aussi d'uniforme impérial. La courtisanerie allait jusqu'à l'écurie. Des deux côtés des
5 voitures marchaient les troupes, bien tenues et bien brossées comme on l'est au départ, gibernes nettes, fusils brillants. La joie d'être de ceux qu'on n'avait pas renvoyés, l'émotion bruyante du placement et le plaisir de partir enfin avaient fait oublier à tout le monde l'affaire de Salinas, et ce convoi nombreux, divers, luisant, roulant et piaffant, s'ébranla avec l'entrain heureux et fier de tout ce qui commence.'

'Victor apercevant au loin, à droite, un point qui brillait, disait-il, comme une grosse pierrerie, questionna le marquis du Saillant qui lui répondit que cette pierrerie était le golfe de
15 Fontarabie.'

'La première halte était à Ernani. Ernani est un bourg à une seule rue, mais très large et très belle. Cette rue est cailloutée avec une espèce de pierre pointue et scintillante; quand le soleil est là dessus, on croit marcher sur des paillettes.
20 Tous les habitants d'Ernani sont nobles, de sorte que toutes les maisons ont des blasons sculptés dans la pierre de taille de leur fronton. Ces maisons seigneuriales n'en sont pas moins paysannes; leur fronton féodal s'accommode très bien d'un balcon rustique en bois fruste. Mais elles portent ces charpentes
25 grossières aussi fièrement que leurs armoiries, comme ces bergers castillans aux mains de qui la houlette a l'air d'un sceptre.'

'Victor fut ravi de ce bourg dont il a donné le nom à l'un de ses drames. Mais madame Hugo ne partagea pas l'en-
30 thousiasme de son fils. Cette rue hautaine et sévère la brouilla

avec le voyage. Elle se réconcilia un peu avec lui à Tolosa qui est cultivée et verdoyante comme un jardin. En revanche, Tolosa plut médiocrement à Victor. Cet enfant, soumis en tout à sa mère et prêt à tout ce qu'elle voulait, avait sa personnalité et son goût à lui pour les choses de la nature et de l'architecture, et là dessus l'autorité de sa mère n'existait plus pour lui.'

'Une autre discussion de la mère et du fils, c'était les charrettes. Les roues des charrettes espagnoles, au lieu d'être à rayons comme en France, sont en bois plein ; ces lourdes masses tournent péniblement et arrachent à l'essieu des grincements douloureux qui irritaient la voyageuse jusqu'à l'exaspération. De si loin qu'elle les entendît dans la plaine, elle fermait tout et se bouchait les oreilles. Victor, lui, trouvait à ce bruit une bizarrerie violente très agréable, et disait que c'était Gargantua dont le pouce faisait des ronds sur une vitre.'

'Il y eut pourtant un jour où le cri strident des roues parut à madame Hugo une douce musique. On venait d'entrer dans la gorge sinistre de Pancorbo. D'un côté, des rochers à pic, de l'autre, des précipices. Cela dure des lieues. Le chemin se rétrécit par endroits au point qu'il reste à peine la largeur d'une voiture. Impossible de s'entre-secourir ; on serait dix mille qu'on est seul. Le jour tombait ; tout à coup on vit surgir au sommet des roches et se profiler avec cette grandeur que donnent aux silhouettes les hauteurs et le crépuscule, une troupe d'hommes qui se penchèrent pour écouter et pour épier. Aussitôt l'épouvante fut dans les voyageurs, on se rejeta au fond des voitures, la troupe arma ses fusils. A ce moment un formidable grincement se fit entendre et une douzaine de charrettes apparurent au tournant de la côte : cette bande

effrayante était tout simplement une douzaine de muletiers qui transportaient je ne sais quelles marchandises et s'étaient réunis pour n'être pas pillés. La rumeur du convoi les avait inquiétés, et ils s'étaient avancés avec précaution pour voir ce qui venait. C'était leur peur qui avait fait peur.'

'On se moqua de la terreur que l'on avait eue et l'on se promit bien de ne plus rien craindre. La prochaine halte fut à Torquemada, qui avait été une ville, mais le général Lasalle avait donné raison à son nom de "tour brûlée" en l'incendiant. Au point du jour on repartit joyeux causant de l'immense péril de la veille et de la terrible bataille que deux mille soldats avaient failli livrer à douze muletiers. La gaîté ne cessa pas quand on approcha de Salinas, et la queue des carrosses entra dans ce fatal défilé, qui avait été l'idée noire du départ, comme elle serait allée à Longchamps. Il se mêla aux éclats de rire un sifflement de balles ; cette fois, ce n'étaient pas des muletiers ; la nature humaine est ainsi faite qu'après avoir frissonné du danger imaginaire on ne s'émut pas du danger réel. Les guérillas venaient trop tard ; toute la peur avait été dépensée à Pancorbo. Les railleries continuèrent et, deux balles ayant frappé la voiture de madame Hugo, les enfants dirent que les bandits étaient bien gentils de leur envoyer des billes. La guérilla n'était pas en nombre, et le trésor était trop entouré ; après un quart d'heure de coups de feu perdus auxquels la troupe ne daigna pas même répondre, l'attaque se découragea et l'on n'y pensa plus.'

'Quand on rencontrait une ville dont les Français n'eussent pas fait un tas de cendres, les habitants étaient tenus de fournir au convoi, après l'avoir logé et nourri, les vivres de la prochaine étape. La première fois madame Hugo avait été stupéfaite de

la quantité de comestibles qu'elle avait reçue : un quartier de bœuf, un mouton entier, quatre-vingts livres de pain, etc. ; avec cela, un baril d'eau-de-vie. C'est qu'on lui donnait ce qu'aurait eu son mari, qui avait droit à quatre rations, une comme général, une comme gouverneur, une comme inspecteur et une comme majordome. Madame Hugo ne savait que faire de toute cette mangeaille, mais elle en trouva bientôt le placement.'

'A Irun, on avait pris des vivres pour trois jours. La troupe ayant occasion de faire un repas sérieux n'y avait pas résisté ; presque tous avaient mangé leurs trois jours en vingt-quatre heures. Le soir du troisième jour personne n'avait plus rien. La voiture de madame Hugo était flanquée de grenadiers hollandais qui allaient combattre les Espagnols, car Napoléon se servait d'un peuple contre un autre. Avec leurs casaques de laine rouge et leurs énormes bonnets à poil, ces hommes, habitués au climat du Nord, supportaient malaisément l'accablant soleil espagnol ; ils disaient qu'ils auraient mieux aimé une campagne que ce voyage. Leur épuisement se redoubla de leur jeûne. Les frères qui de leur cabriolet les entendaient regretter les rations qu'ils avaient engouffrées, le dirent à leur mère, et de ce jour-là, les grenadiers mangèrent les trois quarts de la viande du général et burent toute son eau-de-vie.'

'Ces distributions de rations superflues rapportèrent au carrosse plus qu'elles ne lui coûtaient. Mondragon est sur la crête d'un rocher ; la pente par laquelle on en sort est telle qu'elle fit aux enfants l'effet d'un puits ; le poids exceptionnel de la voiture la précipitait sur l'attelage qu'elle écrasait et qui raidissait vainement les jarrets pour la retenir. Au tour-

nant la poussée fut trop forte, et les deux premières mules glissèrent dans le précipice, entraînant tout avec elles. C'était fini, sans une borne qui enraya une des roues, mais cette borne fut ébranlée du choc et céda ; la mère et les enfants pendaient
5 sur le vide et se sentaient perdus. Mais les grenadiers étaient là : il y en eut qui se jetèrent dans l'escarpement au péril de leur vie et qui, n'ayant sous leurs pieds qu'une broussaille pliante, aidèrent la borne de leurs épaules et de leurs poitrines, pendant que les autres rehissaient les mules, et la famille fut
10 sauvée.'

'Tout cela ne convertissait pas madame Hugo à l'adoration du voyage. La nourriture, bonne pour des soldats en marche, était pesante à son estomac de femme. A je ne sais plus quelle étape, elle se fit un régal de manger une salade. Sa femme
15 de chambre lui en trouva une et lui apporta pour l'accommoder un huilier dont madame Hugo eut la précaution de goûter l'huile. Elle fit aussitôt une grimace et ordonna d'enlever au plus vite cette médecine, au grand déplaisir de Victor qui, pendant que sa mère ne voyait que l'huile, contemplait l'huilier,
20 un grand huilier Louis XV tout enguirlandé de roses d'argent. A défaut d'huile, madame Hugo eut l'idée de mettre du beurre. Elle dépêcha une seconde fois sa femme de chambre, mais lorsque celle-ci demanda du beurre, personne ne la comprit. Enfin, en complétant par une pantomime vive et animée le peu
25 d'espagnol qu'elle écorchait, elle finit par se faire entendre d'une femme qui lui dit : — Ah ! c'est de la graisse de vache que vous voulez ? — et qui lui donna du beurre quelconque.'

'L'huile et le vin étaient deux des griefs de madame Hugo contre l'Espagne. Ce n'est pas la faute des olives ni du vin,
30 mais les Espagnols transportent le vin dans des peaux de bouc

enduites de poix dont il contracte le goût et l'odeur, et ils écrasent leurs olives dans des pressoirs séculaires et mal soignés, imprégnés depuis cinq cents ans de vieilles huiles qui transsudent dans les nouvelles et les rancissent.'

'La chaleur et la poussière étaient insupportables à madame Hugo ; elles le lui devinrent bien autrement sur l'immense plateau aride et nu de la Vieille-Castille, quand elle eut devant elle un désert de quatre-vingts lieues à traverser au pas. Elle crut qu'elle n'en sortirait jamais ; ni arbres ni buissons ; à peine çà et là quelques brins d'herbe chétifs et ras qui avaient le ton roux de l'amadou et auquel il semblait que le soleil allait mettre le feu. A de longs intervalles, des maisons à fenêtres étroites comme des meurtrières ; quelquefois, debout contre la porte, un paysan immobile et silencieux qui ne se dérangeait pas et qui ne levait pas même la tête pour le convoi. Les yeux de ces paysans disparaissaient sous la corne tombante de leur bonnet, et ils n'avaient de vivant que leur pipe. A midi la chaleur devenait telle que le convoi n'en pouvait plus ; on s'arrêtait, les voyageurs avaient leur voiture pour parasol, mais les soldats, à défaut d'abri, tâchaient de trouver un fossé qui leur fît un peu d'ombre. Les cavaliers, eux, se couchaient sous leurs chevaux et s'y endormaient ; les braves bêtes avaient soin de ne pas faire un mouvement qui eût pu blesser leurs maîtres, et baissaient seulement la tête de temps en temps pour s'assurer qu'elles les abritaient bien.'

'L'Espagne allait donc peu à notre voyageuse ; les Espagnols encore moins. Il est vrai qu'ils ne cherchaient guère à plaire aux Français. J'ai dit que, dans les villes, le convoi logeait chez les habitants, quand il y avait des habitants. Leur accueil était sombre comme la défaite et froid comme le

ressentiment. Vous arriviez, généralement, à une maison massive et forte qui ressemblait à une bastille ; porte basse, trapue, à double épaisseur de chêne, ferrée, semée de clous de prison, barrée d'un verrou à l'intérieur. Vous frappiez, per-
5 sonne. Vous frappiez encore, rien. Un nouveau coup, la maison était sourde. Enfin à la dixième retombée du marteau, et plus souvent encore à la vingtième, un guichet s'entr'ouvrait et une figure de servante apparaissait, rèche, lèvres serrées, regard glacé. Cette servante ne vous parlait pas, vous laissait
10 dire ce que vous vouliez, disparaissait sans répondre, et, quelque temps après, revenait et entre-bâillait la porte. Vous étiez introduit dans des pièces meublées du strict nécessaire. Pas un objet de commodité ou d'agrément ; l'ameublement même était hostile, les chaises vous recevaient mal et les murs vous
15 disaient : Va-t'en : La servante vous montrait les chambres, la cuisine, les provisions, s'en allait et vous ne la voyiez plus. Vous ne voyiez jamais les maîtres. Au premier coup de marteau, ils se retiraient, avec leurs enfants et leurs domestiques, dans leur pièce la plus reculée, s'y enfermaient, et attendaient,
20 emprisonnés chez eux, que les Français fussent repartis. Vous n'entendiez ni un pas, ni une voix. Les petits enfants même se taisaient, farouches. C'était le silence et l'anéantissement du sépulcre.'

'Un Espagnol trouva moyen d'être encore plus hostile.
25 C'était un alcade. Sa porte avait une mine plus rébarbative que les autres. Un domestique à regard menaçant conduisit notre voiturée dans un vaste hangar sans aucun meuble et qui n'avait pas d'autre parquet que la terre. Comme c'était la nuit, cette grande halle était éclairée par une branche de sapin,
30 posée sur un gond à la muraille. La mère avait le lit qu'elle

avait apporté de France. Les enfants eurent pour lit des peaux de mouton qu'on étendit sur le sol nu. Le domestique était reparti. Madame Hugo, ayant besoin de quelque chose, envoya sa femme de chambre à la recherche du maître ou du valet. La femme de chambre ne trouva personne. La maison était vide. Seulement, avant de la quitter, l'alcade avait mis les scellés sur toutes les portes. Impossible de dire plus clairement aux Français qu'ils étaient des voleurs.'

'Madame Hugo eut, une fois, l'exception d'un accueil tout différent. Au premier coup de marteau, la porte s'ouvrit et ce ne fut pas la servante qui lui ouvrit, ce fut le maître. Lui et ses enfants se mirent aux ordres de madame la générale, et lui livrèrent la maison toute grande et toute meublée. C'était une habitation gaie et fraîche ; le marbre et l'eau y étaient partout ; le bien-être y allait jusqu'au superflu. On resta plusieurs jours dans la ville, et cette perfection d'hospitalité ne se démentit pas un instant. La voyageuse avait remarqué dans sa chambre un vase d'argent dont elle avait envie ; l'amabilité de son hôte l'encouragea à lui demander, au moment du départ, s'il voudrait bien lui céder ce vase. L'Espagnol le prit aussitôt et le mit parmi les paquets. Elle le remercia et lui dit : Combien ? — Il eut l'air très-étonné et ne répondit pas. Elle lui expliqua qu'elle entendait bien payer le vase et qu'elle ne le prendrait pas s'il n'en acceptait pas le prix. Alors l'Espagnol eut un sourire amer et répliqua que madame la générale était chez elle et non chez lui, que tout était aux Français, l'Espagne et les Espagnols, et qu'il était surpris qu'ils eussent tant de scrupule à prendre un pot quand ils en avaient si peu à voler des villes.'

'Les enfants n'étaient pas de l'avis de leur mère sur le voyage. Ils le trouvaient très amusant. Ils y voyaient toutes sortes de choses curieuses.'

'Une de leurs joies fut la rencontre d'un *régiment d'écloppés.* On faisait de temps en temps une collection des soldats que la guerre avait le plus maltraités et qui ne pouvaient plus servir à rien, et on les rendait à leurs familles. Pour qui réfléchissait, c'était le plus triste des spectacles ; pour des enfants rien n'était plus drôle. On y voyait toutes les infirmités et tous les costumes ; il y en avait de tous les corps et de toutes les nations ; les cavaliers qui avaient perdu leur cheval traînaient le pas ; les fantassins qui avaient perdu leurs jambes montaient gauchement des ânes ou des mulets ; l'aveugle se faisait conduire par le boiteux. Ce qui était plus vraiment comique, c'est que ces pauvres diables, qui n'avaient plus d'épaulettes à leurs uniformes en guenilles, avaient à la place quelque animal qu'ils rapportaient au pays, le plus souvent un singe ; quelques-uns avaient les deux épaulettes et joignaient au singe un perroquet.'

'Le convoi salua d'un immense éclat de rire ce débris d'armée qui était allé en Espagne avec des aigles et qui en revenait avec des perroquets. Les écloppés acceptèrent ce rire de bonne grâce et s'y mêlèrent eux-mêmes. Mais un d'eux dit aux grenadiers : Voilà comme vous reviendrez ! Et un autre ajouta : Si vous revenez ! La gaîté de l'escorte s'apaisa, et un des grenadiers jeta sur un qui n'avait plus qu'un œil et qui n'avait plus de nez un regard qui semblait dire : Est-il heureux !'

'A Burgos, le bonheur des enfants fut d'abord la cathédrale. Du plus loin qu'ils la virent, ils furent fascinés par l'abondance touffue de son architecture qui accumule les clochetons comme

les épis d'une gerbe. A peine arrivés, il fallut la visiter. L'intérieur n'a pas cette prodigalité tumultueuse du dehors qui semble la fête de la pierre ; la richesse y est sérieuse et presque austère ; c'est la majesté après la joie. Les trois frères, Victor surtout, ne se lassaient pas de regarder les vitraux, les tableaux, les colonnes ; comme Victor avait le nez en l'air, une porte s'ouvrit dans le mur, un bonhomme bizarrement accoutré, une espèce de figure fantastique, bouffonne et difforme, se montra, fit un signe de croix, frappa trois coups et disparut.'

'Victor, ébahi, regarda longtemps la porte refermée.'

'Mon petit seigneur, lui dit le donneur d'eau bénite qui leur servait de cicerone, c'est le gobe-mouches.'

'Le gobe mouche était la poupée à ressort d'une horloge. Les trois coups frappés voulaient dire qu'il était trois heures. Cette fantaisie de l'église solennelle retraversa plus d'une fois la pensée de l'auteur de la *Préface de Cromwell* et l'aida à comprendre qu'on pouvait introduire le grotesque dans le tragique sans diminuer la gravité du drame.'

'Une apparition qui valut pour les enfants celle du gobe-mouches, ce fut l'apparition d'un parapluie. Le second jour qu'on passa à Burgos il plut, de la vraie pluie ; on s'était si peu attendu à de la pluie en Espagne que personne n'avait apporté de parapluie. On ne put cependant se refuser à l'évidence et on fut obligé de convenir qu'on était mouillé jusqu'aux os. Nos quatre voyageurs se mirent donc en quête d'un parapluie, mais ils eurent beau fouiller la ville, le parapluie était inconnu à Burgos. Après avoir longtemps cherché ils débouchèrent sur une place qui avait, sous des arcades trapues, des boutiques ; ils y entrèrent. Ils les avaient presque épuisées toutes, quand un vieux marchand leur dit qu'il avait leur

affaire. Il les mena dans un hangar, bouscula toute une friperie, et finit par déterrer, de dessous un monceau de vieilles étoffes de rebut, quelque chose de prodigieux et de monumental qu'il ne put ouvrir que dans la cour, un parapluie monstre, une tente. Les baleines étaient de taille à supporter toutes les cataractes du ciel. Madame Hugo n'en voulut pas; elle attendit sous les arcades la fin de l'averse, mais Victor dit que c'était le plus grand éloge du climat espagnol que les parapluies n'eussent prévu que le déluge.'

'Ségovie est restée dans l'imagination de M. Victor Hugo comme un rêve. Maisons sculptées à machicoulis et à clochetons, palais de jaspe et de porphyre, toutes les magnificences et toutes les dentelles de l'architecture gothique et de l'architecture arabe, et pour couronnement, dominant la ville comme une immense tiare de pierre, l'Alcazar.'

'Le comte de Tilly, qui avait succédé au général Hugo dans le gouvernement de Ségovie, fit grand accueil à la femme de son prédécesseur; il vint la prendre tous les jours dans sa voiture; il le mena partout, à commencer par l'Alcazar.'

'L'Alcazar est bâti sur une hauteur. La voiture du comte arriva au pied d'une tour et les enfants se disposaient à descendre, mais le gouverneur leur dit de ne pas bouger. Une porte s'ouvrit, la voiture entra dans la tour et continua de monter dans l'intérieur. La tour a un chemin carrossable comme le château d'Amboise. Les enfants qui n'avaient rien vu de pareil, s'étonnèrent de cette voiture qui montait les escaliers.'

'Toute la bonne grâce du comte de Tilly n'empêcha pas madame Hugo de quitter Ségovie avec plaisir. Elle avait hâte d'arriver à Madrid. Une raison sérieuse vint s'ajouter à son

impatience. Son carrosse, affaibli par l'âge, commençait à en avoir assez de ces montées et de ces descentes ; en partant de Ségovie elle s'aperçut que le moyeu se fendillait. Elle en parla au mayoral qui lui dit que ce n'était rien. Il lui sembla cependant que la fente s'élargissait d'heure en heure. La sécurité de son mayoral ne la rassurait pas du tout ; un moyeu qui éclate, c'est un ennui dans tous les voyages, mais dans celui-là c'était un péril. Le convoi n'attendrait pas que la roue fût réparée, la voiture resterait en arrière, et les guérillas viendraient. Le cocher était un Espagnol et par conséquent un haïsseur des Français ; il savait qui il conduisait et que la femme et les enfants d'un des plus vigoureux adversaires des guérillas lui seraient payés par les guérillas aussi cher qu'il voudrait. Pendant qu'on faisait ces réflexions dans la voiture, le moyeu éclata.'

'Vite, on chercha un bout de corde pour recoudre tant bien que mal la cassure ; il n'y en avait pas dans le carrosse. Le domestique alla en demander aux voitures qui suivaient. Personne n'en avait ou ne voulut en donner, car on n'avait pas pardonné à madame Hugo d'être avant les autres ; pour comble, la duchesse de Villa-Hermosa dit qu'elle ne pouvait attendre pour le bon plaisir de la Française et ordonna à son mayoral de rejoindre le trésor. Toutes les voitures suivirent, heureuses de gagner une place et s'embarrassant peu d'abandonner une femme et des enfants. La pauvre mère vit bientôt les dernières voitures la dépasser, s'éloigner et disparaître.'

'Le mayoral travaillait à reclouer les éclats du bois, mais il n'avançait à rien ; le domestique avait beau s'en mêler ; le moyeu n'était plus possible. La nuit allait venir, autre terreur. Soudain elle entendit un galop de chevaux et trembla en voyant

accourir une troupe. Quand les cavaliers approchèrent, elle reconnut le marquis du Saillant et le colonel Montfort. Le marquis n'était pas avec elle au moment de la rupture du moyeu. En revenant la retrouver quelques instants après, il
5 avait été stupéfait de la disparition de la voiture, les grenadiers lui en avaient dit la cause, il avait aussitôt demandé quelques hommes au colonel Montfort qui avait voulu venir lui-même ; un canonnier avait apporté toute la corde qu'il fallait et la roue fut bientôt plus solide qu'avant. Il s'agissait maintenant de
10 rattraper au plus tôt le convoi qui pendant ce temps gagnait de l'avance. Le mayoral voulut n'aller qu'au pas, disant que s'il trottait, la roue ne tiendrait pas et que la voiture était bien malade. Le colonel Montfort lui dit qu'il savait un moyen de la guérir ; il tira un pistolet de la fonte de sa selle et, visant le
15 mayoral, lui jura qu'il lui brûlerait la cervelle si ses mules ne prenaient pas immédiatement le galop. Cette médication opéra sur-le-champ, et la voiture fut bien portante jusqu'au convoi.'

'Quand on approche de Madrid, le ciel a des accès de vent du Nord qui font passer subitement la température du Sénégal
20 à la Sibérie. La terre est toujours blanche, de neige lorsque ce n'est pas de poussière. Ces landes blanches et plates sont bâties çà et là de maisons peintes en noir et entourées de pins que les enfants comparaient à des tombeaux sur un linceul.'

'Bientôt ils virent s'élever le sombre Escurial, bien fait pour
25 régner sur ce cimetière, puis le lion sculpté de Charles-Quint, qui regarde et surveille Madrid.'

'Un moment avant l'entrée, le duc de Cotadilla vint galamment prendre congé de madame Hugo et lui exprimer son regret de n'avoir plus à la protéger. Quand il se fut éloigné,
30 trouvant qu'elle était depuis assez longtemps prisonnière, elle

dit à son mayoral de quitter la file et d'aller de son côté. Le mayoral ne se le fit pas dire deux fois, mais le duc revint bride abattue et l'engagea vivement à ne pas se séparer du convoi avant d'être dans la ville même. Il y avait danger jusque-là et l'on n'était pas plus à l'abri d'un coup de main à la porte de Madrid qu'en pleine campagne.'

'L'entrée de Madrid ravit toute la carrossée. Une allée d'arbres, des maisons peintes en vert, en rose, en lilas, s'égayèrent encore de la joie d'être arrivés. Après les escarpements, après les trombes, après les landes, après l'Escurial, cette verdure et ces couleurs tendres furent un charme et il sembla qu'on mettait pied à terre dans le printemps.'

'Au bout de l'avenue d'arbres, le carrosse prit la rue de l'Alcade, puis la rue de la Reine, et entra dans la cour du palais Masserano qui faisait l'angle des deux rues.'

'Le général Hugo n'était pas à Madrid en ce moment, mais l'intendant du prince Masserano, vêtu de noir, épée au côté, vint recevoir la voyageuse et dit qu'il allait conduire madame la comtesse à son appartement. Il la dirigea par un long vestibule, vers un escalier seigneurial dont la rampe portait à son extrémité un lion de pierre. En face de ce lion héraldique, s'ouvrait sans gêne la cuisine, qui essayait si peu de se dissimuler qu'elle avait son nom écrit sur sa porte : *Cocinas*. Le lion sculpté acceptait le tête à tête avec les lapins embrochés, et les armoiries n'avaient pas honte des casseroles.'

'Au premier étage, on eut l'éblouissement d'un appartement splendide. Antichambre démesurée : salle à manger ornée de dessins originaux de Raphaël et de Jules Romain ; salon tendu de damas rouge ; boudoir tendu de damas bleu clair qui avait la lumière de deux rues, une large terrasse et une cheminée ;

chambre à coucher bleue aussi, mais dont le damas était tramé d'argent ; une immense galerie qui était la pièce de réception et où étaient les portraits des ancêtres du prince ; tout cela était d'une opulence et d'un goût incomparables. Ce n'étaient que dorures, sculptures, verres de Bohême, lustres de Venise, vases de Chine et du Japon. La gaîté du palais se complétait par les maisons qui lui faisaient face, toutes sculptées et peintes de ces couleurs tendres qui étaient alors la mode de Madrid.'

'Les enfants étaient émerveillés et la mère avouait que l'Espagne pouvait être habitable. Elle revenait toujours à ce ravissant boudoir bleu-ciel si bien situé à l'angle de deux rues pour avoir double jour et qui avait cette belle terrasse. En l'examinant dans tous ses détails elle souleva une portière pour voir où la porte communiquait. Ses yeux furent aussitôt frappés d'une petite bande de papier blanc cachetée de cire rouge. Ce palais aussi avait les scellés. Ce fut la rupture du charme. Elle retrouvait l'alcade dans le prince. Ce palais magnifique, rayonnant de soleil et d'or, la traitait comme le hangar sombre et nu. Il lui jetait la même imprécation et la même insulte, en plein Madrid, à elle, femme du gouverneur de Madrid, au centre de l'occupation française, en présence du roi. Au reste, c'était le mot d'ordre de la résistance. Napoléon n'était appelé dans toute l'Espagne que Napoladron (Napo-larron.)' thief

'Huit jours après l'installation, les enfants, qui jouaient sur la terrasse, virent déboucher dans la rue de la Reine des cavaliers dont la coiffure bizarre ressemblait à un œuf d'autruche qui aurait des côtes comme un melon. Ces cavaliers qui étaient des Westphaliens, s'arrêtèrent devant la porte du palais et après quelques pourparlers avec l'intendant, entrèrent dans

la cour. Cette cavalcade était un exprès qui apportait une lettre du général. Les routes étaient si peu sûres qu'il fallait soixante hommes pour porter une lettre.'

'Le général écrivait qu'il était en route pour revenir.'

'Il arriva enfin. Ce fut une joie, mais qui se tourna bien vite en chagrin pour Eugène et pour Victor. Il y avait six semaines qu'ils étaient à Madrid, menant une vie d'oiseaux, sautillant et chantant depuis le matin jusqu'au moment où ils allaient se blottir dans le duvet de leur jolie chambre de soie jaune. Cela ne faisait pas l'affaire de leurs études, et le général jugea qu'il était grand temps de mettre fin à toutes ces vacances. Pour Abel, ses études étaient terminées ; l'empire ne laissait pas les garçons s'éterniser sur les bancs, et les poussait de bonne heure dans la vie. Il resta pour entrer dans les pages du roi quand il aurait douze ans ; il ne s'en fallait que de quelques mois.'

'Donc, le lundi qui suivit l'arrivée de leur père, Eugène et Victor montèrent dans la voiture du prince, qui leur parut moins rayonnante ce jour-là. Leur mère y monta avec eux ; la voiture alla rue Ortoleza, longea de grands murs gris et s'arrêta devant une lourde porte fermée. C'était la porte du collège des nobles.'

'Un homme à figure sérieuse vint au devant de madame Hugo. Cet homme qui était le majordome du collège, leur fit traverser des couloirs peints à la chaux et délabrés dont on ne voyait pas la fin. On n'apercevait personne ; on s'entendait marcher, et la voix faisait écho dans les profondeurs vides. Un jour rare tombait d'étroites ouvertures pratiquées au haut de la muraille.'

'Cette morne galerie aboutissait à une cour dans laquelle le

majordome montra une porte où il y avait écrit *Seminario.* Il sonna à la porte, salua et s'en retourna. Un moine parut, en grande robe noire rougie par le temps, en rabat blanc et en *sombrero.* Il avait à peu près cinquante ans, le bec en corbin
5 et les yeux très enfoncés. Mais ce qui saisissait le regard, c'était sa maigreur et sa pâleur. Il était immobile de corps et de visage ; ses muscles avaient perdu toute leur élasticité et semblaient s'être ossifiés. On s'étonnait que cette statue d'ivoire jauni pût faire un pas.'

10 'Don Bazile, c'était son nom, fit visiter la maison à Madame Hugo et à ses deux nouveaux pensionnaires. Tout y était de proportions énormes, excepté les cours pour jouer qui, ensevelies entre de hautes murailles, avaient la moiteur sombre des caves. Bien qu'on fût en plein jour et en été et en Espagne,
15 il n'y avait de lumière qu'à un angle. Les réfectoires, situés au rez-de-chaussée, étaient lugubres, recevant le jour de ces cours qui n'en avaient pas. Les dortoirs plus élevés et où il y avait du soleil, furent trouvés moins tristes par les enfants, peut-être parce que c'était l'endroit où ils oublieraient.'

20 'Les pauvres enfants avaient le cœur bien gros de quitter leur palais pour cette prison et leur mère pour ce moine sinistre. Ils n'eurent pas faim à souper. Une chose qui n'égayait pas la morosité du réfectoire, c'était le petit nombre des élèves. Il n'y en avait alors que vingt-quatre ; tous les autres avaient été
25 retirés par opposition à Joseph. On juge la solitude que devait faire ce nombre imperceptible dans des constructions calculées pour cinq cents.'

'Le dortoir ne gagna pas à être vu de nuit. Au lieu de soleil, quelques quinquets fumeux qui éclairaient mal le seul
30 coin habité et qui expiraient au loin dans les ténèbres. Sur

cent-cinquante lits, il n'y en avait pas dix d'occupés. A la tête de chaque lit était pendu un Christ et une croix. C'était une chambre sévère ce désert où les enfants perdus dans l'ombre sentaient sur eux le regard de ces cent-cinquante crucifiés.'

'Le lendemain matin à cinq heures ils furent réveillés par trois coups frappés sur le bois de leur lit. Ils ouvrirent les yeux et virent un bossu, rouge de visage, les cheveux tortillés, vêtu d'une veste de laine rouge, d'une culotte de pluche bleue, de bas jaunes et de souliers couleur cuir de Russie. Cet arc-en-ciel les fit rire et ils furent presque consolés. Cet éveilleur était le souffre-douleur des élèves. Lorsqu'ils étaient mécontents de lui ils l'appelaient durement *Corcova* (bosse.) Quand il avait bien fait son service, ils l'appelaient *Corcovita* (petite bosse). Le pauvre homme riait; peut-être s'était-il habitué à sa difformité; peut-être en souffrait-il au fond et n'osait-il pas se fâcher de peur de perdre sa place. M. Victor Hugo s'est repenti plus d'une fois de ces plaisanteries auxquelles il se mêlait, et Corcovita n'a pas été étranger à l'idée qui lui a fait faire Triboulet et Quasimodo.'

'Ce qui plut aux deux frères, ce fut une grande pièce contiguë au dortoir où il y avait des vasques de pierre avec robinet et avec eau à discrétion. Après la messe que les élèves espagnols servaient chacun à leur tour, don Bazile fit venir les deux nouveaux-venus chez lui pour voir où ils en étaient de leurs études et dans quelle classe il les mettrait. Ils y trouvèrent un autre religieux, tout aussi jaune que don Bazile, mais qui n'avait avec lui que ce rapport. Don Manuel était aussi pansu que don Bazile était maigre. Le contraste se complétait par l'expression et par l'allure. Don Manuel était réjoui, bouffi d'aise, souriant, caressant, et, à côté de l'inflexibilité

glacée de don Bazile avait l'air d'un bourgeois en compagnie d'un spectre.'

'L'examen laissa les deux moines stupéfaits ; lorsqu'après avoir traduit à livre ouvert le *de Viris*, Quinte-Curce et Virgile, Victor déclara que Tacite était le dernier auteur auquel on les eût mis, don Bazile le regarda presque avec hostilité. En dépit de ces preuves de savoir, il fut décidé qu'étant petits ils devaient être avec les petits et don Manuel conduisit les deux frères dans une cellule où cinq ou six enfants en étaient à l'A B C du latin. Outre le latin, on leur enseignait le latin et la musique. Le solfège attira médiocrement Victor, mais il avait une aptitude naturelle au dessin, et là encore il étonna ses maîtres.'

'On déjeunait d'une tasse de chocolat. Les deux enfants qui n'avaient pas soupé la veille, trouvèrent le déjeuner excellent et ne reprochèrent à la tasse que sa petitesse.'

'Le diner se composait de l'*olla podrida* nationale, et d'un second plat, tantôt du mouton rôti qui eût été passable si l'on savait rôtir en Espagne, tantôt les restes du pain de la veille assaisonnés de graisse. Le pain avait cela de particulier qu'il était sans levain. Pour boisson, l'abondance classique.'

'Après le diner, on faisait la sieste. Religieux, élèves, domestiques, tout dormait. Eugène et Victor ne purent jamais se faire à cette habitude de se coucher le jour. Ce fut leur moment de liberté ; seuls éveillés, ils faisaient ce qu'ils voulaient, et l'immense collège était à eux.'

'A trois heures, Corcova réveillait encore les dortoirs ; il y avait deux heures d'étude, puis une heure de récréation avec un morceau de pain sec, puis travail jusqu'à huit heures. Alors on soupait le plus souvent d'une salade accommodée de

cette huile à laquelle madame Hugo avait préféré le beurre et qui n'avait plus pour Victor l'excuse du bel huilier Louis XV. Quelquefois, et alors il soupait, de *sandras* qui sont des melons à chair rose plus parfumés et plus sucrés que les nôtres.'

'Don Bazile ne put pas laisser longtemps les deux frères dans la dernière classe. Ils s'y croisaient les bras presque tout le temps et décourageaient leurs condisciples, certains de n'avoir pas les prix. On les fit monter d'un échelon, puis d'un autre, puis don Bazile en prit son parti et les mit avec les grands. En une semaine ils avaient sauté de la septième à la rhétorique. Les grands accueillirent ces enfants et commencèrent à les regarder du haut de leurs quinze ans. Mais quand ils les virent expliquer à livre ouvert ce que ne leur faisaient pas toujours comprendre à eux leur dictionnaire et leurs efforts, ils s'aperçurent que les enfants leur étaient supérieurs et les admirent sur le pied d'égalité.'

'Les condisciples des deux enfants n'avaient pas seulement contre eux la différence d'âge, ils avaient encore la différence de nation. La politique entrait au collège avec ces fils de familles mêlées aux évènements. Les Espagnols ne se gênaient pas pour les deux Français et souhaitaient tout haut l'expulsion de Joseph. Eugène et Victor, fils d'un général français, trouvaient tout juste que les Français, ayant pris l'Espagne, la gardassent ; ils demandaient en vertu de quoi Ferdinand VII. revendiquait un pays qu'il avait cédé par acte public. Les Espagnols auraient pu répondre que, pour que la cession fût valable, il aurait fallu d'abord qu'un homme eût le droit de donner un peuple ; mais comme ils étaient royalistes, ils se contentaient de répliquer que la donation avait été arrachée par la fraude et par la violence, que Napoléon avait menti à Fer-

dinand pour le faire venir à Bayonne où il lui avait extorqué sa signature, et qu'un guet-apens n'était pas un titre.'

'Ces discussions ne finissaient pas toujours en paroles. Eugène en eut une avec un grand appelé Frasco, comte de Belverana. L'occasion en fut un jeune Espagnol qui était le mystère du collège. Ce collégien ne vivait pas avec les collégiens, ne mangeait pas avec eux, avait sa chambre à part, étudiait seul, avait ses heures de travail aux heures de récréation et ses heures de récréation aux heures de travail. Ceux que la curiosité avait fait échapper de classe avaient quelquefois entrevu un garçon de seize à dix-sept ans, blond et d'une figure douce, avec qui ils avaient eu à peine le temps d'échanger quelques mots. C'était un officier, nommé Lino, qui s'était battu pour Ferdinand et qui avait été fait prisonnier au siège de Badajoz. Le roi Joseph avait eu pitié de son âge et ne lui avait pas voulu d'autre prison que le collège ; l'officier était retombé écolier. On avait seulement arrangé sa vie de façon à ce qu'il ne communiquât pas avec les autres élèves et qu'il ne pût faire de propagande.'

'Le nom du jeune prisonnier étant venu dans une conversation déjà passionnée, Eugène parla lestement de ce héros qu'on mettait en pénitence et dit qu'on avait dû prendre ce gamin dans les jambes d'un grenadier. Belverana furieux d'entendre traiter ainsi un Espagnol, et un Espagnol qui s'était battu contre les Français, prit des ciseaux, se jeta sur Eugène et le blessa à la joue. Les moines accoururent. Il n'y avait pas à nier, Belverana avait encore les ciseaux à la main et Eugène avait le visage tout en sang. Don Bazile fut d'autant plus sévère pour Belverana qu'il l'approuvait au fond et qu'il craignait de trahir ses sentiments secrets : il le renvoya du collège.'

'Un renvoi dans ces conditions était une mauvaise note pour Belverana et peut-être pour sa famille que cette querelle dénonçait comme haïssant Joseph. Eugène oublia sa blessure, parla à don Bazile et dit que c'était lui qui avait eu le premier tort, que Belverana avait dû, lui Espagnol, défendre son compatriote, et qu'il ne devait pas être puni pour cela. Madame Hugo étant venue dans ce moment-là, Eugène obtint d'elle qu'elle intercédât avec lui, et Belverana resta.'

'Les élèves se tutoyaient, mais se donnaient leurs titres. En jouant, Belverana disait à Benavente : — Marquis, envoie-moi la balle. — Les maîtres aussi, en leur prêchant l'humilité ne manquaient jamais de leur rappeler leurs parchemins. Don Manuel, réprimandant Eugène de sa mauvaise tenue pendant une prière, lui disait : — Comte, tu parles, tu n'auras pas de dessert.'

'Il n'y avait pas d'autres sorties que les promenades en commun. Le dimanche et le jeudi, don Manuel ou don Bazile les menaient prendre l'air par la ville ou par la campagne. Les enfants virent ainsi les environs de Madrid qu'aucun Français n'eût osé visiter. Les moines n'avaient rien à redouter des guérillas, qui connaissaient leurs opinions et qui n'auraient pas voulu désachalander le collège de leurs amis. Cette confraternité occulte aurait pu faire craindre que les moines ne livrassent les fils d'un général français ; mais ils étaient trop suspects pour cela, ils n'auraient pu rentrer à Madrid, et alors ce n'était plus seulement la perte de deux pensionnaires, c'était la perte du collège. Puisqu'ils y étaient restés, c'est qu'ils y tenaient, et leur intérêt répondait de leur fidélité.'

'Les jours de courses de taureaux, on y menait quelquefois les collégiens, non dans le cirque, mais sur la place ; leur spec-

tacle était de voir entrer ou sortir le public ; ils se figuraient la représentation d'après les cris et les applaudissements, et Victor observait que "c'est déjà une chose très curieuse qu'une muraille derrière laquelle il se passe quelque chose." Parfois
5 ils parvenaient à se glisser dans le passage par où l'on emportait tout ce qui était hors de combat, hommes ou bêtes. Un jour ils virent un taureau agonisant qu'on venait de coiffer de crochets de fer portant des fusées ; on mit le feu à ces fusées qui en éclatant arrachèrent et dispersèrent des lambeaux de
10 chair sanglante. La foule hurla de joie. Six mules, à caparaçons éblouissants, chargées de grelots et de banderoles, entrainèrent enfin ce martyr.'

'L'hiver vint et le collège fut sinistre. L'hiver est froid à Madrid et les Espagnols ne savent pas se chauffer. Les pen-
15 sions de si peu d'élèves n'auraient pas suffi à payer les braseros qu'il aurait fallu pour ces vastes salles ; don Bazile, ne pouvant en allumer assez, n'en allumait pas du tout, et les élèves ne dégelèrent pas. Eugène fut en proie aux engelures et Victor aux oreillons. L'hiver de 1811 s'aggrava de la disette. On
20 mourait de froid dans les rues et de faim dans les maisons. On rationna les élèves, même pour le pain. Le diner devint une dérision. Quand ils se plaignaient, don Manuel faisait un signe de croix et leur disait d'en faire autant et que cela les nourrirait. Il est certain que lui ne maigrissait pas, il engraissait, au
25 contraire, et cependant il continuait à manger avec les élèves et pas plus qu'eux. Les collégiens attribuaient ce miracle moins à ses signes de croix sur le ventre qu'à des dîners qu'ils le soupçonnaient de faire en cachette dans sa chambre.'

'Leur mère faisait de son mieux pour que leur estomac ne
30 s'aperçût pas trop de la disette. Elle venait toujours chargée

de confitures, de fruits, de pâtés, etc. Mais ils avaient des camarades, et le lendemain c'était un souvenir.'

'Leurs entrevues avec leur mère étonnaient toujours la raideur espagnole. Madame Hugo, sans être très expansive de sa nature, se prêtait aux caresses de ses enfants. Les Espagnols trouvaient que ces effusions manquaient de gravité et de cérémonie. Ramon de Benavente et trois jeunes frères qu'il avait au collège n'avaient pas vu leur mère depuis plus d'un an ; un jour, on était à dîner dans l'immense réfectoire, la porte s'ouvrit ; une femme, à figure hautaine, en robe de satin noir brodé de jais, parut ; Ramon et ses frères, l'ayant aperçue, se levèrent gravement et allèrent à elle ; elle tendit sa main à Ramon qui la baisa, puis aux trois autres par rang d'âge, et ce fut tout. C'était leur mère.'

'L'hiver eut cette tristesse de plus que les collégiens eurent moins de visites. Le général, toujours sur les chemins, ne faisait à Madrid, que des apparitions. Abel n'était pas libre ; ils ne le virent qu'une fois dans tout leur collège, mais cette fois compta. Il portait le costume de page et le portait galamment. L'uniforme était bleu de roi rehaussé à l'épaule par des aiguillettes d'or et d'argent. Il avait le chapeau d'officier sous le bras et l'épée au côté.' Victor, tout ébloui de cette magnificence, tressaillit d'espérance et d'orgueil lorsqu'on lui dit : '— Dans un an ce sera votre tour, vous entrerez aux pages et vous serez comme Abel.'

'Un an après, Joseph quittait l'Espagne, il n'y avait plus de pages, et les élégances d'Abel, reléguées dans un coin d'armoire, étaient mangées des vers.'

'Au commencement de 1812, les affaires des Français devinrent si mauvaises en Espagne que le général Hugo jugea pru-

dent de renvoyer en France sa femme et les deux petits. Abel, lui, resta avec son père ; il n'avait pas prêté serment de fidélité au roi pour l'abandonner au moment du péril.'

'Le maréchal de Bellune allait en France ; madame Hugo
5 profita de son escorte.' En arrivant à Vittoria, le maréchal fut forcé de prendre les devants et elle dut attendre ; elle n'eut pas à attendre longtemps ; dans ce moment là on retournait beaucoup en France ; un convoi vint qui la prit, la mena rudement ; c'était une tout autre allure que celle du convoi qui l'avait
10 protégée en venant ; On sentait que la situation était sérieuse ; on ne riait plus ; les voitures étaient tassées les unes dans les autres ; ce n'était plus une file, c'était une chaîne. On forçait les marches, il fallait obéir au geste, charger et atteler avant l'ordre, jour et nuit ; il n'y avait plus ni femmes ni enfants,
15 tout était enregimenté et commandé militairement ; on s'arrêtait à peine, on mangeait mal, on ne se couchait pas, on allait ! Aussi à peine eut-on passé Saint Jean de Luz et aperçut-on les grandes plaines de France que, sans s'être dit un mot et sans se dire adieu, toutes les voitures rompirent les rangs et
20 s'éparpillèrent dans tous les sens, au hasard, sans ordre, sans direction, heurtant les talus, s'enfonçant dans les terres molles, avec la hâte d'une déroute joyeuse et d'un sauve-qui-peut triomphant.'

La mère et les deux fils, laissés à eux-mêmes, s'acheminèrent
25 plus lentement vers Paris, sans songer à regretter les châteaux en Espagne rêvés un moment ; uniformes galonnés, palais aux cours de marbre, splendeurs de cape et d'épée, royales promesses, tout cela s'effaçait devant la joie de regagner leur nid agreste des Feuillantines. Ils n'étaient pas passés par
30 l'Espagne en pure perte, cependant ; "le soleil de la Sierra en

bronzant leur caractère, avait aussi doré leur imagination." Le plus jeune, surtout, rapportait de ce rapide séjour un trésor de couleurs et de formes dont, plus tard, il a usé et peut-être abusé, mais qui n'en restent pas moins profondément empreintes dans ses œuvres et, par celles-ci, dans la littérature contemporaine. 5

III.

PROMENADES AUX ENVIRONS DE NAPLES.

PAR MARC MONNIER.

Vous me demandez, monsieur, de raconter à vos lecteurs quelques-unes de mes excursions aux environs de Naples : nous commencerons, si vous le voulez bien, par Torre del Greco, cette pauvre ville de vingt mille âmes, à trois lieues de Naples, qu'au mois de décembre dernier le Vésuve a méchamment détruite.

Mais d'abord, nous monterons au volcan. Par un singulier hasard, j'ai pu assister à toutes ses dernières éruptions. Enfant encore, j'ai vu celle de 1839 qui éleva si haut sa colonne de feu.

En 1843, par un orage épouvantable, je me suis trouvé au sommet du cône, entre le cratère et le ciel qui se battaient à coups de foudres. En 1850, en 1855, en 1858, et au dernier mois de décembre, j'ai vu de près les colères et les ravages de la montagne enflammée. Je vais donc rassembler, si vous le voulez bien, mes souvenirs et recopier çà et là quelques notes sur place et sur le fait. Vous aurez ainsi, non pas un tableau, mais une idée du Vésuve.

Dans les excursions ordinaires, on part de Naples dans l'après-

mid . Une voiture vous dépose à Résine, au pied de la montagne. Aussitôt une foule de plébéiens obligeants vous entoure et s'empare de vous. L'un vous offre un âne, un mulet ou un cheval. l'autre en a de meilleurs, celui-ci se charge de torches, celui-là des
5 vivres, un cinquième arrive avec des cordes, dix autres avec des bâtons ; surviennent d'autres âniers, puis vingt guides. Si vous descendez de voiture, des gamins vous débarrassent de votre manteau et de vos provisions et prennent les devants ; tâchez de les suivre. Vous avez beau crier et vous démener, jouer des
10 mains et des pieds, brandir votre canne, tout ce peuple ne se fâche pas et ne se décourage point. Vingt hommes font route avec vous avec leurs instruments et leurs bêtes. Il y en a d'autres que vous ramassez en chemin et qui se joignent à la caravane ; ils ont des pierres du Vésuve, des sous enchâssés dans
15 des morceaux de lave, ou des brancards pour vous soulever de terre en cas de besoin. Vous trouvez de ces parasites officieux à tous les coins de route. Ils vous attendent, ils vous connaissent, ils vous appellent chevalier. Dès votre arrivée à Résine, on vous guette jusqu'au sommet du cône. Impossible à vous de
20 disperser ces factieux, la route est libre. Vous ne pouvez les écarter qu'en leur jetant des sous, et c'est ce que vous avez de mieux à faire ; sinon, prenez garde ! après une cruelle ascension, vous n'aurez rien vu du Vésuve : vous aurez passé six heures à vous mettre en éruption vous-même et à vomir des
25 injures entrecoupées de coups de bâtons.

Croyez-moi, ne descendez pas de voiture, et, sans colère, de sang-froid, en arrivant à Résine, parmi la foule, qui vous envahit, choisissez un guide officiel, patenté ; ce sont de braves gens qui ont du courage et de la probité et qui vous épargneront
30 bien des piastres. Le guide se charge de tout et il sait les jurons

nécessaires pour écarter les mendiants qui vous guettent. En vous voyant avec lui, les plus entêtés se découragent ; ils savent qu'ils n'auront rien. Laissez-vous conduire et montez bravement, sans vous inquiéter d'autre chose, que de vos bottes. Il y a cent à parier contre un qu'elles seront brûlées. Vous n'aurez rien à regretter, si cela vous est égal.

Le Vésuve, vu de Naples, est une montagne à deux têtes ; celle de gauche est le sommet de Somma, celle de droite est le volcan lui-même, une vallée se creuse entre les deux. A l'entrée de cette vallée, s'élèvent l'ermitage et l'observatoire, snr un plateau, qui forme un belvédère naturel. On monte d'abord à l'ermitage. On y arrivait autrefois par une grande et belle route, chef-d'œuvre du roi Ferdinand. Il en part de Naples dans toutes les directions d'aussi grandes et d'aussi belles, qui font l'admiration des voyageurs. Elles s'allongent ainsi majestueusement pendant quelques lieues. Alors elles se négligent un peu, gardent leur poussière ou leur boue, jusqu'à ce qu'elles arrivent aux montagnes ; puis elles se rétrécissent en sentiers toujours plus mauvais qui deviennent bientôt impraticables et finissent par manquer tout à fait. Il y a encore des villages où l'on ne peut arriver qu'à pied, peut-être même des hameaux où l'on ne grimpe guère qu'au moyen d'échelles. Mais à l'ermitage du Vésuve, on se faisait voiturer tranquillement à deux chevaux : l'ermitage est à deux lieues de Naples.

Autrefois la route serpentait d'abord à travers des vergers chargés de fruits et de vignobles, qui produisent d'excellent vin, quand on le boit pur, mais exécrable, quand il est frelaté sous l'étiquette sacrilége de *lacryma Christi*. Plus haut, on commençait à trouver des rochers de lave et à côtoyer des ravins pier-

reux et noirâtres. On descendait de voiture à l'ermitage avec des forces toutes fraîches pour l'ascension.

Par malheur, la lave de 1858 a coupé la grande route en deux endroits, et avant de la réparer, le royaume d'Italie a
5 beaucoup d'autres choses à faire. Vous êtes donc forcé de prendre un cheval à Résine et de grimper plus vite et plus droit, par un chemin fort peu tracé, jusqu'à l'humble maison *où prie un prêtre à deux genoux*, d'après un hémistiche de Victor Hugo. L'ermite actuel ne prie pas, mais il bat des omelettes à l'huile qu'il vend fort cher. Il a aussi du lacryma
10 Christi qui se fabrique à Naples. Il a enfin une collection de volumes assez curieux à feuilleter : ce sont les registres où les passants écrivent leurs noms et leurs phrases. Il y a là de précieuses signatures, parmi beaucoup d'autres qui le sont moins Mais on se console de coudoyer tant d'inconnus, quand on rencontre çà
15 et là des noms comme Lamartine, Alexandre Dumas (1837),—Marie Malibran (1833),—Monti (18 avril 1812),—Byron, qui ne dédaignait pas de s'inscrire et même de se graver partout : j'ai vu au château de Chillon, incrustées dans le pilier de Bonnivard ses cinq majuscules glorieuses.—Encore deux signatures
20 et je m'arrête : celle de Goethe, à la date du 7 septembre 1792 et celle d'Alfieri, dans cette phrase qui paraît sublime aux Italiens : *Qui Vittorio Alfieri nel* 1782.

Quand vous avez feuilleté cet album et payé l'ermite en admirant, avec Chateaubriand, " le spectacle de l'hospitalité chré-
25 tienne placée dans une petite cellule au pied d'un volcan et au milieu d'une tempête," vous vous asseyez sous les arbres qui s'élèvent en face de l'ermitage et vous regardez à vos pieds la côte nonchalante qui va de Misène à Sorrente et se recourbe
30 en mille sinuosités comme pour tenir plus de place au bord de

la mer. C'est splendide, surtout le soir quand le soleil s'arrête un instant sur Ischia, comme une roue de feu qui redescend ensuite et disparaît derrière le sommet qu'elle embrase. Mais, le tableau qui m'est resté dans les yeux est un clair de lune vu de l'ermitage, pendant l'éruption de 1855 :—une moitié de la montagne dans l'ombre, le reste blanc, puis la mer lumineuse ; les hauteurs de Sorrente bronzées aux flancs, argentées en front ; Capri dans une voie lactée étincelante ; plus loin, dans les brumes, Misène, Ischia, la mer lointaine et ce qu'on rêve au-delà ; plus près, la ville, le fanal de son môle, et les pâles réverbères de ses quais : une rangée de lucioles sous une lisière de maisons,—tout cela se déroulait devant nous, à nos pieds,—et derrière nous, Jéhovah flamboyait, et Dieu souriait sur nos têtes !

Mais marchons, nous avons tant à voir. Après l'ermitage, on ne va plus que sur un âne ou sur ses pieds. On passe devant l'observatoire d'où l'astronome, de Gasparis, découvrait bon an mal an, une planète ou deux : son successeur, M. Luigi Palmieri s'occupe plus volontiers de tremblements de terre. L'observatoire est rempli d'instruments curieux, qui n'empêchent point les commotions, mais qui les constatent ; le moindre mouvement du sol agite l'extrême sensibilité de ces appareils. Grâce au sismographe du Vésuve et aux savants qui ne le quittent pas des yeux, nous avons appris que Torre del Greco s'était écroulée à la suite d'un éboulement du terrain. Et l'on nie la vanité de la science humaine.

Après l'observatoire, on s'engage dans la vallée, qui sépare les deux montagnes et on longe le cône du volcan jusqu'à ce qu'on trouve un point où l'ascension soit praticable. C'est alors que la fatigue commence réellement. Il n'y a plus ni chemins, ni

sentiers, ni rien de pareil : ce n'est plus qu'un monceau de cendres et de scories. Ces scories figurent des éponges de fer : on ne peut dire autrement ni mieux, le mot est du président de Brosses. Il y a encore " des tas de pierres, de terre, de fer, de
5 soufre, d'alun, de verre, de bitume, de nitre, de terre cuite, de cuivre, pétris ou fondus d'une manière écumeuse en forme de marcassites ou de mâchefer. Les pluies ont délavé cela à la longue, par où l'on voit quels sont les plus anciens ou les nouveaux dégorgements. Il n'y a rien en vérité de si hideux à
10 voir, ni de si fatigant à traverser, que ces amas d'éponges de fer aussi dures que raboteuses. Vous ne pouvez rien vous figurer de plus dégoûtant que ces infâmes déjections ; on marche là-dessus avec une fatigue inconcevable. Toutes ces mottes de mâchefer roulent incessamment sous les pieds et vous font,
15 grâce à la détestable rapidité du terrain, " descendre deux toises quand vous croyez reculer d'un pas." Ainsi parle très-exactement le président de Brosses.

Il peut se faire alors que vous ne soyez point fâché d'avoir commencé l'ascension en compagnie. Je me rappellerai toute
20 ma vie un de mes amis, qui, étant Suisse et ayant le pied montagnard, sourit de pitié en voyant le cône du Vésuve. " Quoi ! s'écria-t-il, c'est tout cela ? " Et il s'élança vers le cône. Au bout de cent pas, il s'arrêta essoufflé ; puis il reprit sa course. Je marchais lentement derrière lui. Les scories
25 roulaient sous ses pieds comme les pierres d'une maison qui s'effondre Il fit cent pas encore et tomba tout de son long, s'écorchant aux mains et aux genoux. Il se releva sans rien dire et courut de plus belle : seconde chute ; il déchira cette fois ses vêtements du haut en bas. Alors seulement il daigna se
30 rendre. Il prit d'abord le bras d'un guide, puis la corde d'un au-

tre, et consentit enfin à se laisser pousser par derrière, comme un simple bourgeois de Paris.—Il atteignit enfin la cime et me fit jurer le secret : je tiens parole.

Mais ce n'est rien encore, on ne peut pas monter toujours par les scories. Il faut quelquefois escalader la pente douce, le côté des cendres, et c'est mille fois plus cruel. Ces cendres sont du sable très-fin, rougeâtre et qu'on pourrait répandre sans inconvénient, au lieu de poudre d'or, sur la page fraîche qu'on vient d'écrire. En voyant ce talus uni, on se rassure, on s'y engage de grand cœur. Hélas ! on ne tarde pas à regretter les scories. Ce ne sont plus des pierres qui dégringolent sous vos pieds, c'est de la poussière dure, serrée, où à chaque pas vous enfoncez jusqu'à mi-jambe. Vous retirez un de vos membres de cet étang solide et vous faites des tours de force pour le porter en avant ; peine perdue ! L'autre jambe est prise et vous n'avez pas de point d'appui. Vous voulez vous aider des mains, utopie ! elles plongent aussi dans le terrain mouvant, elles y entraînent vos bras jusqu'aux épaules. Sortez de là, si vous pouvez !

Enfin l'on arrive. On commence par s'envelopper dans son manteau, car le froid est vif sur la montagne. Et puis on va jusqu'au bord du cratère : c'est un gouffre fumant, dont la forme change tous les jours. Je n'y ai jamais vu, pour ma part, quand il n'y avait pas d'éruption, que ce qu'on voit dans une chaudière : un gros nuage humide et blanc. Mais d'autres, plus heureux et favorisés par le vent du nord, qui déblayait les bords du gouffre, ont découvert le sol, qui paraissait être de soufre et de mine de fer, les parois intérieures " de rocher vif, scabreux, brûlé jusqu'à la calcination, comme de la chaux. blanc, citron, recouvert en mille endroits de soufre pur et de

salpêtre ; en d'autres endroits tendant à la vitrification, en quelques-uns ferrugineux, presque partout fendu de longues crevasses, d'où sort une grande quantité de fumée mal odoriférante." Quelques-uns sont même descendus, au moyen de cordes qui
5 les empêchaient d'y rouler, jusqu'au fond du gouffre, entre autres notre poëte Chateaubriand, l'emphatique voyageur. Il y a vu des blocs de granit recourbés en feuille d'acanthe, des rosaces, des girandoles et un cygne de lave blanche parfaitement modelé. Il en a conclu que les temps varient et que les destinées
10 humaines ont la même inconstance. La vie, dit la chanson grecque, fait comme la roue d'un char. . .

Pour ma part, quand il n'y a pas d'éruption, je tourne le dos au cratère et je plonge mes yeux dans la plaine.

C'est la vue qu'on a de l'ermitage, mais étendue, développée à
15 l'infini. Je ne décris pas, j'ai trop à décrire encore, et je réserve mes esquisses de Naples pour d'autres excursions ; je dis seulement, qu'on découvre de là-haut trois golfes, trois îles, je ne sais combien de promontoires sur lesquels on plane, en voyant la mer au-delà jusqu'à l'extrême horizon où elle touche le ciel,
20 une plaine immense, une grande ville et cinq petites, pour le moins, sans compter les villages, puis des montagnes à n'en plus finir, pelées ou boisées, vertes ou grises, blanches même en janvier, toutes ces merveilles du monde : c'est le paradis vu de l'enfer, a dit un poëte, au temps où ces deux mots étaient
25 jeunes, parce qu'on y croyait.

Mais quand il y a éruption, l'on oublie ce calme et radieux spectacle. On regarde alors le cratère, qui vomit des flammes, des cendres, des quartiers de roche et une sorte de neige rouge et brûlante qui, retombant en flocons de feu sur les pentes du
30 cône, s'amoncelle, s'écroule en avalanches formidables et couvre

alors des terres, engloutit des maisons, ensevelit des villes, sans qu'aucune force humaine puisse l'arrêter jamais.

Le spectacle est dangereux, quand on le contemple du grand cratère. Mais il est rare depuis onze ans, que les éruptions jaillissent de là. Depuis 1850 il s'est formé des sources au pied du cône, dans le ravin qui sépare les deux montagnes et l'on en voit sourdre la lave à peu près comme l'eau des fleuves sort des glaciers. On peut alors s'approcher sans péril de la rivière enflammée. En 1855 et en 1858, elle roulait lentement dans le ravin, comme une Tamise qui aurait pris feu. Les accidents du terrain la changeaient çà et là en cascade rouge, tombant comme du métal en fusion, rejaillissant en écume, en poussière ardente ; ailleurs la surface de la rivière était parfaitement plate, on eût dit un lit de braises sur lesquelles auraient couru des charbons allumés. On voyait tout cela sans danger du bord du ravin ; l'assistance était nombreuse et point effrayée ; on venait là comme en feu d'artifice et les étrangers qui avaient un peu de lecture appelaient cela une belle horreur.

Mais le spectacle était fort ordinaire. Pour avoir vraiment peur, il ne faut pas dominer la lave. Il faut la voir venir à soi, comme je l'ai vue venir en 1855, au pied du Vésuve, entre Massa et Sebastiano. Alors ce n'est plus une Seine quelconque, charriant du charbon de terre au lieu d'eau, c'est un rempart incendié qui marche. Ce mur avait au moins un mille de large et vingt pieds de haut. Il venait lentement, fatalement, obstruant les terrains, brûlant les arbres, enlaçant d'abord les maisons qu'il trouvait sur son passage, pour les envelopper ensuite et les couvrir. On pouvait marcher à reculons devant lui, comme un capitaine devant sa compagnie et je voyais quelque-chose comme des vagues de pierres, roulant jusqu'à trois pieds

du haut de cette muraille qui marchait toujours avec une irrésistible puissance et une implacable obstination. A chaque éboulement, les progrès de la lave paraissaient s'arrêter, mais venait ensuite une autre vague amoncelant à mes pieds d'autres
5 pierres, puis d'autres encore, et croulant toujours devant elle ; cette lave comblait les ravins, envahissait la plaine et menaçait tous les villages qui sont au pied du volcan. C'était vraiment sinistre. Les curieux n'affluaient pas de ce côté-là de la montagne ; mais les villageois effrayés, les laboureurs désolés
10 poussaient des cris déchirants ; quelques-uns se jetaient devant la lave, à plat ventre, comme pour s'en laisser couvrir, mais par sa chaleur insupportable, avant de les atteindre, le feu les relevait, les rejetait plus loin et consommait leur ruine en leur refusant la mort.

15 Mais un peu plus haut, dans la même éruption, j'ai vu quelque chose de plus beau que cette inondation incendiaire. J'en ai déjà parlé ailleurs, mais je suis forcé de me répéter pour être aussi complet que possible. Si donc quelque lecteur retrouve, par hasard, cette description égarée dans ses souvenirs, il ne
20 m'en voudra pas.

Nous sommes au-dessus de San Sebastiano sur la pente occidentale du Vésuve. Un guide nous offre de nous conduire un ou deux milles plus loin, cent pieds plus haut ; nous avons vu le fleuve et le torrent, il nous promet une cataracte.
25 Nous allumons deux torches et nous partons. Nous escaladons d'abord, deux jeunes femmes et moi, un sentier presque perpendiculaire dans les broussailles. Il faut se retenir aux tiges pour avancer et les écarter pour se frayer un passage. Au haut du sentier s'ouvre une ravine ; sans la torche, secouée à temps,
30 nous y tombions tous. Nous courons à travers champs, sans

pitié pour les haricots du pays. Nous longeons le fleuve de lave dans un chemin étroit pour un, comme dit Nadaud, mais non large pour deux, au bord du gouffre. Un faux pas nous eût fait rouler dans le feu. Nous traversons des défilés, des chemins creusés, bosselés, tordus, rocailleux, par une nuit noire, pendant une heure. Nous sommes trois, à la merci de deux éclaireurs qui nous ont déjà rançonnés et qui sont précédés de plusieurs coquins hideusement pittoresques. Eh bien ! nos deux jeunes femmes marchent bravement, sans hésitation, avec une ardeur presque fiévreuse. Elles ne sont point anglaises cependant, elles n'iraient point à pied dans les rues de Naples. Elles craignent les araignées et la jettature, elles regardent sous leur lit avant de se coucher. Mais l'ivresse du feu les emporte.

Enfin nous arrivons au bord d'un fossé. Je demande au plus jeune de nos guides ce que c'est, il me répond : " C'est la fosse de Farellone." L'autre le reprend et l'appelle imbécile. " C'est la fosse de Pharaon, lui dit-il, et se tournant vers moi, il ajoute : " De Pharaon, Excellence, l'empereur romain ! "

Nous sommes sur un plateau ; à nos pieds, à gauche, court la rivière de lave, rouge comme un brasier ardent : elle bouillonne. Sur l'autre rive, une grande masse noire cache un foyer d'où la fumée sort en tourbillons : on dirait des flammes qui poudroient. Devant nous, au delà du fossé, la cataracte. Comment décrire cela maintenant ? Vous avez vu s'ébouler les maisons qui obstruaient les abords du Louvre ? Vous avez vu rouler l'avalanche du haut des Alpes ? Vous avez vu le Rhin se précipiter à Lauffen dans un gouffre écumant ? Eh bien ! résumez en un tableau toutes ces images, réunissez, confondez devant vous la cascade, l'avalanche, l'éboulement et faites-en un immense incendie. Le flanc du Vésuve, rouge

du haut en bas, dans la nuit, est un seul éclair. Des quartiers de rocs embrasés bondissent, éclatent et crèvent. En face de nous, des vagues amoncelées, vomies par le cratère invisible se dressent à chaque instant et, d'une hauteur de cent pieds, 5 retombent dans la fosse, entraînant, balayant tout. Un buisson est emporté par le torrent ; son feu pâlit dans les flots de lave. Là-haut, d'autres arbres s'allument, d'énormes châtaigniers, à ce qu'on nous dit : ils dessinent leurs squelettes enflammés en lueurs blanches. Toutes les nuances du feu diaprent cette nuit 10 d'horreur. Des grenats s'égrènent dans la fosse, des rubis étincellent dans le torrent, des charbons ardents roulent sur le flanc du mont, des draperies de pourpre flottent sur d'autres cimes, des éclairs permanents embrasent les ténèbres, des traînées de sang ruissellent à nos pieds. Un mamelon qui surplombe là-haut, 15 envahi peu à peu par la houle, redresse un instant sa base vers le ciel et retombe broyé ; nous reculons tous d'épouvante et d'admiration. Cette fois, ce n'est plus un torrent débordé, c'est la montagne en feu qui croule.

Encore une réminiscence et j'arrive à la dernière éruption. 20 En 1855 et en 1858, nous avons de beaux tableaux, mais non le spectacle effrayant des catastrophes précédentes. Le feu, je vous l'ai dit, ne jaillissait pas du grand cône en colonne rouge montant jusqu'à six mille pieds dans l'air et crachant des pierres, des fusées, des quartiers de roches avec un bruit de 25 tempête et de bombardement. Je n'ai vu cela de près qu'en 1850.

Je me trouvai alors à l'ermitage avec une bande d'Allemands, dont un Polonais, qui goûtait fort le lacryma Christi de l'ermite. Il annonça qu'il irait en boire une bouteille dans 30 la gueule du volcan, et nous pria de lui préparer le chemin.

Nous entrâmes dans la vallée, et non contents d'avoir vu le nouveau gouffre qui s'était formé entre les deux montagnes, nous voulûmes aller attendre le Polonais au bord du grand cratère, qui flambait et tonnait au-dessus de nous. Notre guide s'y opposa, nous le trouvâmes ridicule. Ce n'était pas du courage, c'était, je vous l'ai dit, l'ivresse du feu. Un gendarme nous barra le chemin avec sa baïonnette, mais barrez donc un chemin qui a un mille de largeur. D'ailleurs son fusil ne nous effrayait point : il ne pouvait raisonnablement nous tuer pour nous sauver la vie. "Mais il y a du danger, fit le guide.—Dis que tu veux une piastre de plus, tu l'auras, grand lâche !" Et nous voilà partis.

Au bout de quelques pas, nous rencontrons un brancard, c'est un Anglais, qu'on ramène. Il a voulu tenter l'assaut et une pierre lui a cassé le bras. "Qu'est-ce que je vous disais ?" reprend le guide. Nous lui donnons raison, mais cette raison ne lui suffit pas. Il réclame sa piastre.

Pour tout concilier, nous allons nous asseoir au milieu du cône, sur la cendre, entre les deux cratères ; nous pouvons lever nos yeux vers l'un ou les plonger dans l'autre, à notre choix. A deux pas de nous, un ruisseau de lave descend dans le gouffre, et ce gouffre, ouvert depuis la veille, est une vraie mer qui se perd à l'horizon dans des nuages de fumée : une mer liquide qui tourbillonne et mugit, brisant contre des écueils amoncelés ses vagues de flammes, entre-choquant ses flots qui jaillissent brisés dans l'air et qui retombent, écume de feu, sur de hauts rochers qu'ils allument.—Et en même temps sur nos têtes, le grand cratère vomit du feu, du soufre, des flocons de lave, des boulets rouges, des bombes qui pèsent trois quintaux.—Je vous ai montré un incendie qui marche, une montagne qui croule ;

figurez-vous maintenant le volcan qui éclate et saute, miné par un assiégeant souterrain, figurez-vous un combat de titans, l'embrasement de Sodome, ou plutôt Sodome foudroyant le ciel Le Vésuve entier s'ébranle, un tremblement de terre secoue la croûte de cendre sur laquelle nous sommes assis, nous entendons sous nos pieds le marteau du cyclope et autour de nous quelque chose comme un rugissement de houle, un roulement entrecoupé d'éclats, un grondement de tonnerre qui a duré huit jours !

Cependant le Polonais, malgré guides et gendarmes, avait escaladé le cône avec sa bouteille de lacryma Christi. Il avait devancé toute sa troupe et gravi des escarpements, qui auraient fait peur à un muletier de Schwytz. Il atteignit ainsi le sommet du volcan ; alors il se retourna pour narguer les prudents qui le suivaient en se tenant sur leurs gardes. Il brandit sa bouteille et tomba comme foudroyé. Une bombe lui avait broyé la jambe. Ce mot de bombe que j'emploie souvent ici n'est pas une figure, c'est le mot consacré à Naples ; la bombe est une pierre énorme, dure et lourde comme le granit. Un flocon de lave est tombé un jour sur mon chapeau et n'a guère fait que de le brûler au bord. Mais une bombe vous écrase.

Le Polonais était couché sur les cendres du cratère, et une grêle de pierres ardentes pleuvait autour de lui. Un de ses amis, qui l'avait vu tomber, se hâta de le rejoindre. Il l'atteignit et à travers le feu, le transporta derrière un rocher de lave ; puis il se coucha sur lui pour l'abriter, et tâcha de bander la plaie. Le reste de la troupe s'était sauvé jusqu'à l'ermitage et jusqu'à Résine pour chercher du secours. Mais l'ermitage était à une lieue de là, Résine à deux lieues. Les deux amis restèrent seuls, sur la pointe du volcan, dans la nuit,

sous le feu, sous les bombes. Tous les vêtements qu'ils avaient sur eux ne suffirent point pour sauver le moribond, qui expirait, exténué par le sang perdu. Son ami ne le quitta point cependant ; il voulut disputer ce corps sans vie au cratère qui l'avait tué. Seul, épuisé lui-même, il ne pouvait descendre ce fardeau sanglant dans la vallée, sur des pentes roides et des éponges de fer. Il resta couché sur le mort pendant plusieurs heures.

Je n'invente rien, le fait s'est passé comme je le dis, à cent pieds au-dessus de ma tête ; il m'a été raconté le lendemain par tous les guides et par un Allemand de la bande. Or cet Allemand, l'un de ceux qui étaient allés chercher des secours, n'a pu mentir pour se faire honneur.

Durant cette nuit solitaire, autour de cet homme de bien, abri vivant d'un mort, le Vésuve a vomi de quoi bombarder une ville. Patient et immobile, l'héroïque ami n'en est pas moins resté là, ne pouvant crier, car sa voix était étouffée par le tonnerre et affrontant mille morts pour sauver un cadavre, avec une obstination de dévouement qui n'était certes pas l'ivresse du feu. Quand on peut citer de pareils traits, on n'en conclut certes pas que l'homme soit un Dieu, mais on se console un peu de n'être qu'un homme.

De pareils accidents sont rares heureusement, et ils châtient ordinairement des imprudences. Dans l'éruption du mois dernier, on n'a compté qu'une victime, un pauvre guide, qui s'était trop approché des bouches à feu. En 1858, un Anglais se précipite dans la fosse de Pharaon ; mais ce fut peut-être un suicide. On compte ce genre de malheurs qui n'arrivent guère aux hommes cauteleux. Les éruptions n'éclatent que rarement tout à coup ; elles s'annoncent par des menaces qui laissent aux locataires et

aux voisins du Vésuve le temps de prendre leurs précautions. Les puits se dessèchent et le sol tremble aux environs de la montagne. Il est vrai que ces pronostics ne sont pas infaillibles, et que le cratère ouvre quelquefois le feu sans tirer d'abord un coup de canon d'avertissement ; mais il ne bombarde guère que son cône. Quant à la rivière de lave, elle a du chemin à faire avant d'atteindre les terres cultivées et les maisons ; elle marche d'ailleurs si lentement, qu'elle ne prend personne à l'improviste. Ainsi les éruptions, par elles-mêmes, sont plus ruineuses que meurtrières, et le paysan qui dort au pied de la montagne serait bien heureux s'il craignait pour sa vigne aussi peu que pour sa peau.

Par malheur ces beaux spectacles, que je vous ai décrits fort incomplétement, sont souvent accompagnés de tremblements de terre. Les secousses ébranlent toutes les pentes du Vésuve jusqu'à la mer, et détruisent quelquefois d'un seul coup des villes florissantes, dont elles balayent au loin les populations. Il nous reste à voir le plus récent de ces terribles désastres.

Nous allons donc, si vous le voulez bien, dégringoler du cône que je vous ai fait si péniblement gravir. Il faut une heure au moins pour y monter, dix minutes au plus pour en descendre. On n'a qu'à se laisser dévaler sur la pente sablonneuse et à bien tenir son corps en arrière, de peur que le poids de la tête ne vous fasse culbuter dangereusement. A chaque pas vous glissez de vingt pieds si vous le voulez, sur cette cendre qui s'éboule avec vous et sans vous porter, vous entraîne. Vous surnagez ainsi sur un Niagara de poussière, rarement debout, presque toujours assis ou couché sur le dos, quand vous ne roulez pas de côté comme les paillasses de la foire. Je ne vous conseille pas d'avoir sur vous des objets et des muscles fragiles,

car on rencontre beaucoup de pierres cachées dans ce sable où vous cascadez si bravement ; plus d'un, je vous en avertis, y a laissé un membre ou deux qui lui ont manqué toute sa vie.

Enfin, sans accidents, je l'espère, nous arrivons au pied du cône. Nous commençons par ôter et par vider nos bottes, où toute une collection de minéralogie s'est insinuée frauduleusement ; puis nous remontons sur nos chevaux, bonnes vieilles bêtes qui feraient mauvaise figure au bois de Boulogne, mais qui marchent hardiment sur les scories et se frayent, sans trébucher, à travers les rochers, des sentiers où vous n'iriez pas sur vos deux pieds. Au bout d'une heure, vous êtes à Résine, et de Résine à Torre del Greco dans un temps de galop.

C'était il y a quelques mois, la ville la plus propre, la mieux peuplée de la province de Naples ; elle fabriquait des coraux, dont elle fournissait l'univers. Vingt mille âmes environ y vivaient tranquillement au pied du terrible voisin qui avait déjà détruit plusieurs fois leur commune. Sans remonter à plus d'un siècle en arrière, le 21 avril 1737, " un courant de lave, dit le président de Brosses, qui écrivit le fait deux ans après, vint aboutir à Torre del Greco, heurta la muraille du couvent des carmes qu'il eut bientôt renversée, entra dans la sacristie et dans le réfectoire, où il ne fit qu'un fort léger repas de tout ce qui s'y trouva ; de là, il traversa le grand chemin et vint s'arrêter sur le bord de la mer à six heures du soir."

Un demi siècle après, en 1794, l'éruption fut terrible. La rivière de lave, large de quinze cents pieds, haute de quatorze, courut trois milles et demi, puis s'avança six cents pieds dans la mer. L'ambassadeur anglais, Sir William Hamilton, monta dans une barque, le troisième jour de l'éruption, pour voir cette muraille ardente ; à trois cents pieds à la ronde, la lave faisait

fumer et bouillonner l'eau, qui montait à une hauteur étrange, sur un point surtout, où se rencontraient deux courants. Jusqu'à deux milles de là, les poissons périrent, même les fruits de mer (on nomme ainsi les coquillages). William Hamilton
5 dut regagner la rive en toute hâte, car sa barque prenait l'eau de tous côtés. Le goudron avait fondu dans la mer bouillante.

La cendre que vomit le cratère, en cette année malheureuse, fut si épaisse, qu'une seule branche d'un figuier en porta trente-
10 et-une onces, et la branche n'en pesait que cinq. Je ne vous ai rien dit encore de ces éruptions de cendres. Elles accompagnent souvent les autres, et sont quelquefois plus terribles ; ce fut la cendre du volcan qui couvrit Pompéi. Je vous en reparlerai sans doute un jour, si nous allons ensemble visiter cette
15 ville morte. Je me contente pour aujourd'hui de vous rappeler que la poussière du Vésuve fut plus d'une fois poussée par le vent jusqu'à Rome et même jusqu'en Égypte, si Dion Cassius n'est pas un affreux menteur.—En tout cas, l'éruption du mois dernier, a couvert toutes les campagnes environnantes et sablé
20 Naples d'une poudre noire et rousse qui, mêlée à l'eau de pluie, crottait nos chapeaux d'une boue tombant du ciel.

Cela dit, retournons en 1794. La lave de cette année descendit sur Résine, puis se détourna si vite et si brusquement sur Torre del Greco, que la population eut à peine le temps de
25 se sauver. Quinze retardataires, faibles et vieux, périrent. Un moine sauva la vie à sept vieilles nonnes qui ne voulaient pas quitter leur couvent. L'une d'elles, âgée de quatre-vingt-dix ans, se chauffait les mains à la lave, qui courait sous sa fenêtre, et trouvait cela charmant. Il fallut presque les emmener
30 de force : elles demandaient des dispenses du pape, et crai-

gnaient moins le Vésuve que l'enfer. On leur dit d'apporter ce qu'elles avaient de précieux, elles laissèrent leur argent et prirent avec elles des sucreries.

On vit des choses curieuses dans ce désastre : un filou s'insinue dans une maison enveloppée par la lave pour voler un 5 cochon. C'est Sir William Hamilton qui raconte la scène. Poursuivi par le propriétaire de la bête noire, le voleur alla se cacher derrière l'ambassadeur d'Angleterre, et tourna longtemps autour de lui, le cochon dans ses bras, pour échapper à l'homme volé, qui tournait également de l'autre côté de Sir 10 William. Jamais diplomate, je crois, ne s'était trouvé dans une situation pareille.

Après l'éruption, les Torresi (habitants de la Torre) rebâtirent tout tranquillement leur ville au-dessus de la lave. Les anciennes maisons englouties devinrent les caves des nou- 15 velles ; on élargit les fenêtres supérieures, on en fit des portes, et au bout de quelques mois, on n'y pensait plus. Les Torresi vécurent encore soixante-sept ans, sans la moindre peur, sur ce plateau de scories.

Mais tout à coup, le 8 décembre dernier, une forte secousse 20 de tremblement de terre les réveilla brusquement de cette sécurité. Et aussitôt, avec d'épouvantables détonations, à un mille au-dessus de la ville, quatre ou cinq bouches s'ouvrirent brusquement, lançant des pierres et des bombes. vomissant des cendres et des flammes, et dardant çà et là des éclairs bleus. 25 Vous pouvez vous figurer l'épouvante. Aussitôt la population, éffarée, éperdue, quitta la ville en se sauvant vers Résine et jusqu'à Naples. La grande route fut peuplée de familles dispersées qui hurlaient et se roulaient sur la terre avec ces explosions et des convulsions de douleur qui éclatent toujours au 30

premier moment dans ce pays. Les enfants cherchaient leurs mères, les femmes s'arrachaient les cheveux, appelant à grands cris les hommes de la maison, les vieillards oubliés gémissaient à l'arrière garde ; les voitures, déjà chargées d'objets précieux, 5 roulaient au galop dans cette foule ; les trains de chemin de fer ne suffisaient point pour emmener les fuyards. Pendant plusieurs jours, ce fut un immense déménagement. Je n'ai pas besoin d'insister sur la description ; représentez-vous ce fait : vingt mille âmes en déroute.

10 Cependant la première secousse n'avait fait qu'ébranler la ville ; il y en eut d'autres qui l'achevèrent. Quelques savants nient les secousses ou du moins leur effet désastreux ; ils attribuent ce grand malheur à un exhaussement du sol et à une sorte de dislocation souterraine. Les laves qui servaient de base à la 15 ville se sont disjointes, ouvrant partout les crevasses et écartelant les maisons. J'ignore ce qu'il en est, j'ai vu seulement un tableau d'une tristesse poignante. J'ai parcouru des rues mornes, que j'avais vues autrefois, pleines de vie, de travail et de gaieté. Les pavés disjoints ouvraient entre eux de larges 20 fentes ; sur la grande place une sorte de puits s'était creusé tout à coup, au fond duquel apparaissaient des blocs de lave, et même, à ce qu'on m'a dit (mais je n'ai pu le voir) le pavé de l'ancienne ville. Les maisons étaient presque toutes lézardées, ouvertes çà et là du haut en bas, les balcons arrachés des murs, 25 et suspendus sur la rue, les planchers effondrés dans les caves, peut-être dans les maisons anciennes, qui s'ouvraient comme de larges fosses dont on ne sondait pas le fond. Ailleurs, les façades mêmes avaient croulé, laissant voir les murs intérieurs où des tableaux oubliés pendaient encore, je reconnus une copie 30 de la Vénus du Titien. Sur beaucoup de balcons, je vis des

plantes abandonnées dans leurs pots qu'on n'osait aller prendre ; elles fleurissaient dans ces ruines et ne demandaient qu'un peu de soleil. L'entrée de certaines rues était prohibée, de nouvelles maisons s'affaissaient chaque jour et auraient pu tuer les passants. Et au milieu de tout cela, le désert, le silence, pas un vestige de la vie d'autrefois, pas une bâtisse habitée, pas une boutique ouverte, un abandon cruel et fatal, quelques curieux, quelques prêtres, des pauvres qui marchaient tristement, une vieille femme qui pleurait son beau pays, et un marchand de pommes qui vendait philosophiquement des fruits sur la place. C'est le seul habitant que j'aie retrouvé à son poste. Il n'avait point quitté le taudis où il dormait : " Tu n'as pas peur ? lui demandai-je.—Ah, bah ! je suis né ici, j'y peux bien mourir."

Voilà ce qui m'a frappé le plus ; la solitude et le silence. Les curieux et les savants ont admiré d'autres phénomènes dont on a beaucoup parlé, particulièrement l'apparition de mofettes (émanations de gaz) sur presque tout le littoral entre Torre del Greco et Résine. Une de ces mofettes s'est manifestée dans une petite église de ce dernier village et a répandu une odeur si forte que les fidèles n'ont pu s'y tenir à genoux Plus près de Torre, des chiens, des chats, des porcs, on dit même une vache, ont été asphyxiés par ces exhalaisons malsaines. Maintenant encore, il se répand dans toute la ville détruite une puanteur insupportable ; les voyageurs qui viennent de Castellamare ou de Vietri et qui ne s'arrêtent qu'une minute ou deux à la station pestiférée, en sont incommodés si fort qu'on hâte le départ du train. Pauvre ville tuée ! C'est comme la puanteur de son cadavre.

Les savants admiraient encore les particularités des pierres

vomies par cette éruption. Ils causaient entre eux fer et plomb, soufre et muriate ; ils notaient les diverses espèces de chaux dont les artisans de Naples font des tabatières, des broches, des pendants d'oreilles ou des presse-papiers ; l'idocrase qui se taille
5 de mille manières, la sodalithe, la mainonite, qu'on a poétiquement nommée jacinthe de Somma, la sarcolithe, qui travaillée, forme un rubis rose de chair, la breislatate, la humboldtilithe, et toutes les *lithes* possibles, précédées d'un nom de savant. Avec tous les matériaux qu'il jette pour ruiner les laboureurs, le
10 Vésuve enrichit du moins les dictionnaires de minéralogie.

D'autres s'étonnaient et s'affligeaient du déluge de cendres. Et en effet, elles sortaient en tourbillons, non-seulement des nouvelles bouches, mais encore du nouveau cratère. Je vous ai dit qu'elles venaient jusqu'à Naples, mais elles couvraient surtout
15 les campagnes et la mer d'un épais nuage noir. Le chemin de fer se ralentissait en traversant ce brouillard palpable ; un vapeur qui venait de Palerme fut obligé de s'arrêter à la hauteur de Capri ; le pilote ne pouvait plus gouverner.—On craignait que ces vapeurs ne fissent du mal aux terres ; mais les savants ont
20 prédit qu'elles ne brûleraient que les cimes tendres et les fleurs. Ils assurent qu'après l'éruption de 1794, les vignes donnèrent tant de raisin qu'on ne sut où le mettre, et l'on ne prit les vendanges qu'à moitié, faute de récipients. Ce phénomène, plus d'une fois observé, rassure les vignerons pauvres.
25 D'ailleurs toutes les pentes du Vésuve sont d'une richesse incroyable. Plus on se rapproche du cône, plus les fruits et les raisins sont exquis. A Somma surtout, exposées au nord, les figues gardent leur vigueur jusqu'au mois de novembre.

D'autres allaient examiner la petite rivière de lave qui, après
30 être descendue droit sur la ville, s'était arrêtée à sept cents

palmes des maisons. Un des deux bras de cette rivière marchait vers la villa du cardinal Riario Sforza mais elle ne l'atteignit point ; encore un miracle. Nous en apprendrons bien d'autres tout à l'heure. Ces ruisseaux ne ressemblaient en rien aux torrents que j'ai décrits ; ils n'avaient pas, comme ceux de 1822, quinze pieds de haut et un mille de large. Rien ne rappelait du reste les conflagrations de 1858, de 1855, de 1850 encore moins celles de 1834 et de 1822. Le cratère supérieur (éteint ou du moins tranquille depuis longtemps) vomissait bien des cendres qui ressemblaient, la nuit, à la fumée d'un incendie, mais ce n'était point ces énormes panaches, ces colonnes hautes de trois mille mètres, et s'évasant au sommet en pins-parasols, ces spectacles merveilleux que les vieux de la Torre avaient vus dans leur jeunesse. Que devaient donc être les éruptions des autres siècles ; celle de 1631, par exemple, qui, au dire de l'abbé Braccini, fit trois mille morts, d'autres disent dix mille. Le volcan s'était tu depuis longtemps, le cratère était comblé, des arbres poussaient sur le cône. Au fond du gouffre, dont la circonférence était de cinq milles, et d'où jaillissaient trois sources d'eau chaude, paissaient tranquillement les bestiaux de la montagne : représentez-vous le désastre, quand ces pâturages éclatèrent, soulevés et lancés au ciel par un embrasement souterrain !

Et que dire de l'éruption de 79, celle qui engloutit à la fois Strabies, Pompéi, Herculanum et d'autres villages dont on a oublié les noms, et qui nous est décrite si tragiquement dans une lettre de Pline ! Avant cette catastrophe, on ignorait que le Vésuve fût un volcan, ou du moins on n'en parlait que comme d'une vieille tradition ou d'un conte de nourrice. Du temps d'Auguste, le sommet, beaucoup moins élevé qu'il ne l'est

maintenant, était couvert de vignes et traversé par une caverne. Quatre-vingt-quatre gladiateurs de Spartacus y pénétrèrent un jour pour échapper au préteur Claudius, qui les tenait bloqués sur la montagne. Ils passèrent ainsi sous l'armée romaine, et
5 ressortant par l'extrémité de la caverne, ils mirent le préteur en fuite et sauvèrent leur maître Spartacus.

Quelques années après, éclata l'éruption de Pline. Ce fut un cataclysme épouvantable qui brûla tout, couvrit des villes encore ensevelies, asphyxia des populations, dont on retrouve
10 encore les ossements et les cadavres pulvérisés. Il enveloppa jusqu'à Misène le golfe et le pays entier dans une obscurité sinistre. Ce n'était pas seulement un jet de lave, une pluie de cendres ; c'étaient des tourbillons de ténébres d'où pleuvaient de l'eau bouillante et du feu.

15 Je vous demande pardon de rappeler ces souvenirs déjà si vieux ; il est impossible de ne point penser aux ruines passées au milieu de ruines récentes. Ce terrible et implacable ennemi des environs de Naples a mille façons de tuer les gens et de détruire les villes ; Torre del Greco en est un exemple frappant.
20 Depuis 1731, elle a été frappée sept ou huit fois par le feu : en fouillant profondément sous le sol, on y trouve des débris de villas romaines ; plus haut, plusieurs couches de ruines superposées. Les laves qui les ont faites et couvertes tremblent sans cesse aux secousses et aux éruptions du volcan. Cette fois,
25 sur la marine, le sol s'est exhaussé d'un mètre douze centimètres et ce n'est pas le phénomène le moins étrange à observer. La mer s'est retirée d'autant, comme à Pouzzoles. Cet exhaussement du sol a commencé le désastre ; on craint maintenant un affaissement qui l'achèvera. Aussi est-il défendu aux habi-
30 tants de relever leurs maisons abattues.

Les curieux admiraient encore le bouillonnement de la mer, même à deux cents palmes du rivage. Sur deux ou trois points, et dans la même direction, l'eau gargouillait à la surface comme gonflée par un souffle ou chauffée par un feu souterrain. On remarquait enfin l'abondance extraordinaire d'une source dont le volume d'eau décuplé changeait en torrent une petite rue. Toutes ces curiosités me gâtaient le spectacle ; elles attiraient trop de monde. J'aimais mieux la grand'place crevassée, dépeuplée, descendant vers la mer entre deux files de maisons en ruines, et cette vieille femme qui marchait seule, tout en larmes, en criant à plusieurs reprises : " O mon beau pays ! "

Et cependant, j'ai dû sourire, en cet endroit désolé, aux paroles de mon guide. Il me montrait l'église intacte et me racontait les causes de l'éruption. Le pauvre homme en parlait avec plus d'assurance que n'ont fait les savants de l'observatoire. Il avait la foi que la science nous ôte — pour nous la rendre après, grâce à Dieu !

Il me dit que le dimanche de la catastrophe, pendant le prêche, des jeunes gens entrèrent dans l'église avec une écharpe tricolore et qu'ils voulurent en décorer la madone. Le curé s'écria que c'était une profanation : " Mettez-moi l'écharpe, dit-il, si vous voulez, mais ne touchez pas a la Sainte Vierge.

—" Elle est de bois, répondirent les sacrilèges.

— " Elle est de bourre et vous tuera."

Les jeunes gens ne voulurent point écouter le prêtre, qui dut les laisser faire pour n'être point massacré. Je parle toujours d'après mon guide. Aussitôt éclate le tremblement de terre, et la foule éperdue sortit de l'église avec le curé, qui murmurait : " Je vous l'avais bien dit ! "

J'ai appris depuis, qu'il n'y avait pas un seul mot vrai dans toute cette histoire. Je ne sais comment elle s'est répandue, je sais que le curé lui-même l'a démentie, mais les gens de Torre del Greco la croient tous : " Étais-tu dans l'église, demandai-je à l'un d'eux ?

—" Sans aucun doute.

—" As-tu vu le fait ?

—" Je n'ai rien vu du tout.

—" Comment donc le sais-tu ?

—" Parce qu'on me l'a raconté.

—" Qui te l'a raconté ?

—" Nicole.

—" Nicole était-elle dans l'église ?

—" Elle y était avec moi, à ma gauche.

—" Alors elle a vu la chose ?

—" Pas plus que moi, demandez-lui !

—" Mais si l'histoire était vraie, il y a des gens, qui l'auraient vue !

—" Mais si elle était fausse, Torre del Greco serait toujours debout ! "

Je n'ajoute rien, ces traits-là disent assez par eux-mêmes. La superstition se faufile partout dans ce pays, Les éruptions en donnent mille exemples. A chaque catastrophe, il y a toujours un redoublement de piété, à moins que le désespoir ne gagne la foule. Alors elle devient enragée ; elle se livre à tous les excès. En 1707 par exemple les Napolitains se crurent tous morts, et ils firent des orgies épouvantables. Il fallut leur envoyer des missionnaires pour les rassurer. C'est le seul cas pareil qui me soit connu dans l'histoire de Naples ;

mais il est plein d'enseignements et vaut la peine d'être médité.

Dans les malheurs ordinaires, je le répète, on s'adresse à tous les saints, et quand l'éruption cesse, on l'attribue toujours à quelque protection surnaturelle. Vous savez peut-être, ne vous l'ai-je pas écrit? que jusqu'à présent la ville de Naples a été sauvée du volcan par Saint-Janvier. La statue du martyr était un soir, la tête baissée et les bras pendants, à l'entrée de la ville. On la trouva le lendemain matin la tête tournée et la main tendue vers le Vésuve, comme pour dire à la lave, qui venait vers Naples : "Tu n'iras pas plus loin." La lave s'était effectivement arrêtée.

Depuis cette vieille histoire, la statue du saint a toujours gardé la même attitude. Pendant l'éruption de 1779, l'ambassadeur français, M. Clermont d'Amboise, se sauva de Portici et vint à Naples au grand galop. Sur le pont de la Madeleine, sa voiture s'engagea dans une foule épaisse et tumultueuse. Le peuple voulut forcer le diplomate à se mettre à genoux devant Saint-Janvier. Par malheur, M. Clermont d'Amboise ne comprenait pas un mot à ces vociférations en dialecte. Son ignorance aurait pu lui coûter cher, si les Français n'avaient pas l'art exquis de se tirer d'embarras. Il jeta des piastres au pied de la statue ; le peuple détourné se jeta sur cette proie, et ne réclama point d'autre satisfaction.

Et ne croyez pas que ce patronage de l'illustre martyr ne soit qu'une superstition populaire. Le gouvernement y croyait du temps des Bourbons. J'ai vu transporter, durant les éruptions, les reliques du Saint au fort Saint-Elme, illuminé pour la circonstance. On a négligé cette précaution au mois de décembre

dernier : voilà pourquoi, selon quelques-uns, Torre del Greco a tant souffert.

Mais selon d'autres, Saint-Janvier ne protége que Naples. Aussi les gens des villages voisins montrent-ils peu de vénération pour lui. Ils ont plus volontiers recours à Saint-Antoine, qui est le patron du feu. Saint-Antoine fut cependant sans pouvoir en 1850. Les gens d'Ottajano particulièrement menacés alors, s'adressèrent à Pie IX, qui était à Gaëte. Le saint-père répondit qu'il ne faisait pas de miracles et qu'il ne pouvait offrir que des prières. Mais on ne croit pas aux prières dans ce singulier pays ; on ne croit qu'aux miracles. Les gens d'Ottajano se tournèrent donc vers les mariniers de Torre Anunziata. Ces pêcheurs de corail ont une madone à eux qu'ils ont trouvée au fond de la mer. Plusieurs bateliers des côtes voisines avaient essayé d'enlever ce trésor, mais aucun n'y avait pu parvenir. Dans les mains de Castellamare ou de Naples, l'image miraculeuse pesait des quintaux, même sans cadre. Mais dans celles des pêcheurs de corail, c'est une plume, moins encore, un tissu d'air. Ils prirent la madone et la placèrent dans leur église.

Les gens d'Ottajano vinrent donc prier ceux de Torre Anunziata de leur prêter l'image vénérée. Prenez-la, dirent ceux-ci, mais les autres n'en purent rien faire. Ils auraient soulevé plus facilement l'église entière pour la transporter dans leur pays. Il fallut que les pêcheurs de corail allassent eux-mêmes au feu avec leur madone. Ils la placèrent devant la lave, qui s'arrêta sur-le-champ.

Telle est l'histoire qu'on m'a racontée. Malheureusement, les hommes de Torre Anunziata n'ont pas eu l'idée d'apporter leur madone à leurs voisins de Torre del Greco.

Jeunes femmes qui lisez cette page, songez que les belles pierres ciselées, les riches colliers en boules roses ou rouges qui vous parent si bien, furent travaillés dans la pauvre ville abattue. Songez que ceux qui les ont faits ont perdu leur maison et leur gagnepain et que la moindre obole sera bienvenue dans leurs maisons, si tard et si loin qu'elle vienne. Ils vous rendent un peu plus jolies, rendez-les un peu moins malheureux !

IV.

PAGODES SOUTERRAINES.

PAR PIERRE LOTI.

En ce moment je revois une grande lagune morne, qui est là-bas, en Annam. Je me souviens d'y avoir navigué tout un jour dans une jonque mandarine.

Il faisait une chaleur lourde et un temps sombre. — Les rives basses étaient couvertes d'herbages d'une teinte fraîche d'avril; tout au bord de ces eaux mortes, elles déroulaient lentement leurs bandes de velours vert, où paissaient des buffles.

Lee-Loo disait: "Il faut boire, encore boire, *tchoun-tchoun*," — et il versait l'alcool de riz dans nos toutes petites tasses de porcelaine peinte.

Au fond de cette jonque tapissée de nattes, nous étions couchés à plat, la tête posée sur ces espèces de tambours très durs qui sont les oreillers chinois.

Une toiture courbe, trop basse, s'allongeait par-dessus nous en dos de poisson, avec une charpente comme des vertèbres, nous donnant le sentiment d'être emprisonnés dans le ventre d'une bête.

Par des petits trous ronds nous voyions défiler le pays triste. — Où pouvions-nous bien aller ? . . . Depuis plusieurs heures, nous nous étions coulés en rampant sous cette carapace de rotin, ayant l'attente et la curiosité de quelque chose d'extraordinaire que Lee-Loo nous menait voir . . .

Longue route ; longue sieste ; long sommeil. Le chant de nos rameuses de temps en temps s'élevait comme une plainte chinoise, très douce, sur des notes trop hautes.

"Il faut boire, encore boire, *tchountchoun*." Où pouvions-nous bien aller, Lee-Loo habillé de vert et orange ; Shang-Tee, de bleu céleste ; moi, de blanc ?

Engourdis d'immobilité, comme trois momies dans une même gaîne, nous nous tenions aplatis sous notre abri de voyage. Eux avaient pris bien garde, en s'étendant, de ne pas se coucher sur leur longue queue soyeuse, qu'ils avaient roulée sur leur poitrine. — Ce toit, cet alcool, et cette chaleur pesaient sur nos têtes.

Par les petits trous on voyait toujours passer ce velours vert et ces buffles. — Énormes bêtes, vautrées dans les herbages et la vase, tournures d'hippopotames, tournures antédiluviennes, allongeant pour nous flairer des têtes stupides et féroces.

On sentait l'odeur âcre des jonques, où les mariniers jaunes ont coutume de faire leur cuisine de coquillages ; on sentait les bambous mouillés et les rizières en fleurs. Et puis Lee-Loo avait son parfum d'élégant, qui était un mélange de musc et de poivre . . . Et maintenant ces souvenirs redeviennent très nets, ramenés par je ne sais quoi. — Je retrouve tout, jusqu'aux moindres détails de ce voyage, de cet intérieur de jonque, . . jusqu'aux enlaeements

compliqués de notre couvercle de rotin, jusqu'aux rosaces de soie brochées sur la robe de Lee-Loo . . .

. . . Et puis aussi ces filets et ces lignes, accrochées aux roseaux de la membrure, ce couteau à ouvrir les poissons, et ce fétiche protecteur de la pêche. — C'est de Faï-Fo que nous sommes partis ce matin, et cette chose extraordinaire que nous allons visiter est la pagode de la Montagne-de-Marbre, que Lee-Loo dit très belle à voir.

Lee-Loo lui-même, tout son personnage physique, se re présente à moi brusquement, avec sa maigreur de squelette sous ses robes flottantes taillées à la magot, son crâne rasé et sa longue queue nouée d'un ruban. Une figure plate, exsangue, avec un certain charme cependant à cause de sa jeunesse, de son air distingué et très fin. Des sourcils ayant une tendance naturelle à se rejoindre, mais séparés et amincis au rasoir, formant au-dessus des yeux vifs deux lignes aussi nettes que des traits à la plume.

Nos rameuses sont quatre jeunes filles. Elles se tiennent debout, tantôt cambrées, tantôt jetées en avant sur leurs grands avirons. Toujours couchés, nous les voyons au-dessus de nous, par les trous de notre sarcophage ; elles aussi se penchent de temps en temps pour nous regarder ; leurs sourires ont une bestialité douce et découvrent, comme une surprise, leurs dents passées au vernis noir.

Autour de nous, il y a toujours les infinis de velours vert où la lagune se traîne en long serpent, et, en haut, l'obscurité sinistre de ce ciel où rien ne bouge.

Nous avançons cependant, aidés par une espèce de courant que rien ne trahit à la surface tranquille, par une espèce de vitesse latente qui est dans ces eaux lourdes.

La Montagne-de-Marbre se rapproche toujours ; à chaque tournant de la lagune, elle est plus près ; au milieu de la plaine unie, elle semble un grand écueil au milieu d'une mer ; elle découpe sur le ciel des dentelures exagérées, in-
5 vraisemblables ; elle est verticale, surplombante ; on dirait une pagode gigantesque dans la platitude d'un désert.

Nous abordons à la rive basse, dans la vase, dans les herbages. Il faut passer au milieu des buffles, qui se sont tous attroupés, immobiles ; tous les cous sont tendus, en
10 arrêt ; tous les naseaux ruisselants sont dilatés, flairant l'Européen qui arrive.

J'ai peur de tous ces gros yeux qui me regardent, de toutes ces cornes. — Lee-Loo dit : "N'avance pas !" — Eux, les Asiatiques, qui n'ont rien à craindre, vont appeler des
15 laboureurs qui travaillaient dans les rizières. Tous gens d'Asie, aimés des buffles, ils font la haie, et je passe.

Après les herbages, des sables arides, une désolation toute plate, des aloès bleus, un air de Sahara.

La Montagne-de-Marbre se rapproche ; de loin elle était
20 d'un violet d'évêque, à présent elle est d'un gris sombre ; étrangement déchiquetée, contournée à la chinoise, avec toutes sortes de verdures extraordinaires qui s'accrochent, s'enchevêtrent et retombent. — Autour, rien que les sables désolés. — Pourtant on sent que l'on approche de quelque
25 lieu saint : çà et là commencent à paraître des tombes, anciennes, bizarres, — marquant des places où ont pourri des mandarins, des bonzes. — Puis des aiguilles naturelles, de marbre gris, sortent par places du sable uni, comme des flèches d'église. — Et la Montagne-de-Marbre elle-même,
30 qui est là tout près de nous, surplombant nos têtes, n'est

qu'un assemblage insensé de flèches disloquées, penchées, désagrégées : ce qui surprend c'est leur hardiesse et leur hauteur, et comment elles tiennent, et comment il y pousse tant d'admirables plantes fleuries.

. . . C'est tout plein de monde là-haut ! Du monde qui accourt, qui se perche sur les pointes, qui écarte les branches pour regarder qui arrive. — De vilaines figures, . . de longues queues . . . Ah ! des singes, des familles de grands singes, d'orangs au poil fauve. Un coup de fusil en l'air, plus personne ; tous cachés, disparus.

La Montagne-de-Marbre est verticale partout.

— Lee-Loo, où est cette grande pagode ? Lee-Loo sourit : "Tu vas voir !" Je ne vois que la montagne sauvage, les aiguilles de marbre, et la verdure suspendue.

Lee-Loo, vert et orange, dit qu'il faut y monter, et passe devant. En effet, il y a un grand escalier de marbre, taillé dans la roche vive ; les décombres et le sable en cachaient l'entrée. — Nous montons, et on dirait des jardins enchantés. — Et je commence à comprendre que c'est la montagne elle-même qui est la pagode, la plus merveilleuse des pagodes d'Annam. Dans toutes les crevasses, dans tous les trous du marbre, il y a des fougères fines, des palmiers rares, des pandanus, des plantes frêles et exquises de serre. Et des fleurs ! — des orchidées blanches, des amaryllis rouges et orangées, et puis des profusions, d'épais tapis de ces pervenches-du-Cap qui sont d'un rose suave avec le cœur rouge de pêcher.

Toujours des marches et des marches ; l'escalier de marbre, bordé de rampes et de balustres, monte au milieu du jardin féerique. — Et tout cela tient, on ne sait comment,

suspendu au-dessus du vide. — On a de temps en temps, au-dessous de soi, des échappées de vertige, ou bien on voit de grandes flèches de marbre, toutes penchées sur la plaine, tout de travers, séparées des autres comme prêtes à tomber. Quelquefois on passe sous des portiques très anciens, d'une forme chinoise d'autrefois ; les monstres qui perchent dessus ont pris la teinte grise du rocher. Les pervenches-du-Cap font sur les marches une jonchée, une traînée rose.

A mi-côte, une grande pagode apparaît; les lianes et les pierres nous l'avaient cachée. Elle est au fond d'une cour silencieuse, dans une espèce de petite vallée sinistre. Les pervenches roses ont aussi envahi les dalles de cette cour. — La pagode est toute hérissée de cornes, de griffes, de choses horribles, de formes vagues et effrayantes. — Des siècles ont passé dessus. — Elle a un air de sépulcre, de demeure enchantée, bâtie là par des génies.

Et je demande à Lee-Loo, vert et orange : "C'est là cette pagode que nous sommes venus voir ?" Lee-Loo sourit : "Non, plus haut. Mais regarde au dedans, par ce trou." Au dedans, le sanctuaire est encore peuplé de ses idoles ; elles sont assises au fond, dans l'obscurité, toutes couvertes d'or, étincelantes.

Lee-Loo dit : "Il faut d'abord aller chez le grand-bonze ; sa maison est ici, à côté." Il paraît qu'elle est habitée, cette montagne, par des bonzes solitaires. C'est une surprise ; je croyais les grands singes seuls.

Dans une autre toute petite vallée qui s'ouvre à côté, mystérieuse, il y a en effet la maison de ce chef bonze. — Elle est très vieille, elle a un air hindou avec ses lourdes colonnes de bois rouge. Dans la cour dallée de marbre,

des paons font la roue, étalent leur queue magnifique ; deux chats blancs dorment étendus.

Il sort et vient au devant de nous, le vieux bonze, vêtu de blanc, la cagoule blanche sur sa tête jaune ; ascète d'Asie amaigri dans les contemplations étranges. Des enfants bonzes le suivent, aussi vêtus de blanc. Des chiens accourent, tout hérissés, pour nous mordre. Les paons s'enlèvent, d'un vol lourd, sur les toits.

Elle est funèbre, cette cour dallée où se passe cette scène : Les arêtes de marbre l'entourent, la surplombent de partout ; elle est profonde comme un puits ; elle semble une entrée des pays de la mort. Dans la maison des bonzes il fait sombre ; les lourdes solives esquissent vaguement des formes de larves, des tournures de monstres. Tout est rongé de vieillesse et de poussière ; — mais les idoles précieuses, revêtues de fin or, resplendissent au fond, tenant leurs yeux baissés, avec des sourires mystiques. Une grande fresque pâle, pâle, un bouddha mural, offre une ressemblance qui impressionne : l'image géante est assise, avec une auréole de saint byzantin, montrant d'un doigt le ciel, ayant un sourire doux, déjà connu ailleurs, rappelant d'une manière frappante un autre Dieu, . . . le Jésus des chrétiens. Sous les idoles d'or il y a, dans la poussière, des gongs, des cloches au son d'argent pour appeler les Esprits ; des instruments de musique et des instruments de torture. Les bonzes sont des moines mendiants, gardiens de choses précieuses, et vivant, misérables, des aumônes du passant. Assis devant leurs idoles splendides, ils mangent des racines et du riz dans des écuelles de terre.

Nous montons plus haut, par le chemin de marbre. — Il

y a de temps en temps des échappées sur l'immense plaine triste, qui s'éloigne en profondeur sous nos pieds, le pays des sables arides ou des herbages verts, que paissent les troupeaux de buffles. — Au loin, du côté de l'ouest, on voit, jusqu'à Hué, les montagnes de l'Annam, à demi perdues dans les nuages. — Du côté de l'est, c'est la mer, dont le grand bruit sourd monte jusqu'à nous dans le silence, — cette mer de Chine éternellement brisante ; sous ce ciel obscur, elle est là-bas comme une nappe d'argent qui tremble . . .

Un portique apparaît devant nous sous lequel le chemin va passer ; il est conçu dans un style de rêve, il a des cornes et des griffes ; il est comme la forme tangible d'un mystère. Tant de siècles ont passé dessus qu'il est devenu pareil à la montagne ; toutes les autres pointes grises qui se dressent partout sont du même marbre et du même âge, — la porte des régions étranges qui ne veulent pas être pénétrées . . .

— Lee-Loo, est-ce enfin la porte de la pagode que nous sommes venus voir ?

Lee-Loo sourit : — "Oui, — c'est la montagne qui est la pagode. La montagne est aux Esprits, la montagne est enchantée. Il faut boire, encore boire, *tchountchoun.*" Et il remplit encore d'alcool de riz nos deux petites tasses peintes que porte un domestique jaune.

Il y a deux chemins qui s'ouvrent devant nous après ce portique franchi. L'un descend, l'autre monte ; tous deux disparaissent à des tournants mystérieux dans les roches grises. Tous deux taillés dans le marbre vif, tous deux surplombés, encaissés ; — et envahis par les plantes rares et magnifiques ; tous deux nuancés des mêmes tons de

grisailles, ayant sur leurs marches les mêmes pervenches roses.

Lee-Loo, vert et orange, semble hésiter, et puis il prend, à main droite, le chemin qui descend.

Alors nous entrons dans le pays des enchantements souterrains.

. . . En effet, c'est *la montagne qui est la pagode.* — Tout un peuple d'idoles terribles habite les cavernes ; les entrailles de la montagne sont hantées ; des charmes dorment dans les retraites profondes. Toutes les incarnations bouddhistes, — et d'autres plus anciennes dont les bonzes ne savent plus les sens. — Les dieux, de taille humaine, se tiennent debout, tout brillants d'or, les yeux farouches et énormes ; ou bien sommeillent accroupis, les yeux à demi clos avec des sourires d'éternité. Il y en a qui sont seuls, — inattendus, surprenants dans quelque angle sombre. D'autres, en nombreuse compagnie, siègent en rond sous des dais de marbre, dans l'obscurité verte des cavernes ; — inquiétants de physionomie et d'attitude, — il semblent tenir des conseils. Tous, coiffés de la même cagoule de soie rouge. Les uns l'ont mise tout bas sur leurs yeux pour se cacher et ne montrent que leur sourire ; il faut la soulever pour les voir.

Les dorures, les couleurs chinoises de leurs costumes ont gardé une sorte de fraîcheur encore éclatante ; pourtant ils sont très anciens, la soie de leurs cagoules est mangée aux vers. Ils sont des momies étonnamment conservées.

Les parois de leurs temples sont les roches de marbre restées primitives, festonnées en stalactites, ravinées au hasard par tous les suintements de la montagne.

Et puis en bas, tout à fait en bas, dans les cavernes d'en dessous, se tiennent d'autre dieux qui n'ont plus de couleur, dont on ne sait plus les noms, qui ont des stalactites dans la barbe et des masques de salpêtre. Ils sont aussi vieux
5 que le monde, ceux-ci ; ils vivaient quand notre Occident était encore la forêt vierge et froide du grand-ours et du grand-renne. Autour d'eux, les inscriptions ne sont plus chinoises ; elles ont été tracées de la main des premiers hommes avant toutes les ères connues ; leurs bas-reliefs
10 semblent antérieurs à l'époque ténébreuse d'Angcor ; — dieux antédiluviens, entourés de choses incompréhensibles. — Les bonzes les vénèrent toujours et leur caverne sent l'encens.

Le grand mystère solennel de cette montagne est d'avoir
15 été, depuis qu'il y a sur la terre des êtres qui pensent, consacrée aux dieux, emplie d'adorations. — Qui étaient ceux qui ont fait ces idoles d'en bas ? Étaient-ils seulement bien pareils à nous ? — Vivaient-ils plus que nous dans les ténèbres, ces premiers hommes autour desquels le monde
20 était jeune ? — Ou bien plutôt, ne voyaient-ils pas Dieu plus clair, de moins loin que nous avec nos yeux éteints ? . . . Alors, émanés tout fraîchement de lui, ils avaient peut-être une raison de choisir ce lieu pour l'adorer . . . Et ils savaient peut-être ce qu'ils faisaient en lui donnant ces bras multi-
25 ples, ces formes sensuelles et comme gonflées de tous les sucs de la vie, ces visages qui nous confondent, — à lui, l'incompréhensible qui, dix mille ans avant de créer dans la pâle lumière douce notre Occident chrétien, venait d'enfanter les germes étonnants de l'Asie et l'avait faite ce
30 qu'elle a été : exubérante, lascive, colossale, monstrueuse.

Sortis des souterrains, quand nous sommes remontés au portique d'en haut, je dis à Lee-Loo :

— Elle est très belle, ta grande pagode.

Lee-Loo sourit :

— La grande pagode ? . . . tu ne l'as pas vue ! 5

Et cette fois, il prend à main gauche le chemin qui monte.

Toujours les marches de marbre, les tapis de pervenches roses, les amaryllis, les palmes qui retombent, les grandes fougères rares. Il s'encaisse davantage, ce chemin, et ces 10 tapis roses deviennent plus pâles, ces plantes plus frêles dans la fraîcheur plus profonde.

Sur ces flèches de marbre qui nous surplombent, les orangs au poil fauve apparaissent perchés partout, nous suivant des yeux, tous curieux, agités, avec des singeries 15 de vieillards.

Un autre portique devant nous, d'un style inconnu, nous arrête. Il ne ressemble plus au premier, son étrangeté est différente. Il est plus simple, celui-ci, et on ne sait pas définir ce que cette étrangeté a de *jamais vu ;* elle est comme 20 la quintessence et le dernier mot de tout. — On sent que c'est une porte de *l'au-delà*, et que cet au-delà est le néant au calme éternel. — Des enroulements vagues, des formes qui s'enlacent dans une sorte d'étreinte mystique, sans commencer ni finir, éternité sans souffrance ni bonheur, 25 éternité bouddhiste, anéantissement seulement, et paix dans l'absolu *rien* . . .

Nous passons ce portique, et les parois, de plus en plus rapprochées, se ferment tout à fait sur nos têtes. Les orangs ont disparu tous ensemble, très vite, comme sachant 30

où nous allons maintenant, et s'y rendant aussi, par un chemin connu d'eux, pour arriver avant nous. Nos pas résonnent sur les dalles de marbre avec cette sonorité qui est particulière aux souterrains. — Nous marchons sous une voûte basse qui entre au cœur de la montagne, dans l'obscurité noire.

La nuit, — et puis une clarté étrange nous vient, qui n'est plus celle du jour : une lueur verte, verte comme un feu de Bengale vert.

— La pagode ! dit Lee-Loo.

Une porte irrégulière, frangée de stalactites, s'ouvre devant nous, donnant à mi-hauteur d'édifice dans le grand sanctuaire. C'est le cœur même de la montagne, une caverne haute et profonde aux parois de marbre vert. Les bas-fonds sont noyés dans une espèce de pénombre transparente qui ressemble à de l'eau marine, et d'en haut, d'une trouée par où les grands singes nous regardent, tombe un éblouissement de lumière d'une teinte inexplicable : on dirait qu'on entre dans une immense émeraude que traverserait un rayon de la lune . . . Et les pagodes, les dieux, les monstres, qui sont là, dans cette buée souterraine, dans ce mystérieux resplendissement vert d'apothéose, ont des couleurs éclatantes de choses surnaturelles.

Nous descendons lentement les marches d'un escalier que gardent quatre dieux horribles assis sur des bêtes de cauchemar. En face de nous, la base un peu perdue dans l'ombre, deux petits temples tout bariolés de bleu céleste et de rose s'élèvent comme des demeures enchantées des Génies de la terre. — Dans une déchirure des roches, une divinité colossale, coiffée d'une mitre d'or, est assise et sourit. Et

au-dessus des temples et des idoles, enfermant tout, la voûte de marbre est tendue comme un gigantesque et écrasant velum aux mille plis verts.

Ces dieux de l'escalier nous regardent en louchant avec leurs gros yeux faux et féroces ; ils rient jusqu'aux oreilles, de leur rire d'épouvantail. Pour nous laisser passer, ils ont un air de se plaquer aux parois, de retenir ces bêtes, leurs montures, qui nous font des grimaces de tigre. — Et au faîte du grand dôme, au bord de la trouée d'où tombent les rayons verts, les orangs sont tous assis, jambes et queues pendantes, parmi les guirlandes de lianes, observant, eux aussi, si nous allons entrer.

Nous descendons en hésitant, avec une lenteur involontaire, pris de je ne sais quelle horreur religieuse, inconnue et indicible.

Aux dernières marches de marbre, il commence à faire un froid souterrain ; en parlant, nous éveillons des sonorités qui défigurent nos voix. . . .

Le fond de la caverne, d'un sable très fin, est couvert de fientes de chauves-souris répandant une bizarre odeur musquée, et criblé d'empreintes de singes qui ont formes de petites mains humaines. Çà et là sont posés de vieux vases de marbre, ou des autels pour les sacrifices bouddhistes.

Il y a comme de très longs, de très gigantesques serpents bruns qui se laisseraient pendre du haut de la voûte jusque par terre, ou bien des câbles énormes, d'un luisant de bronze, qu'on aurait tendus dans toute la hauteur de cette nef . . . Ce sont des racines de lianes, millénaires peut-être, dépassant toute proportion connue. — Et les orangs, qui s'enhar-

dissent, font mine de vouloir descendre le long de ces choses, pour nous voir de plus près, familiers qu'ils sont du sanctuaire.

Voici maintenant un groupe de quatre bonzes en robe violette, qui étaient venus par derrière sur nos pas, et qui apparaissent aux plus hautes marches de l'escalier, dans la trouée par où nous sommes entrés. D'abord ils s'arrêtent là, au débouché du couloir souterrain, dans la pénombre couleur d'eau marine, — tout petits entre les dieux et les monstres. Et puis, pour venir à nous, ils descendent d'un pas rythmé, inondés peu à peu de reflets plus verts. Cela semble une scène ultra-terrestre, une entrée rituelle d'Esprits dans les demeures des cieux bouddhistes. . . .

— Il faut boire, encore boire, *tchountchoun.* — Et cet alcool chinois, que Lee-Loo disait très nécessaire pour les visites chez les Dieux, très favorable aux communications avec les Esprits, à la fin nous endort.

Après cette chaleur du jour, cette fatigue de la jonque, étendus maintenant sur ce sable d'en bas, nous avons des sensations d'engourdissement dans de l'eau, de repos dans du froid ; les choses s'obscurcissent, nous ne voyons plus qu'une indécise transparence verte ; des dieux bleus et roses il nous reste le souvenir seulement, avec l'impression d'être regardés toujours par leurs gros yeux fixes ; — et puis, à mesure que nous devenons plus immobiles, la notion confuse d'un va-et-vient commencé sans bruit autour de nous par des personnages pas tout à fait humains ; — descentes silencieuses, glissements de silhouettes le long de cordes tendues : — les grande singes qui arrivent. . . .

Ensuite le sommeil, absolu et sans rêves. . . .

V.

LE CHATEAU DE VERSAILLES.

PAR EDMOND SCHERER.

Il y a beaucoup de villes plus anciennement historiques que Versailles, il n'y en a guère qui soient plus historiques. C'était, hier, la troisième République qui s'y fondait; c'était, il y a cent ans, la Révolution française qui y déployait ses premières audaces; c'était, il y a deux siècles, cette chose brillante et funeste, la monarchie absolue de Louis XIV. Il faut ajouter que l'histoire de Versailles se concentre dans celle du château. La ville n'a jamais été qu'une dépendance de ce palais où une représentation républicaine prenait naguère la place des rois, et où un musée élevé "à toutes les gloires de la France" attire encore les curieux et les étrangers.

Un promeneur pourrait encore aujourd'hui aller de Versailles jusqu'à Clamart en marchant toujours dans les bois; mais ces bois s'étendaient jadis en une seule masse forestière tout autour de Versailles jusqu'à Marly et Saint-Germain. Quant à Versailles même, c'était un pauvre village autour d'un château féodal, lequel occupait une

partie de la cour actuelle du palais. Nos rois, grands giboyeurs, aimaient à chasser dans un pays si boisé. Louis XIII, qui y trouvait, si près de Paris, un aliment à son unique passion, finit par faire construire à Versailles, 5 non pas un simple pavillon de chasse, comme on le dit ordinairement, mais un véritable château, avec un parc constitué par l'achat de nombreux lots de terre, et qui avait à peu près la même étendue que celui d'aujourd'hui.

Versailles fut complètement abandonné pendant la 10 régence d'Anne d'Autriche, mais le jeune Louis XIV y étant venu chasser y prit goût. Il y multiplie les séjours ; il y donne, en l'honneur de mademoiselle de la Vallière, des fêtes pour lesquelles Molière écrit *l'Impromptu*, *la Princesse d'Élide*, et représente pour la première fois trois 15 actes du *Tartuffe*. Tout cela mène aux agrandissements et embellissements. On achète des terres qu'on ajoute au parc ; on crée les bassins ornés de figures, les jeux d'eau.

Enfin, en 1669, Louis se décide à transformer le château. Les travaux furent poussés avec une ardeur extraor- 20 dinaire. Le roi y demeurait déjà, et par conséquent le gros des travaux était déjà achevé qu'il y avait encore, c'est Dangeau qui l'inscrit dans son *Journal*, 36,000 ouvriers travaillant à Versailles ou dans les environs. La dépense d'une semaine, toujours d'après Dangeau, était de 250,000 25 livres. La dépense totale, longtemps exagérée, paraît aujourd'hui, d'après des recherches précises, avoir été de 116 millions de livres environ, ce qui ferait à peu près 500 millions de francs de nos jours. L'entretien du château et de ses dépendances coûtait 500,000 livres par an. 30 Il est vrai qu'il faudrait pouvoir ajouter à ces sommes le

prix du travail représenté par les corvées des paysans qui furent employés par milliers et pendant de longues années à Versailles, Trianon et Marly. Les maladies décimaient ces foules attachées à des travaux poussés en toute saison et exécutés dans des terrains marécageux. "Le roi," écrit madame de Sévigné en 1678, "veut aller samedi à Versailles, mais il semble que Dieu ne le veuille pas, par l'impossibilité que les bâtiments soient en état de le recevoir, et par la mortalité prodigieuse des ouvriers, dont on emporte toutes les nuits, comme de l'Hôtel-Dieu, des charrettes pleines de morts." Louis, en visitant les travaux, y prenait lui-même constamment des accès de fièvre. L'aqueduc de Maintenon, destiné à amener les eaux de l'Eure sur le plateau de Versailles, si dépourvu à cet égard, a été pour beaucoup dans les dépenses d'argent et d'hommes que coûta la conception de Louis XIV. C'en fut la partie la plus extravagante, et l'on sait qu'il fallut y renoncer; l'aqueduc ne fut pas achevé et subsiste encore aujourd'hui à l'état de ruine.

Le succès répondit-il du moins à tant d'efforts et de dépenses? On sait ce qu'en pensait Saint-Simon, un juge prévenu, il est vrai, un esprit extrême, avec lequel il faut toujours faire la part de l'exagération, mais dont on peut vérifier en partie les appréciations, et qui avait l'avantage d'avoir vu et pratiqué le palais de Louis XIV. Versailles est pour lui "le plus triste et le plus ingrat de tous les lieux, sans vue, sans bois, sans eau, sans terre, parce que tout y est sable mouvant ou marécage, sans air, par conséquent, qui n'y peut être bon."

On reconnaît déjà l'injustice, car, si Versailles est sans

vue et sans eau, il est entouré de bois de toutes parts et l'air y est remarquablement salubre. Mais laissons continuer l'atrabilaire chroniqueur :

"Le roi se plut à tyranniser la nature, à la dompter à force d'art et de trésors. Il y bâtit tout l'un après l'autre, sans dessein général : le beau et le vilain furent cousus ensemble, le vaste et l'étranglé. Son appartement et celui de la reine y ont les dernières incommodités, avec les vues de cabinets et de tout ce qui est derrière, les plus obscures, les plus enfermées, les plus puantes. Les jardins dont les magnificences étonnent, mais dont le plus léger usage rebute, sont d'aussi mauvais goût . . . La violence qui y a été faite partout à la nature repousse et dégoûte malgré soi. L'abondance des eaux forcées et ramassées de toutes parts les rend vertes, épaisses, bourbeuses ; elles répandent une humidité malsaine et sensible, une odeur qui l'est encore plus. Leurs effets, qu'il faut pourtant beaucoup ménager, sont incomparables, mais de ce tout il résulte qu'on admire et qu'on fuit. Du côté de la cour, l'étranglé suffoque, et ces vastes ailes s'enfuient sans tenir à rien. Du côté des jardins, on jouit de la beauté du tout ensemble, mais on croit voir un palais qui a été brûlé, où le dernier étage et les toits manquent encore. La chapelle qui l'écrase, parce que Mansard voulait engager le roi à élever le tout d'un étage, a de partout la représentation d'un immense catafalque. On ne finirait point sur les défauts monstrueux d'un palais si immense et si immensément cher, avec ses accompagnements qui le sont encore davantage : orangerie, potager, chenil, grandes et petites écuries pareilles, communs prodigieux, enfin une ville entière.

Encore ce Versailles de Louis XIV, ce chef-d'œuvre si ruineux et de si mauvais goût, et où les changements des bassins et des bosquets ont enterré tant d'or qui ne peut paraître, n'a-t-il pu être achevé. Parmi tant de salons entassés l'un sur l'autre, il n'y a ni salle de comédie, ni salle à banquets, ni de bal : et derrière et devant il reste beaucoup à faire."

Les critiques de Saint-Simon ont beau avoir quelque chose de passionné, l'impression est à peu près la même aujourd'hui que celle de l'écrivain. Le château et les jardins frappent par l'immensité de l'effort plus que par la beauté du résultat obtenu. C'est un caprice du despotisme, un rêve du pouvoir absolu, mais cela manque de caractère. L'édifice est sans style, un dernier produit de la Renaissance dégénérée et se survivant à elle-même. Le développement de cette immense façade ennuie l'esprit et fatigue la vue. Il est vrai que la monotonie en était un peu rompue autrefois par les trophées et les vases qui couronnaient la balustrade de l'attique et qui ont été détruits sous l'Empire, lors de la restauration des façades. On rapporte aussi que Louis XIV avait l'intention de couronner l'édifice "de grands et beaux combles," et que les guerres qui survinrent empêchèrent l'exécution de ce projet. Simples expédients, dans tous les cas, et qui sont déjà un aveu du vice capital de la construction.

Si le château de Versailles fut, matériellement parlant, une création du despotisme, combien cela n'est-il pas plus vrai encore de la forme de gouvernement dont cet édifice devint l'expression et, l'on peut dire, l'instrument. Ce fut le 6 mai 1682 que Louis XIV fixa sa résidence à Versailles,

et que le château devint le siège de l'État. Cette date m'a toujours paru l'une des plus mémorables de l'histoire de France. La noblesse jusque-là vivait la plupart du temps chez elle, dans ses terres ou dans ses gouvernements. On faisait sa cour au prince, mais en conservant une grande liberté. Le roi, dans tous les cas, ne logeait pas nécessairement ceux qui venaient lui rendre leurs devoirs. Ses palais ne s'y seraient pas prêtés. Il en fut autrement à Versailles, où la ville ne se construisit et ne s'agrandit que peu à peu. Si Louis XIV voulait y avoir une cour, il fallait qu'il la logeât dans son propre palais; or il en voulait une, et nombreuse et constante. Il entendait que toute la noblesse y figurât. Il n'admettait pas qu'un homme auquel sa naissance donnait le droit d'approcher le roi, préférât rester chez lui. "C'était un démérite aux uns, et à tout ce qu'il y avait de distingué, de ne faire pas de la cour son séjour ordinaire, aux autres d'y venir rarement, et une disgrâce sûre pour qui n'y venait jamais." Le roi devint donc, à Versailles, l'hôte convenu de la noblesse du pays. De là, les logements infinis qu'il fallut ménager dans le château, les ailes qu'il fallut y ajouter. De là aussi les charges, les survivances, les pensions et les présents dont il fallait faire vivre ces gens astreints aux dépenses d'une cour, ces quémandeurs toujours présents et dont la main était toujours tendue.

Ainsi, soit instinct despotique, soit développement fatal des institutions, soit aussi conséquence du caprice d'un prince qui se plaisait aux bâtisses, le gouvernement de la France changea peu à peu de nature. La noblesse, dont les dernières résistances avaient été brisées avec la Fronde,

devint purement et simplement une cour. En quittant définitivement la province, elle acheva de se séparer du reste de la nation ; en vivant dans la dépendance du souverain, elle abdiqua tout sentiment de fonction politique comme de dignité personnelle. Versailles marque la transformation de la royauté française en une monarchie orientale.

Comment étaient logés tous ces courtisans auxquels Louis XIV offrait ou imposait l'hospitalité ? Mais, d'abord, comment était logé le roi lui-même ? Horriblement mal. On ne connaissait pas le confort à cette époque. L'architecture, qui prenait les Anciens et l'Italie pour modèles, donnait tout à l'extérieur, à la magnificence. On entassait les salons, les galeries, les grands escaliers ; on mettait les pièces au bout les unes des autres, sans distribution ni dégagements. Le roi ne pouvait se rendre chez la reine qu'en passant par l'Œil-de-Bœuf, une antichambre publique toujours remplie de monde, ou en faisant un grand détour dans l'intérieur. Veut-on savoir comment était logée madame de Maintenon, l'épouse morganatique ? "La chambre avait un appendice situé entre la salle des Gardes et son antichambre. C'est là que se trouvaient un petit cabinet de chaise percée et une étroite alcôve sans jour et sans air, où était placé son lit." A Versailles, comme partout alors, les cheminées étaient énormes et chauffaient mal. La pauvre madame de Maintenon en savait quelque chose, avec ses rhumatismes. Elle se tenait dans un fauteuil qui ressemblait à une guérite, avec des oreillers et un toit pour la préserver des courants d'air. "Il fait si froid ici," écrit la Palatine en 1695, "qu'à la table du roi, le vin ainsi que l'eau gelaient dans les verres."

Si tel était le logement des maîtres du château, on peut penser à quoi étaient réduits les étrangers, je veux dire les courtisans, ceux d'entre eux du moins que leurs fonctions n'obligeaient pas de loger dans le voisinage immédiat de la personne royale. On a déjà vu quel en était le nombre. Le château seul contenait cinq mille personnes, les dépendances tout autant. C'était toute une ville. Aussi l'entassement était-il effroyable. Les attiques, qui forment aujourd'hui la galerie des portraits, étaient divisés et subdivisés en une multitude de cellules qui servaient d'appartements aux plus hauts et puissants personnages. J'en trouve un exemple, qui appartient au siècle suivant. C'était vers 1768 ; Manon Phlipon, depuis madame Roland, avait à peu près quatorze ans, lorsque sa mère la mena à Versailles voir la cour. Une femme de la dauphine, qui les connaissait et qui n'était pas de quartier, leur prêta son appartement. "Il était sous les combles," raconte madame Roland, "dans un même corridor que celui de l'archevêque de Paris, et tellement rapproché qu'il fallait que ce prélat s'observât pour que nous ne l'entendissions pas parler ; la même précaution nous était nécessaire. Deux chambres médiocrement meublées, dans la hauteur de l'une desquelles on avait aménagé de quoi coucher un valet, dont l'abord était détestable par l'obscurité du corridor et l'odeur des lieux d'aisance, telle était l'habitation dont un duc et pair de France s'honorait d'avoir la pareille pour être plus à portée de ramper chaque matin au lever des Majestés."

Le château n'était pas seulement une ville par le chiffre, mais aussi par la nature de sa population, par le nombre de domestiques, de fournisseurs, de gens de tout étage

qu'entraînait la présence de tant de maîtres. Il y avait des boutiques jusque sur les repos des grands escaliers, dans les galeries, dans un vestibule même qui leur était abandonné et qu'on appelait le *Salon des Marchands*. On y vendait des articles de toilette et de parfumerie, de la papeterie, des livres. Il y avait même des mendiants dans le palais. Le nombre en devint si grand que Louis XIV, dit Dangeau, "répandit cinquante Suisses dans le château pour prendre les gens qui gueusaient et les faire conduire à l'hôpital." En revanche, et hors cet acte de rigueur, nulle police. Le premier venu allait partout librement. Deux curieux s'étant égarés une fois dans les escaliers et les corridors arrivèrent jusqu'à la porte du cabinet du roi, où Sa Majesté travaillait avec l'un de ses ministres. Ils frappèrent et ce fut le roi lui-même, qui, étant venu leur ouvrir, se trouva en face de ces inconnus. On ne s'étonnera pas, dans de pareilles conditions, que les vols fussent fréquents, et jusque dans les appartements du roi.

Le vrai Versailles, avons-nous dit, est celui de Louis XIV; ajoutons : et de madame de Maintenon. Louis XIV, en effet, vint habiter le château au mois de mai 1682, mais la reine mourait dès l'année suivante, le 30 juillet 1683, et le roi s'empressait d'épouser la veuve de Scarron, moins d'un an après, au mois de juin 1684, autant qu'il est possible de fixer la date de cette union clandestine, contractée au milieu de la nuit en présence de quatre ou cinq personnes, jamais déclarée et dont il ne fut dressé aucun acte.

Il serait aussi injuste, pour tracer le portrait de Louis XIV, de le prendre à cette fin attristée et morose de son

règne, entre la révocation de l'édit de Nantes et la guerre de la succession d'Espagne, que de le prendre trente ans plus tôt, beau, jeune, amoureux, conquérant, entouré de toutes les gloires du siècle. Il faut le considérer dans
5 l'ensemble de ses qualités et de ses défauts, de ses grandeurs et de ses revers, tel, par exemple, que l'a peint Rulhière dans un morceau peu connu, mais d'un jugement ferme et d'une grande et simple manière.

« Louis XIV était doux et fier. Il était attaché à sa
10 gloire, à l'honneur de sa nation, à l'éclat de son règne. Son âme naturellement tendre était encore un peu amollie par la société des femmes et par le soin de leur plaire. Son esprit n'était pas d'une grande étendue, mais ce qu'il en avait était juste et élevé. Sa probité était respectée :
15 c'était un des plus honnêtes hommes de son royaume ; mais l'obstacle l'irritait, son ressentiment et sa colère se renforçaient par le temps. Son éducation avait été négligée, on avait longtemps pris à tâche de l'éloigner de toute instruction. Quelques semences de piété étaient les seules
20 que la reine sa mère eût fait germer en lui, et les grandes qualités qu'il développa aussitôt que les rênes de l'État furent remises dans ses mains, cet amour de la gloire et, plus encore, cet amour de l'ordre, ce soin perpétuel de sa dignité, ce travail fréquent et régulier avec chacun de ses
25 ministres, ce soin de la discipline qui produisit toutes les merveilles de son règne, son accueil prévenant pour tous les genres de mérite, tout cela fut son propre ouvrage. Des hommes versés dans l'étude des caractères ont dit que ses principes n'étaient point assurés, que ce n'était point
30 par des maximes suivies qu'il gouvernait, mais par les im-

pressions que lui donnaient ceux dont il était entouré. Il le faut avouer, mais en ajoutant que ses sentiments étaient toujours nobles et droits, que les impressions qu'on s'efforçait de lui donner devaient être proportionnées à la trempe de ce grand caractère. Ainsi Louvois lui avait inspiré l'amour des conquêtes, Colbert l'amour de la prospérité publique; Montespan le séduisit par tous les agréments de l'esprit et du goût, par ceux de la magnificence, par le choix dans les plaisirs, par une plaisanterie fine et mordante, mais juste et sûre, et qui n'attaquait jamais que les vrais ridicules; Maintenon le fixa par l'idée noble et touchante de ne plus donner à ses sujets que l'exemple des bonnes mœurs et des vertus domestiques. On put le tromper et l'égarer, mais aucun goût ne l'avilit, aucune favorite ne le déprava, et, comme les hommes se conduisent bien plus par leurs sentiments et leur caractère que par des maximes et des raisonnements. Louis XIV, malgré les fautes de son règne, gouverna toujours avec grandeur, avec des intentions droites, et restera toujours grand aux yeux de la postérité."

Il nous faut maintenant un portrait de madame de Maintenon, pour pendant; ce portrait, nous ne l'emprunterons ni à la Palatine qui fait de la favorite "un méchant diable," ni à Saint-Simon qui l'appelle "vieille sultane" et ne peut la nommer sans évoquer toutes les galanteries apocryphes que lui attribuait la médisance des antichambres. On est revenu de ces calomnies depuis la publication plus complète des lettres de "cette grande et sérieuse aventurière," comme l'appelle Doudan. On a même été trop loin dans l'autre sens et peu s'en faut que

l'aventurière ne soit devenue une sainte. Mais la mesure n'est-elle pas admirablement tenue dans la page suivante de ce même Doudan que je viens de nommer, et n'est-ce pas là précisément le portrait que nous cherchions ? On n'est pas plus malin avec le désir de rester impartial, on n'a jamais mieux concilié le besoin d'être équitable avec celui de marquer pourtant l'antipathie secrète :

« J'ai lu quelques volumes de la correspondance de madame de Maintenon et la vie de cette excellente dame par la Beaumelle, et j'aime assez cette nature arrangée, compassée, comptant tous ses pas et gardant toutefois un certain laisser aller gracieux dans le langage et dans les manières. Elle avait trouvé si peu d'aide et de bienveillance dans les autres à son entrée dans la vie, qu'elle s'est promis de s'occuper uniquement et le plus honnêtement possible de madame de Maintenon. Elle a fait son chemin doucement, sans bruit, avec une infatigable douceur et une invincible persévérance. Elle a feint d'abord toute sorte de bons sentiments qu'elle a fini par éprouver. A l'envers de ce qu'on croit d'elle communément, je suis sûr qu'elle valait mieux à soixante ans qu'à trente. Le monde, en ne voulant pas prendre intérêt à elle, l'avait forcée à se prendre exclusivement sous sa protection. Dès qu'elle a eu fait sa petite fortune royale, elle a vu que cela même n'en valait pas la peine et elle est entrée fort sincèrement dans la voie du détachement. Pour se détacher, il est nécessaire d'avoir eu sa part dans ce monde. Elle a commencé par se la faire à elle seule puisqu'on ne l'y aidait pas, et puis elle a vu qu'elle avait fait une œuvre qui trompe, et, comme un bon esprit qu'elle était, elle a

cherché sa part ailleurs, d'un air un peu triste et sombre, comme une personne fatiguée qui a beaucoup et inutilement travaillé."

Ce dernier trait est tout simplement admirable ; c'est la touche de génie qui accuse la physionomie et fixe la ressemblance. 5

Divinité oblige. Pas d'Olympe sans étiquette. Tout était magnifique à la cour de Louis XIV et de son anonyme épouse, tout y était noble, mais tout y était horriblement monotone. Le roi avait de l'ordre, des habitudes ; 10 chaque journée était réglée comme un papier de musique. La chambre où il couchait et où il est mort est du petit nombre de celles qui ont été respectées dans les remaniements du château, et encore l'ameublement en est-il récent ; le lit même a été fait avec des fragments de tapisserie 15 venant d'ailleurs ; mais le balustre de bois doré qui fait ruelle et la décoration sont anciens. C'est dans cette chambre qu'avaient lieu les levers et les couchers, c'est là que le prince donnait audience aux ambassadeurs, recevait les serments des grands officiers de sa maison, et dînait au 20 petit couvert. A côté de la chambre à coucher était son cabinet, et, au delà de cette pièce, le cabinet des perruques, ainsi nommé parce que toutes les perruques du monarque y étaient rangées dans une grande armoire. Louis en changeait plusieurs fois dans la journée ; il en mettait une 25 plus courte en se levant, puis une autre pour aller à la messe ; d'autres encore après dîner, en revenant de la chasse, de la promenade. Le garçon commis aux perruques avait deux cents écus sur la cassette. Quant au cabinet du roi, c'était la pièce la plus importante du 30

château, et en quelque sorte le centre de la monarchie. Toutes les grandes résolutions du règne y furent prises. Le roi y tenait conseil et y travaillait avec ses ministres. On sait avec quelle conscience il s'acquittait de ces devoirs. Le conseil avait toujours lieu, même en villégiature, à Marly ou à Fontainebleau, même quand le monarque était au lit avec la goutte. Le vendredi était jour saint ; Louis XIV le consacrait à l'archevêque de Paris et au Père de la Chaise. Il ne se tenait pas d'ailleurs pour quitte de sa tâche après le labeur de la matinée, mais il travaillait encore le soir chez madame de Maintenon avec l'un ou l'autre de ses ministres. Louvois enrageait d'avoir à parler des affaires les plus secrètes, les plus personnelles, devant cette femme qui était là, au coin de la cheminée, ne disant pas un mot, mais écoutant tout et se réservant d'intervenir plus tard dans le tête-à-tête. Ce fut un des motifs qui aigrirent le ministre et amenèrent entre lui et son maître cette tension de rapports qui lui serait certainement devenue fatale, s'il ne fût mort à point nommé pour échapper à la disgrâce.

On a de la peine aujourd'hui à se faire une idée des raffinements de l'étiquette qui, du soir au matin, réglait tous les mouvements de la cour. Saint-Simon, Dangeau, ne nous en ont laissé ignorer aucune particularité. On remplirait des pages du cérémonial observé pour le lever, le coucher, les repas. Sa Majesté ne se faisait raser que de deux jours l'un. Après la barbe, un simple bouillon pour déjeuner. "Après le déjeuner, Sa Majesté ôte sa robe de chambre, et le maître de la garde-robe lui tire la camisole de nuit par la manche droite, et le premier valet de

garde-robe par la manche gauche ; puis il remet cette camisole entre les mains d'un des officiers de la garde-robe. Le roi, avant que de quitter sa chemise de nuit, ôte les reliques qu'il porte sur lui jour et nuit et les donne au premier valet de chambre qui les porte dans le cabinet du roi, où il 5 les met dans un petit sac ou bourse qui est sur la table avec la montre de Sa Majesté, et qui garde cette bourse aux reliques et cette montre jusqu'à ce que le roi rentre en son cabinet. Cependant un valet de garde-robe apporte la chemise, qu'il a chauffée s'il en est besoin, et prête à don- 10 ner, couverte d'un taffetas blanc. Puis, pour donner la chemise à Sa Majesté, si monseigneur le dauphin se trouve en ce moment au lever, le grand chambellan ou le premier gentilhomme de la chambre, le grand-maître de la garde-robe ou autre officier supérieur reçoit cette chemise du 15 valet de garde-robe et la présente à monseigneur le dauphin pour la donner à Sa Majesté, et en l'absence de monseigneur le dauphin à monseigneur le duc de Bourgogne, à monseigneur le duc de Berry ou à monseigneur le duc d'Orléans. Les autres princes du sang ou légitimés la 20 prennent des mains du valet de garde-robe à qui ils donnent à tenir leur chapeau, leurs gants et leur canne. Au moment que le roi a sa chemise blanche sur ses épaules, et à moitié vêtu, le valet de garde-robe qui l'a apportée prend sur les genoux du roi, ou reçoit des mains de Sa Majesté la chemise 25 que le roi quitte. Pendant que Sa Majesté ôte sa chemise de nuit et met sa chemise de jour, aux côtés de son fauteuil il y a deux valets pour le cacher. Or, sitôt que sa chemise lui a été donnée, le premier valet de chambre en tient la manche droite, et le premier valet de garde-robe en tient 30

la manche gauche. Après, le roi se lève de son siège et le maître de la garde-robe lui aide à relever son haut-de-chausses."

Autant de cérémonie pour les repas. Le roi dînait
5 toujours au petit couvert, c'est-à-dire, comme nous l'avons vu, dans sa chambre à coucher. La table mise, "les principaux courtisans entraient, puis tout ce qui était connu." Le dauphin et ses fils, si par hasard ils étaient présents, restaient debout sans que le roi leur proposât seulement de
10 s'asseoir. Monsieur, le frère du roi, s'y trouvait plus souvent. "Il donnait la serviette, dit Saint-Simon, et demeurait debout. Un peu après, le roi, voyant qu'il ne s'en allait point, lui demandait s'il ne voulait point s'asseoir ; il faisait la révérence, et le roi ordonnait qu'on lui apportât
15 un siège. On mettait un tabouret derrière lui. Quelques moments après, le roi lui disait : 'Mon frère, asseyez-vous donc.' Il faisait la révérence et s'asseyait jusqu'à la fin du dîner qu'il présentait la serviette."

Un dernier trait et qui montre bien qu'on n'exagère pas
20 en parlant de divinité et de culte. Quand les dames, et même les princesses du sang, passaient dans la chambre du roi, elles faisaient une grande révérence au lit de Sa Majesté. On en faisait autant pour la *Nef*. La nef était une pièce d'orfèvrerie, en forme de vaisseau, qui contenait
25 des objets employés au service de la table du roi : la salière, les grands couteaux à découper, les serviettes enfermées dans des sachets de senteur. Toutes les personnes qui passaient devant la nef du roi, même les princesses, lui devaient le salut comme au lit.

30 Les plaisirs, à Versailles, étaient réglés comme tout le

reste. S'ils variaient avec les saisons, chaque saison ramenait perpétuellement ses divertissements consacrés. Il y avait bien les voyages de Compiègne et de Fontainebleau en automne, mais les principaux amusements y étaient les mêmes qu'à Versailles : les promenades, les chasses, la comédie, la danse, le jeu. On se promenait à pied, à cheval, en gondole sur le canal. On allait à Trianon ou à la Ménagerie, où l'on trouvait une collation. A Versailles, en hiver, trois fois par semaine, il y avait *appartement.* On appelait ainsi des soirées données à toute la cour dans les grands appartements du château. Il y régnait beaucoup de liberté. Les uns jouaient, d'autres dansaient, d'autres se promenaient dans les salles en causant. Le roi lui-même se mêlait aux groupes, allait d'une table de jeu à l'autre. Il y avait un buffet, comme nous dirions aujourd'hui, des liqueurs et du chocolat. Tout cela entraînait de grosses dépenses et finit par fatiguer le roi. Dès la fin de 1691, il cesse d'y aller, et se fait suppléer par le dauphin. En 1693, on retranche le chocolat et les liqueurs, par économie. En général, dans toute cette fin de règne, on sent la gêne croissante. "L'année 1700, raconte Saint-Simon, commença par une réforme : le roi déclara qu'il ne ferait plus la dépense des changements que les courtisans feraient dans leurs logements. Il en avait coûté plus de 600,000 livres depuis Fontainebleau. Cela fut plus commode, parce qu'avec les gens du bâtiment, on faisait ce qu'on voulait chez soi sans en demander la permission au roi ; mais, d'autre part, tout fut aux dépens de chacun."

Le jeu était le principal plaisir de Versailles. On jouait

aux échecs, au billard, aux dés, mais surtout aux cartes. Dangeau, qui savait tous les jeux, y fit sa fortune. "Je voyais jouer Dangeau, écrit madame de Sévigné, et j'admirais combien nous sommes sots au jeu auprès de lui ! Il ne songe qu'à son affaire, et gagne où les autres perdent ; il ne néglige rien, il profite de tout ; il n'est point distrait ; en un mot, sa bonne conduite défie la fortune. Aussi les cent mille francs en dix jours, les cent mille écus en un mois, tout cela se met sur le livre de sa recette." Le lansquenet était en faveur. "Aussitôt qu'on est réuni, écrit la Palatine, on ne fait rien que jouer au lansquenet ; c'est le jeu qui est le plus en vogue. On joue des sommes effrayantes, et les joueurs sont comme des insensés. L'un hurle ; l'autre frappe si fort la table du poing que toute la salle en retentit ; le troisième blasphème d'une façon qui fait dresser les cheveux sur la tête : tous paraissent hors d'eux-mêmes et sont effrayants à voir." Les pertes étaient quelquefois énormes. Dangeau parle de 10,000 pistoles perdues, ce qu'on peut évaluer à 500,000 francs de nos jours. Il y avait des querelles, des provocations, des suicides même. La Palatine rapporte que quatre officiers s'étaient tués de désespoir.

Le carême mettait fin aux divertissements. Il était très strictement pratiqué à Versailles. Les fêtes faisaient alors place aux pratiques de piété et aux sermons.

La fin tout entière du règne ne ressemble que trop à un carême venant après un carnaval. On dirait le deuil de la monarchie qui descend, en effet, réellement dans la tombe avec Louis XIV. Quelle vieillesse que celle du pauvre grand roi ! Une guerre ruineuse et désastreuse ; le duc de

Bourgogne et sa charmante femme mourant, en 1712, à six jours de distance l'un de l'autre ; trois ans après, Louis disparaissant lui-même et laissant le trône à un arrière-petit-fils, un enfant de cinq ans ; madame de Maintenon, qui a quatre-vingts ans, retirée à Saint-Cyr, accablée d'infirmités. "Si vous me voyiez, écrit-elle à la princesse des Ursins, vous conviendriez que je fais bien de me cacher. Je ne vois presque plus, j'entends encore plus mal ; on ne m'entend plus parce que la prononciation s'en est allée avec les dents ; la mémoire commence à s'égarer ; je ne me souviens plus des noms propres ; je confonds tous les temps, et nos malheurs, joints à mon âge, me font pleurer comme toutes les vieilles que vous avez vues." Elle survécut quatre ans à son royal époux.

Avec Louis XV commence la décadence de Versailles. Le château ne va plus aux mœurs nouvelles, au besoin de confort qui s'est introduit en France. En vain cherche-t-on à rendre le palais plus habitable, en vain en détruit-on une partie, et jusqu'au magnifique escalier des ambassadeurs, pour l'accommoder au goût du jour, Louis XV ne s'y sent pas à l'aise. Versailles reste la résidence officielle ; le roi l'occupe pour certaines solennités, il y donne réception aux ambassadeurs, mais il le quitte dès qu'il peut.

Le rôle de Versailles avait pris fin avec l'établissement politique dont il avait été l'œuvre et le symbole. Berceau de la Révolution, il s'y fit, après tant de bruit, un immense silence. Le château fut livré à des institutions d'utilité publique ; le parc négligé devint une solitude. Mais c'est justement dans cette paix de l'abandon qu'il devint aussi la consolation d'une âme malade. Réfugié dans une petite

maison de la rue Satory, André Chénier, marqué pour l'échafaud, se plaisait à errer dans les longues allées. Qui ne connaît les vers immortels :

O Versailles, ô bois, ô portiques . . .
A votre aspect, dans ma pensée,
Comme sur l'herbe aride une douce rosée,
Coule un peu de calme et d'oubli.

Calme et oubli, — celui qui les cherche les trouve encore à Versailles, malgré son musée et les étrangers qu'il attire, malgré ses grandes eaux et les Parisiens qu'elles émerveillent.

VI.

ALGER, LA VILLE BLANCHE.

PAR EUGÈNE FROMENTIN.

Il y a deux villes dans Alger : la ville française, ou, pour mieux dire, européenne, qui occupe les bas quartiers et se prolonge aujourd'hui sans interruption jusqu'au faubourg de l'Agha ; la ville arabe, qui n'a pas dépassé la limite des murailles turques, et se presse comme autrefois autour de la Kasbah, où les zouaves ont remplacé les janissaires.

La France a pris de la vieille enceinte tout ce qui lui convenait, tout ce qui touchait à la marine ou commandait les portes, tout ce qui était à peu près horizontal, facile à dégager, d'un accès commode ; elle a pris l'ancien palais des pachas, dont elle a fait la maison de ses gouverneurs ; elle a détruit les bagnes, réparé les forts, transformé le môle, agrandi le port ; elle a créé une petite rue de Rivoli avec les rues Bab-Azoun et Bab-el-Oued, et l'a peuplée comme elle a pu de contrefaçons parisiennes ; elle a fait un choix dans les mosquées, laissant les unes au Coran, donnant les autres à l'Évangile. Tout ce qui était administration civile et religieuse, la magistrature et le haut clergé, elle l'a

maintenu sous ses yeux et dans sa main; garantissant à chacun la liberté de sa foi religieuse et morale, elle a voulu que les tribunaux et les cultes fussent mitoyens, et, pour mieux exprimer par un petit fait l'idée qui préside à sa po-
5 litique, elle a permis à ses prêtres catholiques de porter la longue barbe virile des ulémas et des rabbins. Elle a coupé en deux, mais par nécessité seulement, les escaliers qui font communiquer la basse ville avec la haute ; elle a conservé les bazars au milieu des nouvelles rues marchandes, afin de
10 mêler les industries par le contact, et pour que l'exemple du travail en commun servît à tous. Des places ont été créées, comme autant de centres de fusion pour les deux races : la porte Bab-Azoun, où l'on suspendait à côté de leurs têtes les corps décapités, a été détruite ; les remparts
15 sont tombés ; le marché au savon, où se donnaient rendez-vous tous les mendiants de la ville, est devenu la place du théâtre ; ce théâtre existe, et, pour le construire, nos ingénieurs ont transformé en terrasse l'énorme rampe qui formait le glacis escarpé du rempart turc. Les anciennes
20 limites une fois franchies, l'œuvre s'est continuée du côté de l'est, la mer lui faisant obstacle à l'ouest et au nord. De vastes faubourgs relient Alger au *Jardin d'essai*. Enfin la porte Neuve (Bab-el-Djeddid), celle-là même par laquelle l'armée de 1830 est entrée, reportée quelques cents mètres
25 plus loin, se nomme aujourd'hui *porte d'Isly*, et la statue du maréchal agronome est placée là comme un emblême définitif de victoire et de possession.

Voilà pour la ville française. L'autre, on l'oublie ; ne pouvant supprimer le peuple qui l'habite, nous lui laissons
30 tout juste de quoi se loger, c'est-à-dire le belvédère élevé

des anciens pirates. Il y diminue de lui-même, se serrant encore instinctivement contre son palladium inutile, et regardant avec un regret inconsolable la mer qui n'est plus à lui.

Entre ces deux villes si distinctes, il n'y a d'autres barrières, après tant d'années, que ce qui subsiste entre les races de défiance et d'antipathies; cela suffit pour les séparer. Elles se touchent, elles se tiennent dans le plus étroit voisinage, sans pour cela se confondre ni correspondre autrement que par ce qu'elles ont de pire, la boue de leurs ruisseaux et leurs vices. En bas, le peuple algérien est chez nous; en haut, nous pouvons croire encore, à l'heure qu'il est, que nous sommes encore chez les Algériens. Ici, on parle toutes les langues de l'Europe; là, on ne parle que la langue insociable de l'Orient. De l'une à l'autre, et comme à moitié chemin des deux villes, circule un idiome international et barbare, appelé de ce nom de *sabir*, qui lui-même est figuratif et veut dire "comprendre." Se comprend-on? se comprendra-t-on jamais? Je ne le crois pas. Il y a des attractions impossibles en morale comme en chimie, et toute la politique des siècles ne changera pas en loi d'amour la loi des inimitiés humaines. La paix est faite en apparence, mais à quel prix? Durera-t-elle? et que produira-t-elle? Grande question qui se débat en Algérie comme ailleurs, partout où l'Occident partage un pouce de territoire avec l'Orient, où le Nord se trouve, par des compétitions fortuites, face à face avec son éternel ennemi le Midi. Nous n'empêcherons pas les fils ennemis de Jocaste de se haïr, de se combattre et de s'entretuer. Ils se sont battus dans le ventre de leur mère, et la flamme de leur

bûcher se partagera par une antipathie qui survivra jusque dans leur cendre.

Au fond, les Arabes, — nos voisins du moins, ceux que nous appelons les nôtres, demandent peu de chose ; par
5 malheur, ce peu de chose, nous ne saurions le leur accorder. Ils demandent l'intégrité et la tranquillité de leur dernier asile, où qu'il soit, et si petit qu'il soit, dans les villes comme dans les campagnes, même à la condition d'en payer le loyer, comme ils ont fait depuis trois siècles, et tant bien
10 que mal, entre les mains des Turcs, qui ne nous valaient pas comme propriétaires. Ils voudraient n'être pas gênés, coudoyés, surveillés, vivre à leur guise, se conduire à leur fantaisie, faire en tout ce que faisaient leurs pères, posséder sans qu'on cadastre leurs terres, bâtir sans qu'on aligne
15 leurs rues, voyager sans qu'on observe leurs démarches, naître sans qu'on les enregistre, grandir sans qu'on les vaccine, et mourir sans formalités. Comme indemnité de ce que la civilisation leur a pris, ils revendiquent le droit d'être nus, d'être indigents, de mendier aux portes, de coucher à
20 la belle étoile, de déserter les marchés, de laisser les champs en friche, de mépriser le sol dont on les a dépossédés, et de fuir une terre qui ne les a pas protégés. Ceux qui possèdent cachent et thésaurisent ; ceux qui n'ont plus rien se réfugient dans leur misère, et de tous les droits qu'ils ont
25 perdus, celui qui leur tient le plus au cœur peut-être, c'est le droit de se résigner et l'indépendance de leur pauvreté.

Je me souviens, un soir, pendant un séjour que je fis à Blidah, d'avoir rencontré, près de la porte d'Alger, un Arabe qui faisait ses dispositions pour passer la nuit. Il
30 était vieux, fort misérable, mal couvert de haillons qui le

cachaient à peine, harassé comme s'il eût fait une longue étape ; il rôdait autour du rempart, évitant d'être vu par les sentinelles, et cherchant parmi les cailloux de la route un petit coin pour s'y coucher. Dès qu'il m'aperçut, il se leva et me demanda comme une aumône la permission de rester là. — Tu ferais mieux d'entrer dans la ville, lui dis-je, et d'aller loger au Fondouk. — Il me regarda sans me répondre, prit son bâton, qu'il avait déjà déposé par terre, renoua sa sacoche autour de ses reins, et s'éloigna dans un silence farouche. Je le rappelai, mais en vain ; il refusait une hospitalité offerte dans nos murs, et ma pitié le faisait fuir.

Ce que ces proscrits volontaires détestent en nous, car ils nous détestent, ce n'est donc pas notre administration, plus équitable que celle des Turcs, notre justice moins vénale, notre religion tolérante envers la leur ; ce n'est pas notre industrie, dont ils pourraient profiter, notre commerce, qui leur offre des moyens d'échange ; ce n'est pas non plus l'autorité, car ils ont la longue habitude de la soumission, la force ne leur a jamais déplu, et, comme les enfants, ils accepteraient l'obéissance, sauf à désobéir souvent. Ce qu'ils détestent, c'est notre voisinage, c'est-à-dire nous-mêmes ; ce sont nos allures, nos coutumes, notre caractère, notre génie. Ils redoutent jusqu'à nos bienfaits. Ne pouvant nous exterminer, ils nous subissent ; ne pouvant nous fuir, ils nous évitent. Leur principe, leur maxime, leur méthode est de se taire, de disparaître le plus possible et de se faire oublier.

On a donc oublié la haute ville, et j'y reviens après ce long détour. En devenant inutile, elle échappe aux projets

qu'on aurait eus de la rendre française, et la voilà sauvée des démolisseurs et des architectes. Le vieux Alger n'est pas détruit ; à considérer les choses au point de vue pittoresque, ce qu'on avait de mieux à faire, c'était de respecter
5 ce dernier monument de l'architecture et de l'existence arabes, le seul peut-être, avec Constantine, qui subsiste en Algérie, non pas intact, mais reconnaissable.

C'est l'ancienne porte de Bab-el-Djeddid qui marque à peu près d'une façon visible le point de séparation des deux
10 villes. Il y a précisément à cet endroit une petite place solitaire, sorte de terrain neutre où les gamins français fraternisent avec les enfants maures, où des juifs, les plus conciliants de tous les hommes en matière de nationalité, vendent de la ferraille et de vieux clous. Ici aboutissent
15 les rues de la Kasbah et celles qui descendent vers le port ; ici expirent les coutumes, les industries, les bruits, jusqu'aux odeurs des deux mondes.

A droite, les rues plongeantes mènent en Europe. — Tu te rappelles ces quartiers pauvres, bruyants et mesquins,
20 mal habités, mal famés, avec des volets verts, des enseignes ridicules et des modes inconnues ; ces rues suspectes, peuplées de maisons suspectes, de matelots qui rôdent, d'industriels sans industries, d'agents de police en observation ; ces bruits cosmopolites, et quels bruits ! émigrants qui pé-
25 rorent dans des patois violents, juifs qui se querellent, femmes qui jurent, fruitiers espagnols qui chantent des chansons obscènes en s'accompagnant sur la guitare de Blanca. En résumé, on retrouve ici les habitudes triviales, les mœurs bâtardes, la parodie de nos petites bourgades de
30 province avec la dépravation des grandes villes, la misère

mal portée, l'indigence à l'état de vice, le vice à l'état de laideur.

A l'opposite de cette colonie sans nom, on voit s'ouvrir discrètement les quartiers recueillis du vieux Alger, et monter des rues bizarres comme autant d'escaliers mystérieux qui conduiraient au silence. La transition est si rapide, le changement de lieu est si complet, que tout d'abord on aperçoit du peuple arabe les meilleurs côtés, les plus beaux, ceux qui font précisément contraste avec le triste échantillon de notre état social. Ce peuple a pour lui un privilège unique, et qui malgré tout le grandit ; c'est qu'il échappe au ridicule. Il est pauvre sans être indigent, il est sordide sans trivialité. Sa malpropreté touche au grandiose ; ses mendiants sont devenus épiques : il y a toujours en lui du Lazare et du Job. Il est grave, il est violent ; jamais il n'est ni bête, ni grossier. Toujours pittoresque dans le bon sens du mot, artiste sans en donner la preuve autrement que par sa tenue, naturellement, et par je ne sais quel instinct supérieur, il relève jusqu'à ses défauts et prête à ses petitesses l'énergie des difformités. Ses passions, qui sont à peu près les nôtres, ont un tour plus grand qui les rend presque intéressantes, même quand elles sont coupables. Il est effréné dans ses mœurs, mais il n'a pas de cabaret, ce qui purge au moins ses débauches de l'odeur du vin. Il sait se taire, autre qualité rare que nous n'avons pas ; il peut par là se passer d'esprit. *La parole est d'argent, le silence est d'or,* c'est une de ses maximes. Il a la dignité naturelle du corps, le sérieux du langage, la solennité du salut, le courage absolu dans sa dévotion : il est sauvage, inculte, ignorant ; mais en revanche il touche

aux deux extrêmes de l'esprit humain, l'enfance et le génie, par une faculté sans pareille, l'amour du merveilleux. Enfin ses dons extérieurs font de lui un type accompli de la beauté humaine, et pour des yeux exigeants
5 c'est bien quelque chose.

Tous ces attributs, il les garde ; toutes ces qualités, il les conserve sans en rien perdre, avec une force de résistance ou d'inertie qui de toutes les forces est la plus invincible. On en peut juger ici, où son obstination n'a
10 pas faibli plus qu'ailleurs, quoiqu'il eût toutes les raisons possibles d'être policé malgré lui-même, d'être usé par les contacts et de s'effacer. Il a tout retenu comme au premier jour, ses usages, ses superstitions, son costume, et la mise en scène à peu près complète de cette existence opi-
15 niâtre dans la religion du passé. On pourra le déposséder entièrement, l'expulser de son dernier refuge, sans obtenir de lui quoi que ce soit qui ressemble à l'abandon de lui-même. On l'anéantira plutôt que de le faire abdiquer ; je le répète, il disparaîtra avant de se mêler à nous.

20 En attendant, cerné de toutes parts, serré de près, j'allais dire étranglé, par une colonie envahissante, par des casernes et des corps de garde dont il n'a d'ailleurs qu'un vague souci, mais éloigné volontairement du cours réel des choses, et rebelle à tout progrès, indifférent même aux
25 destinées qu'on lui prépare, aussi libre néanmoins que peut l'être un peuple exproprié, sans commerce, presque sans industrie, il subsiste en vertu de son immobilité même et dans un état voisin de la ruine, sans qu'on puisse imaginer s'il désespère ou s'il attend. Quel que soit le sentiment
30 vrai qui se cache sous la profonde impassibilité de ces

quelques milliers d'hommes isolés, désormais parmi nous, désarmés, et qui n'existent plus que par tolérance, il leur reste encore un moyen de défense insaisissable : ils sont patients, et la patience arabe est une arme de trempe extraordinaire dont le secret leur appartient, comme celui de leur acier. Ils sont donc là, tels qu'on les a vus de tout temps, dans leurs rues sombres, fuyant le soleil, tenant plus que jamais leurs maisons closes, négligeant le trafic, économisant leurs besoins, s'environnant de solitude par précaution contre la foule, se prémunissant par le silence contre les envahissements d'un fléau aussi grand pour eux que tous les autres, les importuns.

Leur ville, dont la construction même est le plus significatif des emblèmes, leur *ville blanche* les abrite, à peu près comme le burnouss national les habille, d'une enveloppe uniforme et grossière. Des rues en forme de défilés, obscures et fréquemment voûtées ; des maisons sans fenêtres, des portes basses ; des échoppes de la plus pauvre apparence ; des marchandises empilées pêle-mêle, comme si le marchand avait peur de les montrer ; des industries presque sans outils, certains petits commerces risibles, quelquefois des richesses au fond d'un chausson ; pas de jardins, pas de verdure, à peine un pied mourant de vigne ou de figuier qui croupit dans les décombres des carrefours ; des mosquées qu'on ne voit pas, des bains où l'on va mystérieusement, une seule masse compacte et confuse de maçonnerie, bâtie comme un sépulcre, où la vie se dérobe, où la gaieté craindrait de se faire entendre : telle est l'étrange cité où vit, où s'éteint plutôt, un peuple qui ne fut jamais aussi grand qu'on l'a cru, mais qui fut riche, actif, entre-

prenant. J'ai parlé de sépulcre, et j'ai dit vrai. L'Arabe croit vivre dans sa ville blanche ; il s'y enterre, enseveli dans une inaction qui l'épuise, accablé de ce silence même qui le charme, enveloppé de réticences et mourant de
5 langueur.

Tu sais à quoi se réduit ce qu'on aperçoit de sa vie publique, ce que j'appelle par analogie son industrie ou son commerce ; la statistique est ici des plus simples : des brodeurs sur étoffes, des cordonniers, des marchands de
10 chaux, des bijoutiers du dernier ordre, des grainetiers vendant à la fois des épices et du tabac ; des fruitiers approvisionnés, suivant la saison, d'oranges ou de pastèques, de bananes ou d'artichauts ; quelques laiteries, des barbiers surtout, des boulangeries banales et des cafés. Cette
15 énumération, qui n'est pas complète, donne au moins la mesure assez exacte des besoins ; elle définit mieux que toutes les redites les causes matérielles de cette tranquillité sans exemple où ce peuple se complaît, et c'est la seule chose qui m'importe en ce récit.

20 Quant à la vie privée, elle est, comme dans tout l'Orient, protégée par des murs impénétrables. Il en est des maisons particulières comme des boutiques ; même apparence discrète et même incurie à l'extérieur. Les portes ne s'ouvrent jamais qu'à demi, et retombent d'elles-mêmes par
25 leur propre poids. Tout est ombrageux dans ces constructions singulières admirablement complices des cachoteries du maître ; les fenêtres ont des barreaux, et toute sorte de précautions sont prises aussi bien contre les indiscrétions du dehors que contre les curiosités du dedans.
30 Derrière ces clôtures taciturnes, ces portes massives comme

des portes de citadelles, ces guichets barricadés avec du fer, il y a des choses qu'on ignore, il y a les deux grands mystères de ce pays-ci, la fortune mobilière et les femmes. De l'une et des autres, on ne connaît presque rien. L'argent circule à peine, les femmes sortent peu. L'argent ne se 5 montre guère que pour passer d'une main arabe dans une main arabe, pour se convertir en petite consommation ou en bijoux. Les femmes ne sortent que voilées, et leur rendez-vous le plus habituel est un lieu d'asile inviolable : ce sont les bains. Des rideaux de mousseline légère qui se 10 soulèvent au vent de la rue, des fleurs soignées dans un pot de faïence de forme bizarre, voilà à peu près tout ce qu'on aperçoit de ces gynécées, qui nous font rêver. On entend sortir de ces retraites des bruits qui ne sont plus des bruits, ou des chuchotements qu'on prendrait pour des 15 soupirs. Tantôt c'est une voix qui parle à travers une ouverture cachée, ou qui descend de la terrasse et qui semble voltiger au-dessus de la rue comme la voix d'un oiseau invisible; tantôt la plainte d'un enfant qui se lamente dans une langue déjà singulière, et dont le balbu- 20 tiement mêlé de pleurs n'a plus de signification pour une oreille étrangère. Ou bien c'est un son d'instrument, le bruit mat des *darboukas*, qui marque avec lenteur la mesure d'un chant qu'on n'entend pas, et dont la note unique et scandée comme une rime sourde semble accom- 25 pagner la mélodie d'un rêve. La captivité se console ainsi, en rêvant d'une liberté qu'elle n'a jamais eue et qu'elle ne peut comprendre.

Il y a un proverbe arabe qui dit : *Quand la femme a vu l'hôte, elle ne veut plus de son mari.* Les Arabes ont un 30

livre de la sagesse à leur usage, et toute la politique conjugale est réglée sur ce précepte. Il est donc bien convenu que, délicieuse ou non pour ceux qui l'habitent, luxueuse ou pauvre, une maison d'Arabe est une prison à
5 forte serrure, et fermée comme un coffre-fort. Le maître avare en a la clef ; il y renferme ensemble tous ses secrets, et nul ne sait, nul ne peut dire ce qu'il possède, ni combien, ni quel en est le prix.

Beaucoup plus tolérants que les Arabes, les Juifs et les
10 nègres permettent à leurs femmes de sortir sans voiles. Les Juives sont belles ; à l'inverse des Mauresques, on les voit partout, aux fontaines, sur le seuil des portes, devant les boutiques, ou réunies autour des boulangeries banales à l'heure où les galettes sont tirées du four. Elles s'en vont
15 alors, soit avec leur cruche remplie, soit avec leur planche au pain, traînant leurs pieds nus dans des sandales sans quartiers, leur long corps serré dans des fourreaux de soie de couleur sombre, et portant toutes, comme des veuves, un bandeau noir sur leurs cheveux nattés. Elles marchent
20 le visage au vent, et ces femmes en robe collante, aux joues découvertes, aux beaux yeux fixes, accoutumées aux hardiesses du regard, semblent toutes singulières dans ce monde universellement voilé. Grandes et bien faites, elles ont le port languissant, les traits réguliers, peut-être un
25 peu fades, les bras gros et rouges, assez propres d'ailleurs, mais avec des talons sales ; il faut bien que leurs admirateurs, qui sont nombreux, pardonnent quelque chose à cette infirmité des Juifs du bas peuple : heureux encore quand leur malpropreté n'apparaît qu'au talon, comme l'humanité
30 d'Achille. De petites filles mal tenues, dans des accoutre-

ments plus somptueux que choisis, accompagnent ces matrones aux corps minces, qu'on prendrait pour leurs sœurs aînées. La peau rose de ces enfants ne blêmit pas à l'action de la chaleur, comme celle des petits Maures ; leurs joues s'empourprent aisément, et, comme une forêt de cheveux roux accompagne ordinairement le teint de ces visages où le sang fleurit, ces têtes enluminées et coiffées d'une sorte de broussaille ardente sont d'un effet qu'on imagine malaisément, surtout quand le soleil les enflamme.

Quant aux négresses, ce sont, comme les nègres, des êtres à part. Elles arpentent les rues lestement, d'un pas viril, ne bronchant jamais sous leur charge et marchant avec l'aplomb propre aux gens dont l'allure est aisée, le geste libre et le cœur à l'abri des tristesses. Elles ont beaucoup de gorge, le buste long, les reins énormes : la nature les a destinées à leurs doubles fonctions de nourrices et de bêtes de somme. — *Anesse le jour, femme la nuit,* — dit un proverbe local, qui s'applique aux négresses aussi justement qu'à la femme arabe. Leur maintien, composé d'un dandinement difficile à décrire, met encore en relief la robuste opulence de leurs formes, et leurs haïks quadrillés de blanc flottent, comme un voile nuptial, autour de ces grands corps immodestes.

La ville arabe nous offre donc à peu près les mœurs, les habitudes extérieures ou domestiques d'autrefois ; c'est à peu près l'Alger des Turcs, réduit seulement, appauvri et n'ayant plus que le simulacre d'un état social. Quand on entre d'emblée dans cette ville, quand on y pénètre, comme je le fais habituellement par une brèche ouverte à mi-côte et sans passer par les quartiers francs, quand on oublie

l'histoire au milieu de la bizarrerie du présent et les ruines pour ne considérer que ce qui survit, on peut encore se procurer des illusions de quelques heures, et ces illusions me suffisent. N'existât-il plus qu'un Arabe, on pourrait, 5 d'après l'individu, retrouver le caractère physique et moral du peuple ; ne restât-il qu'une rue de cette ville, originale même en Orient, on pourrait, à la rigueur, reconstituer l'Alger d'Omar et du dey Hussein. L'Alger politique est plus difficile à recomposer ; c'est un fantôme turc qui s'est 10 évanoui avec les Turcs, et dont l'existence, trop réelle pourtant, semblait improbable même de leur vivant.

J'ai fait aujourd'hui ma visite ordinaire et presque quotidienne au vieux Alger. En pareil cas, je ne m'occupe ni d'histoire ni d'archéologie. J'y vais très naïvement, comme 15 au spectacle ; peu m'importe que la pièce soit vieillie, pourvu qu'elle m'intéresse encore et me paraisse nouvelle. D'ailleurs je ne suis pas difficile en fait de nouveautés. Ce que je n'ai pas vu par moi-même est pour moi l'inconnu, et si j'en parle innocemment, comme on parlerait d'une dé- 20 couverte, c'est que, à tort ou à raison, j'estime qu'en fait d'art il n'y a pas de redites à craindre. Tout est vieux et tout est nouveau ; les choses changent avec le point de vue : il n'y a de définitif et d'absolu que les lois du beau. Heureusement pour nous, l'art n'épuise rien : il transforme 25 tout ce qu'il touche, il ajoute aux choses plus encore qu'il ne leur enlève ; il renouvellerait, plutôt que de l'épuiser, la source intarissable des idées. Le jour où paraît une œuvre d'art, fût-elle accomplie, chacun peut dire, avec l'ambition de poursuivre la sienne et la certitude de ne répéter 30 personne, que cette œuvre est à refaire, ce qui est très

encourageant pour l'esprit humain. Il en est de nos problèmes d'art comme de toutes choses : combien de vérités aussi âgées que le monde, et qui, si Dieu ne nous aide, seront encore à définir dans mille ans !

Voici donc la promenade que j'ai faite aujourd'hui : 5 d'abord je suis parti de ma maison, que tu connais à peine, et j'ai suivi une route, que tu connais mal, en voiturin, selon les usages du pays, car on aurait tort de se refuser un moyen de transport, moins commode, il est vrai, que la promenade à pied, mais de beaucoup plus expéditif et plus 10 gai, surtout quand on voyage en compagnie. Le voiturin d'Alger est une voiture à claire-voie, faite exprès pour le Midi, qui vous évente avec des rideaux toujours agités. Ces carrioles, aujourd'hui très nombreuses, surtout dans la banlieue que j'habite, sont aussi peu suspendues que possi- 15 ble, vont horriblement vite, et, chose incroyable, ne versent jamais. Ce sont de petits omnibus au coffre large assis sur des roues grêles, menés par de petites rosses barbes à tous crins, efflanquées, haletantes, ayant la maigreur, la coupe aiguë et la vive allure des hirondelles. On les appelle des 20 *corricolos*. Jamais nom ne fut plus exact, car elles vont toujours au galop, courant sur un lit de poussière, volant comme un char mythologique au milieu d'un nuage, avec un bruit aérien tout particulier de grelots, de claquements de vitre et de coups de fouet. On dirait que chaque voiture 25 porte un message. Que le cocher soit Provençal, Espagnol ou Maure, la vitesse est la même ; la seule chose qui varie, ce sont les procédés pour l'obtenir. Le Provençal aiguillonne son attelage avec des blasphèmes, l'Espagnol le harcèle à coup de lanières, le Maure l'épouvante avec un 30

cri du gosier effrayant. Lucrative ou non, cette industrie pleine de verve a pour effet le plus certain de mettre également tous les voituriers de bonne humeur.

C'était Slimen en personne qui me conduisait dans son
5 voiturin peint en jaune clair, et appelé la *Gazelle*. Slimen est un jeune Maure qui se civilise. Il parle français, regarde effrontément les étrangères et s'arrête aux cabarets pour y boire du vin. Il était frais rasé, dispos, joyeux, tout habillé des couleurs de l'aurore, culotte blanche, veste
10 gris-perle, écharpe rose, et portait, comme une femme au bal, une fleur de grenadier piquée près de l'oreille. Menant son équipage d'une main, de l'autre il fumait une cigarette, et chaque fois qu'il ouvrait la bouche pour exciter ses bêtes, des bouffées odorantes lui sortaient des
15 lèvres. J'avais pour voisin de droite un vieux Maure à figure courtoise, qui rentrait honnêtement de son jardin avec une récolte d'oignons et d'oranges mêlés confusément dans un cabas de paille. En face de moi, un nègre maçon, éclaboussé de chaux vive, se dandinait au cahot des roues,
20 souriant à des idées joyeuses qui lui remontaient à tout propos dans l'esprit. Au fond, trois Mauresques de mine évaporée babillaient sous leurs masques blancs ; elles sentaient le musc et la pâtisserie, et leurs haïks s'échappaient par les fenêtres comme de légers pavillons.

25 Ainsi attelé, ainsi conduit, ainsi accompagné, par un beau temps, par un beau soleil, l'air matinal entrant à pleines portières, égayé moi-même et comme enivré par la sensation de la vitesse, emporté dans un tourbillon mêlé de lumière, de poudre ardente et de bruit, j'aurais pu me croire
30 entraîné vers la ville la plus vivante et la plus joyeuse de

la terre. La route est sans ombre, et tout ce qui l'avoisine est poudré à blanc. Les deux berges sont garnies d'aloès qui n'ont plus ni forme animée ni couleur, et d'oliviers plus pâles que des saules ; l'extrémité se perd dans une perspective noyée de blancheurs et de brume. Partout où quelque chose remue sur cette longue traînée de poussière, rendue plus subtile encore après six mois de sécheresse, on voit s'élever des nuages, et quand le moindre vent passe sur la campagne, la tête alourdie des vieux arbres semble se dissoudre en fumée. Quelquefois on côtoie la mer ; plus loin, c'est le faubourg de l'Agha, bordé de restaurants, de buvettes et d'auberges, qui forment depuis le champ de manœuvre jusqu'à Alger, et comme pour scandaliser la ville sobre où l'on buvait de l'eau, une sorte d'avenue sacrilège consacrée surtout à la vendange ; puis des terrains vagues où bivouaquent tout le jour des bataillons d'âniers avec leurs ânes, venus les uns et les autres des tribus, et non pas des plus riches ; enfin un endroit désolé, consumé de soleil, calciné même en plein hiver, pareil, pour la couleur et pour le désordre, à un vaste foyer dont il ne resterait plus que les cendres. Au fond se cache une petite fontaine en maçonnerie blanche, tandis que près de la route, accroupies, quelque temps qu'il fasse, sur un tertre nu, des négresses marchandes de galettes attendent, rangées en ligne et dans une tenue sinistre, la chance impossible d'un ânier qui voudrait manger. A droite, le vieux fort turc, qui sert aujourd'hui de pénitencier militaire, s'élève au milieu d'un fourré d'aloès pareil à des faisceaux de sabres brisés, et tourne du côté de la mer ses embrasures armées. La mer, qui de distance en distance continue d'apparaître, est splen-

dide, d'un azur doux, moiré de larges raies couleur de nacre. Des chevaux s'y baignent, la queue au vent, la tête haute, les crins abondants et peignés comme des cheveux de femme. Ils entrent dans l'eau jusqu'au ventre, et se
5 cabrent sous leurs palefreniers. A l'horizon, des voiles maltaises découpent leur triangle blanc, pareil aux ailes relevées en ciseaux d'un goëland qui pêche.

Un peu plus loin commence un second faubourg, ou, pour mieux dire, l'Alger moderne, grande rue droite, avec
10 des maisons à six étages, quelque chose comme un tronçon de rue des Batignolles. Un palmier subsiste en cet endroit, tu le connais ; il est toujours là, le pied muré dans un bloc de plâtre qui le déshonore et ne l'empêchera pas de mourir. Son large éventail ne reverdit plus, les noires
15 fumées tourbillonnent autour de sa tête stérile, la pluie froide des durs hivers crispe son feuillage hérissé ; il ressemble au peuple qui l'a planté ; comme lui, il est morne, mais il dure ; peut-être lui survivra-t-il. Le mouvement augmente et fait pressentir une ville. Voici le bureau
20 arabe, ancienne maison turque, toute blanche, très pittoresque, autour de laquelle il y a toujours un va-et-vient de cavaliers, de messagers avec leur gibecière en sautoir, de chaouchs armés de cannes, de spahis en livrée rouge. En face, c'est une boucherie, avec de maigres animaux parqués
25 le long du mur et liés par les cornes à des anneaux. La porte est ouverte et permet d'entendre des cris d'agonie. Des égorgeurs à mine farouche, le couteau dans les dents, saisissent des moutons pantelants, et les emportent avec des gestes de Médée. Ce sont des Mzabites, car le désert
30 fournit à la fois les meilleurs moutons et les meilleurs

bouchers. Ils sont très noirs sans être nègres, et leur peau foncée se teignant en violet dans ces rouges ablutions de l'abattoir, on les dirait barbouillés de lie plutôt que de sang.

La route ici, presque impossible à décrire, s'encombre à ce point qu'on aurait de la peine même à noter les choses qui passent. Ce sont des promeneurs à pied, des gens à cheval, des chariots militaires chargés de fourrage, des fourgons chargés de munitions marchant sous escorte, des mendiants couvrant les trottoirs : une foule paisible, ce sont les Arabes ; une foule turbulente, ce sont les Européens ; par-ci, par-là, des chameaux que ce tumulte effraye et qui regimbent, des processions de femmes allant à la mer, et des légions d'enfants de toute race dont le plaisir, ici comme ailleurs, est de circuler dans les cohues. Au beau milieu de ce carrefour, et sans se désunir, défilent à chaque minute des troupeaux de petits ânes qu'on emploie à charrier du sable, les uns rentrant en ville avec leurs paniers pleins, les autres revenant les paniers vides et courant à la sablière. Les conducteurs, Biskris pour la plupart, portent la calotte de feutre, la jaquette flottante et le tablier de cuir ou le sarreau des portefaix. C'est une race bonne à connaître, car on la retrouve partout avec des habitudes qui lui sont propres. Ces âniers ont aussi leur cri, un cri du gosier, bizarre, aigu, imité des bêtes fauves, et combiné pour accélérer par la frayeur le pas docile et régulier de leur convoi. Quand les ânes sont chargés, ils suivent à pied, prenant le trot quand ceux-ci trottent, mais au retour ils enfourchent leurs bêtes, et se font impitoyablement porter par ces petites montures de la

grosseur d'un grand mouton. Assis tout à fait sur la croupe, leur bâton piqué dans une écorchure de la peau, plaie qu'ils enveniment sans cesse pour la rendre plus sensible, très fiers et très droits, comme s'ils maniaient des
5 chevaux de prix, et serrant entre leurs jambes trop longues l'échine endolorie du baudet, ils n'ont qu'à poser leur talon, qui touche à terre, ou à le relever, pour se trouver alternativement à pied ou montés. Ils se délassent ainsi en écrasant sous leur taille le petit animal courageux, et au
10 moindre cri, au moindre signal, toute la bande s'élance à la fois en droite ligne, les oreilles en arrière, avec ce bruit sec et précipité d'un troupeau de moutons qui fuit.

L'entrée d'Alger, ce qui s'appelle encore Bab-Azoun en souvenir de la porte rasée depuis longtemps, se montre
15 enfin très confusément à travers un nuage de poussière enflammé par le soleil direct du matin. Arrivé là, on n'a plus qu'à mettre pied à terre, qu'à régler le prix de sa place, qui est de cinq sous, monnaie de France, et qu'à monter jusqu'à l'ancienne Bab-el-Djeddid. On a fait, en quelques
20 minutes, un long voyage, car aussitôt après on se trouve à deux cents lieues d'Europe.

Il étaix dix heures à peu près, quand, ce matin, j'atteignis le but de mes promenades habituelles. Le soleil montait, l'ombre insensiblement se retirait au fond des
25 rues, et l'obscurité qui s'amassait sous les voûtes, la profondeur assombrie des boutiques, le pavé noir qui reposait encore, en attendant midi, dans des douceurs nocturnes, faisaient éclater la lumière à tous les endroits que le soleil frappait, tandis qu'au-dessus des couloirs et collé, pour
30 ainsi dire, à l'angle éblouissant des terrasses, le ciel s'éten-

dait comme un rideau d'un violet foncé, sans tache et presque sans transparence. L'heure était délicieuse. Les ouvriers travaillaient comme les Maures travaillent, paisiblement assis devant leurs établis. Les Mzabites en *gandoura* rayée sommeillaient à l'abri de leurs voiles ; ceux qui n'avaient rien à faire, et le nombre en est toujours très grand, fumaient au seuil des cafés. On entendait des bruits charmants, des voix d'enfants qui psalmodiaient dans les écoles publiques, des rossignols captifs qui chantaient comme par une matinée de mai, des fontaines qui ruisselaient dans des vases aux parois sonores. Je cheminais lentement dans ce dédale, allant d'une impasse à l'autre et m'arrêtant de préférence à certains lieux où règne un silence encore plus inquiétant qu'ailleurs. — Pardonne-moi une fois pour toutes ce mot de silence, qui revient dans ces lettres beaucoup plus souvent que je ne voudrais. Il n'y a malheureusement qu'un seul mot dans notre langue pour exprimer à tous les degrés imaginables le fait très complexe et tout à fait local de la douceur, de la faiblesse et de l'absence totale des bruits.

Entre onze heures et midi, c'est-à-dire à l'heure où je suis à peu près certain d'y trouver mes amis réunis, je parle ici de mes amis algériens, j'arrivais au carrefour de Si-Mohammed-el-Schériff. C'est un lieu que je t'ai fait connaître à ton dernier voyage, et c'est là, mon ami, que je veux encore te conduire.

VII.

LA VIE EN ITALIE AU TEMPS DE LA RENAISSANCE.

PAR H. TAINE.

Le premier trait qu'on remarque alors en Italie, c'est le manque d'une paix ancienne et stable, d'une justice exacte, et d'une police surveillante comme celle à laquelle nous sommes habitués chez nous. Nous avons quelque peine à nous représenter cet excès d'anxiétés, de désordres et de violences. Nous sommes depuis trop longtemps dans l'état contraire. Nous avons tant de gendarmes et de sergents de ville, que nous sommes enclins à les trouver plus incommodes qu'utiles. Chez nous, lorsque quinze personnes se rassemblent dans la rue pour voir un chien qui s'est cassé la patte, un homme à moustache arrive et leur dit: "Messieurs, les rassemblements sont défendus, dispersez-vous." Cela nous paraît excessif ; nous maugréons et nous oublions de remarquer que ces mêmes hommes à moustache donnent au plus riche et au plus faible l'assurance de se promener seul et sans armes à minuit dans les rues désertes. Supprimons-les par la pensée, et figurons-nous un monde dans

lequel la police soit impuissante ou indifférente. On trouve de semblables pays dans l'Australie, en Amérique, par exemple dans ces *placers* où les chercheurs d'or accourent en foule et vivent au hasard sans former encore un État orga-
5 nisé. Là, si l'on craint ou si l'on reçoit un coup ou une insulte, à l'instant on décharge son revolver sur le concurrent ou sur l'adversaire. Celui-ci riposte, et parfois les voisins s'en mêlent. A chaque instant il faut défendre son bien ou sa vie, et le danger est là, brutal, subit, qui presse
10 l'homme de tous les côtés.

Tel était à peu près vers 1500 l'état des choses en Italie; on n'y connaissait rien de semblable à ce grand gouvernement qui, perfectionné chez nous depuis quatre cents ans, regarde comme son devoir le plus élémentaire de conserver
15 à chacun, non-seulement son bien et sa vie, mais encore son repos et sa sécurité. Les princes de l'Italie étaient de petits tyrans qui d'ordinaire avaient usurpé le pouvoir par des assassinats, des empoisonnements, ou du moins par des violences et des trahisons. Naturellement, leur seule préoccu-
20 pation était de conserver ce pouvoir. Quant à la sécurité des citoyens, ils n'y pourvoyaient guère. Les particuliers devaient se défendre eux-mêmes, et, en outre, se faire justice eux-mêmes ; lorsqu'on avait quelque débiteur trop récalcitrant, lorsqu'on rencontrait un insolent dans la rue,
25 lorsqu'on considérait un homme comme dangereux ou hostile, on trouvait très naturel de se débarrasser de lui au plus tôt.

Les exemples abondent, et vous n'avez qu'à parcourir les mémoires du temps pour voir combien cette habitude des
30 violences privées et de l'appel à soi-même était enracinée.

"Le 20 septembre, il y eut, dit Stefano d'Infessura, un grand tumulte dans la ville de Rome, et tous les marchands fermèrent leurs boutiques. Ceux qui étaient dans leurs champs ou dans leurs vignes rentrèrent en toute hâte, et tous, tant citoyens qu'étrangers, prirent les armes, parce qu'on affirmait comme chose certaine que le pape Innocent VIII était mort."

Le lien si faible de la société se rompait, on rentrait dans l'état sauvage; chacun profitait du moment pour se débarrasser de ses ennemis. Notez qu'en temps ordinaire les voies de fait, pour être un peu moins multipliées, n'en étaient pas moins sanguinaires. Les guerres privées de la famille des Colonna et de la famille des Orsini s'étendaient autour de Rome; ces seigneurs avaient des hommes d'armes, et convoquaient leurs paysans; chaque bande saccageait les terres de l'ennemi; quand on faisait une trêve, elle était vite rompue, et chaque chef, bouclant son *giacco*, envoyait dire au pape que son adversaire était l'agresseur.

"Dans la ville même, il se faisait beaucoup de meurtres le jour et la nuit, et il se passait à peine un jour que quelqu'un ne fût tué . . . . . Le troisième jour de septembre, un certain Salvador assaillit son ennemi, le seigneur Beneaccaduto, avec qui pourtant il était en paix sous une caution de 500 ducats."

Cela signifie qu'ils avaient déposé tous les deux 500 ducats, qui devaient être perdus par le premier qui violerait la trêve. C'était chose habituelle que de garantir ainsi la foi jurée; il n'y avait pas d'autre moyen de préserver un peu la paix publique. On trouve dans le livre de dépenses de Cellini la note suivante, écrite de sa main : "Je note

qu'aujourd'hui, 26 octobre 1556, moi, Benvenuto Cellini, je suis sorti de prison et j'ai fait avec mon ennemi une trêve d'un an. Chacun de nous a fourni une caution de 300 écus." Mais une garantie d'argent est faible contre la violence du tempérament et la férocité des mœurs. C'est pourquoi Salvador n'avait pu se tenir d'attaquer Beneaccaduto. "Il le frappa de deux coups d'épée et le blessa mortellement, en sorte qu'il mourut."

Ici les magistrats, trop bravés, interviennent et le peuple s'en mêle, à peu près comme aujourd'hui à San Francisco. lorsqu'on pratique la loi de Lynch. A San Francisco, quand les assassinats deviennent trop nombreux, les négociants, les personnes respectables, les hommes importants de la ville, accompagnés de tous les gens de bonne volonté, vont prendre les coupables en prison, et les pendent séance tenante. Pareillement "le quatrième jour, le pape envoya son vice-camérier avec les conservateurs et tout le peuple pour détruire la maison de Salvador. Ils la détruisirent et, le même quatrième jour de septembre, Jérôme, frère dudit Salvador, fut pendu," probablement parce qu'on n'avait pas mis la main sur Salvador lui-même. Dans ces exécutions tumultueuses et populaires, chacun répond pour les siens.

Vous êtes habitués aujourd'hui à voir dans les artistes des gens du monde, citoyens tranquilles, et fort capables de bien porter le soir l'habit noir et la cravate blanche. Dans les mémoires de Cellini vous trouvez un orfèvre nommé Piloto, "vaillant homme," mais qui est chef de brigands. Ailleurs, ce sont les élèves de Raphaël qui prennent la résolution de tuer le Rosso, parce que le Rosso, fort méchante langue, avait dit du mal de Raphaël ; et le Rosso prend le parti

prudent de quitter Rome ; après de telles menaces, un voyage était urgent. La moindre raison suffit alors pour tuer un homme. Cellini raconte encore que Vasari avait coutume de porter les ongles très longs, et qu'un jour, couchant avec son apprenti Manno, "il lui écorcha une jambe avec ses mains, croyant se gratter lui-même, sur quoi Manno voulait absolument tuer Vasari." Le motif était léger. Mais à ce moment l'homme est si fougueux, si habitué aux coups, que le sang lui monte tout de suite aux yeux et qu'il fonce en avant. Un taureau frappe d'abord de ses cornes ; il frappe d'abord de son poignard.

Aussi les spectacles que l'on a journellement à Rome ou dans les environs sont-ils atroces. Les châtiments semblent ceux d'une monarchie d'Orient. Comptez, si vous pouvez, les meurtres de ce beau et spirituel César Borgia, fils du pape et duc de Valentinois, dont vous verrez le portrait à Rome dans la galerie Borghèse. C'est un homme de goût, grand politique, amateur de fêtes et de fine conversation ; sa taille fine est serrée dans un pourpoint de velours noir ; ses mains sont parfaites, il a le regard calme d'un grand seigneur. Mais il sait se faire respecter, et de ses propres mains, à l'épée, au poignard, il fait ses affaires.

"Le second dimanche, dit Burchard, camérier du pape, un homme masqué, dans le Borgo, dit des paroles offensantes contre le duc de Valentinois. Le duc, l'ayant appris, le fit saisir ; on lui coupa la main et la partie antérieure de la langue, qui fut attachée au petit doigt de la main coupée," sans doute pour faire un exemple. Une autre fois, comme les chauffeurs de 1799, "les gens du même duc suspendirent par les bras deux vieillards et huit vieilles femmes, après

avoir allumé du feu sous leur pieds pour leur faire avouer où était l'argent caché, et ceux-ci, ne le sachant pas ou ne voulant pas le dire, moururent dans ladite torture."

Un autre jour, le duc fait amener dans la cour du palais
5 des condamnés "*gladiandi*," et lui-même, revêtu des plus beaux habits, devant une assistance nombreuse et choisie, il les perce à coup de flèches. "Il tua aussi sous le manteau du pape, Perotto, qui était favori du pape, en telle façon que le sang sauta à la face du pape." On s'égorgeait
10 beaucoup dans cette famille. Il avait déjà fait assaillir à coups d'épée son beau-frère, et le pape faisait garder le blessé ; mais le duc dit : "Ce qui ne s'est pas fait à dîner se fera à souper. Et un jour, le 17 août, il entra dans sa chambre comme le jeune homme se levait déjà, fit sortir sa
15 femme et sa sœur ; puis ayant appelé trois assassins, il fit étrangler ledit jeune homme." Outre cela, il tua son propre frère, le duc de Gandia, et fit jeter le corps dans le Tibre. Après diverses recherches, on découvrit un pêcheur qui était sur la rive au moment de l'attentat. Et comme on lui
20 demandait pourquoi il n'avait rien dit au gouverneur de la ville : "Il répondit qu'il n'avait pas cru que ce fût la peine, car en sa vie il avait vu jeter, en différentes nuits, plus de cent corps au même endroit, sans que personne en eût jamais pris souci."

25 Sans doute les Borgia, cette famille privilégiée, semblent avoir eu un goût et un talent particuliers pour l'empoisonnement et l'assassinat ; mais vous trouverez, dans les petits États italiens, quantité de personnages, princes et princesses, qui sont dignes d'avoir été leurs contempo-
30 rains.

A Milan, le duc Galeazzo est assassiné par trois jeunes gens qui avaient l'habitude de lire Plutarque ; l'un d'eux fut tué dans l'action et son cadavre livré aux pourceaux ; les autres avant d'être écartelés déclarèrent qu'ils avaient fait le coup parce que "non-seulement le duc débauchait les femmes, mais encore publiait leur déshonneur ; et parce que, non-seulement il tuait les hommes, mais encore les faisait mourir dans des supplices recherchés." A Rome, le pape Léon X manqua d'être tué par ses cardinaux ; son chirurgien, payé par eux, devait l'empoisonner en pansant sa fistule ; le cardinal Petrucci, principal instigateur, fut mis à mort. Si maintenant on considère la maison des Malatesta à Rimini, ou la maison d'Este à Ferrare, on y trouve des habitudes pareilles d'assassinat et d'empoisonnement héréditaires. Si enfin vous regardez une cité qui paraît un peu mieux réglée, Florence, dont le chef, un Médicis, est un homme intelligent, libéral, honnête, vous y trouverez des coups de main aussi sauvages que ceux dont vous venez d'écouter le récit. Par exemple, les Pazzi, irrités de voir toute la puissance aux mains des Médicis, se conjurèrent avec l'archevêque de Pise pour assassiner les deux Médicis, Julien et Laurent ; le pape Sixte IV était complice. Ils choisirent le moment de la messe dans l'église de Santa-Reparata, et le signal fut l'élévation de l'hostie. Un des conjurés, Bandini, poignarda Julien de Médicis ; puis Francesco dei Pazzi s'acharna sur le cadavre, si furieusement qu'il se blessa lui-même à la cuisse ; il tua ensuite un ami de la maison de Médicis. Laurent fut blessé, mais il était brave ; il eut le temps de tirer son épée, de rouler son manteau autour de son bras et de s'en faire un bouclier ; tous

ses amis se réunirent autour de lui et le protégèrent de leurs épées ou de leurs corps, si bien qu'il put faire retraite dans la sacristie. Cependant les autres conjurés, l'archevêque en tête, au nombre de trente, avaient surpris l'hôtel
5 de ville pour prendre possession du siège du gouvernement. Mais le gouverneur, à son entrée en charge, avait eu soin de faire disposer les portes de telle façon qu'étant refermées, elles ne pouvaient se rouvrir en dedans. Les conjurés furent pris comme dans une souricière. Le peuple
10 s'armait de tous côtés et accourait. On saisit l'archevêque, on le pendit dans ses habits pontificaux, à côté de Francesco dei Pazzi, le premier instigateur de la conjuration ; dans sa rage, le prélat, mourant et tout pendu qu'il était, s'accrocha au corps de son complice et lui mordit la chair à belles
15 dents. "Environ vingt personnes de la famille des Pazzi furent en même temps taillées en pièces, ainsi que vingt autres de la maison de l'archevêque, et l'on pendit soixante personnes aux fenêtres du palais." Un peintre, Andrea da Castagno, autre assassin qui avait tué son ami pour lui
20 voler l'invention de la peinture à l'huile, fut chargé de peindre cette grande pendaison, d'où lui vint plus tard le nom d'*Andrea des pendus.*

Mais ce qui met une différence énorme entre l'Italie du XVe siècle et l'Europe du moyen âge, c'est que les Italiens
25 étaient alors très cultivés. Par un contraste extraordinaire, tandis que les façons sont devenues élégantes et les goûts délicats, les caractères et les cœurs sont restés féroces. Ces gens sont lettrés, connaisseurs, beaux diseurs, polis, hommes du monde, en même temps hom-
30 mes d'armes, assassins et meurtriers. Ils font des actions

de sauvages et des raisonnements de gens civilisés ; ce sont des loups intelligents. Maintenant, supposez qu'un loup raisonne sur son espèce; il est probable qu'il fera le code du meurtre. C'est ce qui arriva en Italie; les philosophes érigèrent en théorie les pratiques dont ils étaient témoins, et finirent par croire ou dire que, pour subsister ou réussir dans ce monde, il faut agir en scélérat. Le plus profond de ces théoriciens fut Machiavel, grand homme, honnête homme même, patriote, génie supérieur qui écrivit un livre, *le Prince*, pour justifier ou du moins pour autoriser la trahison et l'assassinat. Ou plutôt il n'autorise ni ne justifie ; il a dépassé l'indignation et laisse de côté la conscience ; il analyse, il explique, en savant, en connaisseur d'hommes; il fournit des documents et les commente; il envoie aux magistrats de Florence des mémoires instructifs et positifs, écrits d'un style tranquille comme le récit d'une belle opération chirurgicale.

Il écrit un livre moitié vrai et moitié imaginaire, à l'exemple du *Cyrus* de Xénophon, la *Vie* de Castruccio Castracani, qu'il présente aux Italiens comme le modèle du prince accompli. Ce Castruccio Castracani, enfant trouvé, deux cents ans auparavant, s'était fait souverain de Lucques et de Pise, et était devenu assez puissant pour menacer Florence. Il avait fait "beaucoup d'actions qui, par leur vertu et leur bonheur, peuvent être de très grands exemples," et "laissé de soi une heureuse mémoire, ses amis l'ayant regretté plus qu'on ne fit jamais pour aucun prince en aucun temps." Voici une des belles actions de ce héros si aimé et digne d'une admiration éternelle :

La famille des Poggio s'étant révoltée à Lucques contre lui, Stefano Poggio, "homme de grand âge et pacifique," arrêta les mutins et leur promit son intervention. "Ils posent alors les armes aussi imprudemment qu'ils les
5 avaient prises." Castruccio revient. "Stefano, croyant que Castruccio lui devait avoir obligation, l'alla trouver et ne le pria pas pour son propre compte, jugeant qu'il n'en avait pas besoin, mais pour les autres de sa maison, le priant de pardonner beaucoup à la jeunesse, beaucoup à l'antique
10 amitié et aux obligations que lui, Castruccio, avait à leur maison. A quoi Castruccio répondit de bonne grâce et lui dit d'avoir bonne espérance, témoignant qu'il avait plus de joie à trouver le tumulte arrêté qu'il n'avait eu de ressentiment à le savoir soulevé. Il encouragea Stefano à les faire
15 venir tous, lui disant qu'il rendait grâces à Dieu d'avoir occasion de montrer sa clémence et sa générosité. Ils vinrent donc tous sur la foi de Stefano et de Castruccio, et ils furent tous ensemble, avec Stefano, faits prisonniers et mis à mort."

20 L'autre héros de Machiavel est ce César Borgia, le plus grand assassin et le plus parfait traître du siècle, homme accompli en son genre, qui considéra toujours la paix commes les Hurons et les Iroquois considéraient la guerre, c'est-à-dire comme un état dans lequel la dissimulation, la
25 feinte, la perfidie, le guet-apens, sont un droit, un devoir et un exploit. Il les pratiquait sur tout le monde, même sur sa famille, même sur ses fidèles. Un jour, voulant faire taire les bruits de cruauté qui couraient sur son compte, il fit prendre son gouverneur de Romagne, Remiro
30 d'Orco, qui lui avait rendu de grands services, et à qui il

devait la tranquillité de tout le pays. Et le lendemain, les citoyens virent avec contentement et avec terreur Remiro d'Orco sur la place publique, en deux morceaux, avec un couteau sanglant à côté de lui. Le duc fit dire qu'il l'avait puni de ses sévérités trop grandes, et se fit une réputation de bon seigneur, protecteur du peuple et justicier. Aussi Machiavel conclut de la manière que voici :

" Chacun sait combien il est louable à un prince de garder sa parole et de vivre avec intégrité, non avec astuce. Néanmoins on voit par expérience dans notre temps que ceux-là parmi les princes ont fait de grandes choses qui ont peu tenu compte de leur foi et ont su par astuce faire tourner les cervelles des hommes et à la fin ont détruit ceux qui se fondaient sur leur loyauté . . . Un seigneur prudent ne peut ou ne doit garder sa parole quand cela lui est nuisible et que les motifs qui lui faisaient promettre ont disparu. Du reste, jamais un prince n'a manqué de raisons légitimes pour colorer son manque de parole. Mais il est nécessaire de les bien colorer et d'être grand fourbe et dissimulateur . . . Et les hommes sont si simples et obéissent si fort à la nécessité présente, que celui qui trompe trouve toujours quelqu'un qui se laisse tromper."

Il est clair que de pareilles mœurs et de pareilles maximes ont de grandes conséquences sur les caractères. D'abord ce manque absolu de justice et de police, cette licence des attentats et des assassinats, cette obligation de se venger sans pitié et d'être craint pour subsister, cet appel incessant à la force trempe les âmes ; l'homme prend l'habitude des résolutions extrêmes et soudaines ; il est tenu de savoir tuer ou faire tuer à l'instant.

De plus, comme il vit dans un danger continu et extrême. il est rempli de grandes anxiétés et de passions tragiques ; il ne s'amuse pas à démêler finement les nuances de ses sentiments ; il n'est pas curieusement et tranquillement 5 critique. Les émotions qui le remplissent sont grandes et simples. Ce n'est point un détail de sa considération ou une portion de sa fortune qui est en jeu ; c'est toute sa vie. et celle des siens. Du plus haut il peut tomber au plus bas, et, comme Remiro, Poggio, se réveiller sous le couteau 10 ou le lacet d'un exécuteur. La vie est orageuse et la volonté tendue. Les âmes sont plus fortes et ont tout leur jeu.

Je voudrais rassembler tous ces traits, et vous montrer non plus une abstraction, mais un personnage agissant. Il en est un dont nous avons les mémoires, écrits de sa main, 15 d'un style fort simple, d'autant plus instructifs, et qui mieux qu'aucun livre mettront sous vos yeux les façons de sentir, de penser et de vivre des contemporains. Benvenuto Cellini peut être considéré comme un abrégé en haut relief des passions violentes, des vies hasardeuses, des génies sponta- 20 nés et puissants, des riches et dangereuses facultés qui ont fait la Renaissance en Italie, et qui, en ravageant la société. ont produit les arts.

Ce qui frappe d'abord en lui, c'est la puissance du ressort intérieur, le caractère énergique et courageux, la vigoureuse 25 initiative, l'habitude des résolutions soudaines et des partis extrêmes, la grande capacité d'agir et de souffrir, bref la force indomptable du tempérament intact. Tel était le superbe animal, tout militant et tout résistant, que les rudes mœurs du moyen âge avaient nourri, et que l'ancien- 30 neté de la paix et de la police ont amolli chez nous. Il

avait seize ans et son frère Giovanni en avait quatorze. Un jour, Giovanni, ayant été insulté par un autre jeune homme, le provoqua en duel. Ils se rendirent à la porte de la ville, et se battirent à l'épée. Giovanni désarma son ennemi, le blessa et continuait, lorsque les parents du blessé arrivèrent et le chargèrent à coups d'épée et à coups de pierres, si bien que le pauvre enfant fut blessé et tomba. Cellini survint, ramassa l'épée, et fondit sur les assaillants, évitant les pierres comme il pouvait, et ne quittant pas son frère d'une semelle ; il allait se faire tuer, lorsque quelques soldats qui passaient, pleins d'admiration pour son courage, se mirent de la partie et aidèrent à sa délivrance. Alors il prit son frère sur ses épaules et le transporta à la maison paternelle. — Vous trouveriez de lui cent traits d'énergie semblables. S'il n'a pas été tué vingt fois, c'est miracle ; il a toujours l'épée, ou l'arquebuse, ou le poignard à la main, dans les rues, sur les routes, contre des ennemis personnels, des soldats débandés, des brigands, des rivaux de toute sorte ; il se défend et le plus souvent il attaque. Le plus étonnant de ces traits, c'est son évasion du château Saint-Ange ; on l'y avait enfermé après un meurtre. Il descendit de cette hauteur énorme au moyen de cordes qu'il avait faites avec les draps de son lit, rencontra une sentinelle que son air de résolution terrible effraya et qui feignit de ne l'avoir point vu, franchit au moyen d'une poutre la seconde enceinte, attacha sa dernière corde et se laissa glisser. Mais cette corde était trop courte ; il tomba et se cassa la jambe au-dessous du genou ; alors il se banda la jambe, et se traîna, perdant son sang, jusqu'à la porte de la ville ; elle était fermée, il se glissa dessous après avoir

creusé la terre avec son poignard ; des chiens l'assaillirent, il en éventra un, et, rencontrant un portefaix, il se fit porter chez un ambassadeur qui était son ami. Il se croyait sauvé et avait la parole du pape ; mais tout d'un coup il
5 fut repris et mis dans un cachot infect, où la lumière n'arrivait que deux heures par jour. Le bourreau vint et, touché de pitié, l'épargna ce jour-là. Dès lors, on se contenta de le retenir captif ; l'eau suintait, sa paille pourrissait, ses blessures ne se fermaient point. Il passa ainsi plusieurs
10 mois ; la force de sa constitution résista à tout. Un corps et une âme ainsi bâtis semblent de porphyre et de granit, tandis que les nôtres sont de craie et de plâtras.

Mais la richesse du naturel est aussi grande en lui que la force de la structure. Rien de plus flexible et de plus
15 abondant que ces âmes neuves et saines. Il trouvait exemple dans sa famille. Son père était architecte, bon dessinateur, musicien passionné, jouant de la viole et chantant seul pour son plaisir ; il fabriquait des orgues de bois excellentes, des clavecins, des violes, des luths, des harpes ;
20 il travaillait bien l'ivoire, il était très habile dans la construction des machines, jouait de la flûte parmi les fifres de la seigneurie, savait un peu de latin et faisait des vers. Les hommes de ce temps sont universels. Sans compter Léonard de Vinci, Pic de la Mirandole, Laurent de Médicis,
25 Leo Batista Alberti et les génies supérieurs, on voit des gens d'affaires et de négoce, des moines, des artisans, s'élever alors, par leurs goûts et leurs habitudes, au niveau des occupations et des plaisirs qui semblent aujourd'hui l'apanage propre des hommes les plus cultivés et des naturels
30 les plus délicats. Cellini était de ce nombre. Il était

devenu excellent joueur de flûte et de cornet malgré lui, ayant horreur de ces exercices et ne s'y livrant que pour contenter son père. Outre cela, de très bonne heure, il fut excellent dessinateur, orfèvre, nielleur, émailleur, statuaire et fondeur. En même temps, il se trouva ingénieur et armurier, constructeur de machines, de fortifications, chargeant, maniant et pointant les pièces mieux que les hommes du métier. Au siège de Rome par le connétable de Bourbon, il fit, avec ses bombardes, de grands ravages dans l'armée assiégeante. Excellent tireur d'arquebuse, il tua de sa main le connétable ; il fabriquait lui-même ses armes et sa poudre, et atteignait à balle un oiseau à deux cents pas. Son génie était si inventif, qu'en tout art et en toute industrie il découvrait des procédés particuliers dont il faisait secret et qui excitaient "l'admiration de tout le monde." C'est l'âge de la grande invention; tout y est spontané, rien ne s'y fait de routine, et les esprits sont si féconds qu'ils ne peuvent toucher une chose sans la féconder.

Une pareille structure morale et physique aboutit naturellement à la vive imagination que tout à l'heure je vous décrivais. L'homme ainsi fait n'aperçoit pas les objets par fragments et au moyen de mots comme nous le faisons, mais par blocs et au moyen d'images. Ses idées ne sont pas désarticulées, classées, fixées en formules abstraites comme les nôtres ; elles jaillissent entières, colorées et vivantes. Nous raisonnons et il *voit*. C'est pourquoi il est souvent visionnaire. Ces têtes si pleines, peuplées d'images pittoresques, sont toujours en ébullition et en tempête. Benvenuto a des croyances d'enfant, il est superstitieux comme un homme du peuple. Un certain Pierino,

qui le vilipendait, lui et sa famille, s'écria dans un transport de colère: "Si ce que je dis là n'est pas vrai, que ma maison tombe sur moi!" Quelque temps après, en effet, sa maison s'écroula, et il eut une jambe cassée. Benvenuto ne
5 manque pas de considérer cet événement comme une œuvre de la Providence, qui a voulu punir le mensonge de Pierino. En prison, sa tête fermente; s'il ne succombe pas à ses blessures et à l'infection de l'air, c'est qu'il s'est tourné du côté de Dieu. Il a de longues conversations avec son ange
10 gardien; il souhaite revoir le soleil, soit en songe, soit effectivement, et il se trouve un jour transporté en face d'un soleil magnifique, d'où sort le Christ et ensuite la Vierge, qui lui font des signes de miséricorde, et il voit le ciel avec toute la cour de Dieu. Ce sont là des imagina-
15 tions fréquentes en Italie. Après une vie débauchée et violente, souvent même au plus fort de ses vices, l'homme se métamorphose tout d'un coup. Hercule d'Este, au sortir d'une orgie, allait chanter l'office avec sa troupe de musiciens français; il faisait crever un œil ou couper la main à
20 deux cent quatre-vingts prisonniers avant de les vendre, et le jeudi saint allait laver les pieds aux pauvres. Pareillement, le pape Alexandre, en apprenant l'assassinat de son fils, se frappait la poitrine et confessait ses crimes devant les cardinaux assemblés. L'imagination, au lieu de tra-
25 vailler du côté du plaisir, travaille du côté de la crainte, et, par un mécanisme semblable, leur esprit se frappe d'images religieuses aussi vives que les images sensuelles dont ils étaient assaillis.

De cette fougue et de cette fièvre de l'intelligence, de ce
30 frémissement intérieur par lequel les images absorbantes

et aveuglantes secouent toute l'âme et toute la machine corporelle, naît un genre d'action propre aux hommes de ce temps. C'est l'action impétueuse, irrésistible, qui va droit et subitement à ce qu'il y a de plus extrême, c'est-à-dire au combat, au meurtre et au sang. Il y a cent exemples, dans la vie de Benvenuto, de ces orages et de ces coups de foudre. Il s'était pris de dispute avec deux orfèvres rivaux, qui commencèrent à le décrier :

« Mais comme je ne sais pas de quelle couleur est la peur, je m'inquiétais peu de leur menaces. . . . Pendant que je parlais, un de leur cousins, nommé Gherardo Guasconti, à leur instigation peut-être, saisit le moment où passait près de nous un âne chargé de briques, et il le poussa sur moi avec tant de force qu'il me fit beaucoup de mal. Je me retournai à l'instant ; et voyant qu'il riait, je lui lançai un si rude coup de poing sur la tempe, qu'il perdit connaissance et tomba comme mort. 'Voilà,' criai-je à ses cousins, 'comme on traite les lâches gredins de votre espèce !' — Puis, comme ils faisaient mine de vouloir se jeter sur moi, car ils étaient nombreux, la colère m'emporta, je tirai un petit couteau et je leur dis : 'Si l'un de vous sort de la boutique, qu'un autre coure chercher un confesseur ; car le médecin n'aura que faire ici.' — Ces paroles leur causèrent une telle épouvante, qu'aucun d'eux n'osa bouger pour secourir le cousin.»

Toujours, chez lui, le geste et le coup suivent à l'instant la pensée, comme l'explosion suit l'étincelle. Le tumulte intérieur trop fort exclut la réflexion, la crainte, le sentiment du juste, toute cette intervention de calculs et de raisonnements qui, dans une tête civilisée ou dans un tem-

pérament flegmatique, mettent un intervalle et comme une bourre mollasse entre la première colère et la résolution finale. Dans une auberge, l'hôte inquiet, et qui avait sans doute raison de l'être, voulut être payé avant de lui fournir
5 les choses nécessaires : "Je ne pus fermer l'œil un seul instant, dit-il, je passai la nuit à chercher un moyen de me venger. Je pensai d'abord à mettre le feu à la maison, puis à égorger les bons chevaux que l'hôtelier avait mis dans son écurie. Tout cela me semblait facile à exécuter,
10 mais je ne voyais pas qu'il fût aussi aisé de nous sauver, moi et mon camarade." Il se contente de hacher et de déchirer quatre lits avec un couteau. — Un autre jour, comme il était à Florence en train de fondre son *Persée*, la fièvre lui vint ; l'excès de la chaleur et la longueur des
15 veilles qu'il avait passées en surveillant la fonte l'avaient tellement épuisé qu'on le croyait à l'agonie. Un domestique accourt et crie que la fonte ne réussit pas. "Je poussai un si terrible cri qu'on l'aurait entendu du septième ciel. Je me jetai à bas du lit, je pris mes habits et com-
20 mençai à me vêtir en distribuant une grêle de coups de pied et de coups de poing à mes servantes, à mes garçons et à tous ceux qui venaient pour m'aider." — Une autre fois il était malade et le médecin avait défendu de lui donner à boire ; la servante, par pitié, lui donna de l'eau. "On me
25 raconta plus tard qu'à cette nouvelle mon pauvre Felice faillit tomber à la renverse. Il prit ensuite un bâton et se mit à rosser vertement la servante en s'écriant : 'Ah ! traîtresse, tu l'as tué !'" Il y a une infinité de traits semblables. Benvenuto blesse ou tue son élève Luigi, la
30 courtisane Penthesilea, son ennemi Pompeio, des aubergis-

tes, des seigneurs, des brigands, en France, en Italie, partout. Prenons une de ces histoires, et considérons avec soin les petites circonstances du récit, qui peignent les sentiments.

On apprend que Bertino Aldobrandi, élève du frère de Benvenuto, vient d'être tué. 5

On rapporte le pauvre jeune homme à la maison de Cellini : l'opération qu'on lui fait ne réussit pas ; les chirurgiens étaient ignorants à cette époque, et il meurt de sa blessure. Là-dessus la rage prend Cellini, les idées tourbillonnent dans sa tête : 10

"Mon seul délassement était *de lorgner, comme une maîtresse*, l'arquebusier qui avait tué mon frère. . . . M'étant aperçu que la passion de le voir si souvent m'ôtait le sommeil et l'appétit et me menait dans un mauvais chemin, je me disposai à sortir de ce tourment, sans tenir compte de ce qu'une pareille entreprise avait de peu louable. 15

"Je m'approchai adroitement de lui avec un grand poignard semblable à un couteau de chasse. J'espérais du revers lui abattre la tête, mais il se retourna si vivement que mon arme l'atteignit seulement à l'épaule gauche et lui fractura l'os. Il se leva, laissa tomber son épée, et, troublé par la douleur, se mit à courir. Je le poursuivis, le rejoignis en quatre pas, et levai mon poignard au-dessus de sa tête qu'il inclinait très bas, de sorte que mon arme s'engagea entre l'os du cou et la nuque, si profondément que, malgré tous mes efforts, je ne pus la retirer." 20 25

Là-dessus, on se plaint de lui au pape ; mais il a soin de faire quelques belles pièces d'orfévrerie avant d'aller au palais. "Quand je parus devant le pape, il me lança un 30

regard menaçant qui me fit trembler ; mais dès qu'il eut vu mon ouvrage, sa figure commença à se rasséréner." Une autre fois, et après un autre meurtre bien moins excusable, le pape répond aux amis de l'homme tué par Cellini : 5 " Apprenez que des hommes uniques dans leur art comme Cellini ne doivent pas être soumis aux lois, et lui moins que tout autre, car je sais combien il a raison." Cela vous montre à quel point l'habitude du meurtre est enracinée alors en Italie. Le souverain de l'État, le vicaire de Dieu, 10 trouve naturel qu'on se fasse justice soi-même, et couvre le meurtrier de son indifférence ou de son indulgence, de sa partialité ou de son pardon.

De cet état des mœurs et des esprits naissent plusieurs conséquences pour la peinture. D'abord les hommes de ce 15 temps sont obligés de s'intéresser à une chose que nous ne connaissons plus, parce que nous ne la voyons plus, et que nous n'y faisons plus attention, à savoir le corps, les muscles et les différentes attitudes que présente la personne humaine en mouvement. Car alors un homme, si grand qu'il soit, 20 est tenu d'être un homme d'armes, de savoir manier l'épée et le poignard pour sa défense ; partant, sans y songer, il imprime dans sa mémoire toutes les formes et toutes les attitudes du corps agissant ou combattant. Le comte Balthazar de Castiglione, en faisant la description de la 25 société polie, énumère les exercices dans lesquels un homme bien élevé doit être expert. Vous allez voir que les gentilshommes de ces temps ont l'éducation, et partant les idées, non-seulement d'un maître d'armes, mais encore d'un toréador, d'un gymnaste, d'un écuyer et d'un paladin :

30 " Je veux que notre homme de cour soit un parfait cava-

lier à toutes selles, et, comme c'est un mérite particulier des Italiens de bien gouverner le cheval à la bride, de manœuvrer par principes surtout les chevaux difficiles, de courir des lances, de jouter, qu'il soit en cela un des meilleurs parmi les Italiens. 5

"Pour les tournois. les pas d'armes, les courses entre barrières, qu'il soit un des bons parmi les meilleurs Français. . . . Pour jouer aux bâtons, courir le taureau, lancer des dards et des lances, qu'il soit excellent parmi les Espagnols. . . . Il convient encore qu'il sache sauter et 10 courir. Un autre exercice noble est le jeu de paume, et je n'estime pas à moindre mérite de savoir faire la voltige à cheval."

Ce ne sont pas là de simples préceptes relégués dans la conversation ou dans les livres ; on les pratiquait ; les 15 mœurs des plus grands personnages y étaient conformes. Julien de Médicis, qui fut assassiné par les Pazzi, est loué par son biographe non-seulement pour son talent de poète et son tact de connaisseur, mais encore pour son habileté à manier le cheval, à lutter et à jeter la lance. César Borgia, 20 ce grand assassin et ce grand politique, avait les mains aussi vigoureuses que l'intelligence et la volonté. Son portrait montre un élégant, et son histoire un diplomate ; mais sa biographie intime montre aussi un matamore, comme on en voit dans cette Espagne d'où sa famille 25 venait. "Il a vingt-sept ans, dit un contemporain, il est très beau de corps, et le pape son père a grand'peur de lui. Il a tué six taureaux sauvages en combattant à cheval avec la pique, et à l'un de ces taureaux il a fendu la tête d'un seul coup." 30

Considérez des hommes ainsi élevés ayant l'expérience et le goût de tous les exercices du corps ; ils sont tout préparés pour comprendre la représentation du corps, c'est-à-dire la peinture et la sculpture; un torse cambré, une
5 cuisse ployée, un bras qui se lève, la saillie d'un tendon, tous les gestes et toutes les formes du corps humain éveillent en eux des images intérieures et préalables. Ils peuvent s'intéresser aux membres, et se trouvent connaisseurs par instinct, sans s'en douter.

10 D'autre part, le manque de justice et de police, la vie militante, la présence continuelle de l'extrême danger remplissent l'âme de passions énergiques, simples et grandes. Elle est donc disposée à goûter dans les attitudes et dans les figures, l'énergie, la simplicité, et la grandeur ; car le
15 goût a pour source la sympathie, et pour qu'un objet expressif nous agrée, il faut que son expression soit conforme à notre état moral.

En dernier lieu et pour les mêmes raisons, la sensibilité est plus vive ; car elle est refoulée en dedans par l'horri-
20 ble pression de toutes les menaces qui entourent la vie humaine. Plus un homme a pâti, craint ou peiné, plus il est content de s'épanouir. Plus son âme a été obsédée d'anxiétés violentes ou de méditations sombres, plus il éprouve de plaisir devant la beauté harmonieuse et noble.
25 Plus il s'est tendu ou bridé pour faire effort ou dissimuler, plus il jouit quand il peut s'ouvrir ou se détendre. Une calme et florissante madone dans son alcôve, un vaillant corps de jeune homme sur son dressoir, occupent ses yeux plus délicieusement au sortir de préoccupations tragiques
30 et de songes funèbres. La conversation aisée, abandonnée,

multiple, incessamment renouvelée et variée n'est pas là pour l'épancher; dans le silence où il se renferme, il cause intérieurement avec les couleurs et les formes ; et le sérieux ordinaire de sa vie, la multitude de ses dangers, et la difficulté de ses épanchements ne font qu'aviver et affiner les impressions qu'il reçoit des arts.

Tâchons de rassembler ces divers traits de caractère, et considérons d'un côté un homme de notre temps, riche et bien élevé, de l'autre un grand seigneur de l'an 1500, tous les deux choisis dans la classe où vous cherchez des juges. Notre contemporain se lève à huit heures du matin, endosse sa robe de chambre, prend son chocolat, va dans sa bibliothèque, remue quelques cartons de paperasses s'il est homme d'affaires, ou feuillette quelques livres nouveaux s'il est homme du monde ; après quoi, l'esprit rassis, sans inquiétude, ayant fait quelques tours sur un tapis moelleux et déjeuné dans un joli appartement chauffé de calorifères, il va se promener sur le boulevard, fume son cigare, entre au cercle pour lire les journaux, cause littérature, cotes de bourse, politique ou chemins de fer. Quand il rentre chez lui, fût-ce à pied et à une heure du matin, il sait très bien que le boulevard est garni de sergents de ville, et que nul accident ne lui arrivera. Il a l'âme tranquille et se couche en pensant que demain il recommencera. Voilà la vie aujourd'hui. Cet homme, qu'a-t-il vu en fait de corps ? Il est allé aux bains froids, il a contemplé ce marécage grotesque dans lequel barbotent toutes les difformités humaines ; peut-être, s'il est curieux, il a trois ou quatre fois dans sa vie regardé des athlètes de foire ; et ce qu'il a vu de plus net en fait de nu, ce sont les maillots de l'Opéra.

En fait de grandes passions, à quelles épreuves a-t-il été soumis ? peut-être à des piques de vanité ou à des inquiétudes d'argent ; il a fait une mauvaise spéculation de Bourse, il n'a pas obtenu une place qu'il espérait ; ses amis
5 ont dit dans le monde qu'il manque d'esprit ; sa femme dépense trop, son fils fait des sottises. Mais les grandes passions qui mettent en jeu sa vie et la vie des siens, qui peuvent le précipiter dans un cachot, le conduire à la torture et au supplice, il ne les connaît pas. Il est trop
10 tranquille, trop protégé, trop dispersé en petites sensations fines et agréables ; sauf la chance si rare d'un duel accompagné de cérémonies et de politesses, il ignore l'état intérieur d'un homme qui va tuer ou être tué. Considérez au contraire un de ces grands seigneurs dont je vous parlais
15 tout à l'heure, Alfonse d'Este, César Borgia, Laurent de Médicis, leurs gentilshommes, tous ceux qui sont à la tête des affaires. Pour un noble ou un cavalier de la Renaissance, le premier soin, c'est de se mettre nu le matin, avec son maître d'armes, un poignard dans une main, une épée
20 de l'autre ; on le voit ainsi représenté dans les estampes. A quoi occupera-t-il sa vie, et quel est son principal plaisir ? Ce sont les cavalcades, les mascarades, les entrées de villes, les pompes mythologiques, les tournois, les réceptions de souverains, où il figure à cheval magnifiquement vêtu,
25 étalant ses dentelles, son justaucorps de velours, ses broderies d'or, fier de sa belle prestance et de la vigoureuse attitude par laquelle, avec ses compagnons, il relève la dignité de son prince. Quand il sort dans la journée, il a le plus souvent sous son pourpoint une cotte de mailles
30 complète ; il faut bien qu'il se mette à l'abri des coups de

poignard et des coups d'épée qui peuvent l'atteindre au coin d'une rue. Même dans son palais, il n'est pas tranquille ; les énormes encoignures de pierre, les fenêtres grillées d'épais barreaux, la solidité militaire de toute la structure, indiquent qu'une maison comme une cuirasse doit défendre 5 son maître contre les coups de main. Un pareil homme, lorsqu'il est bien verrouillé chez lui et qu'il se trouve en face d'une belle figure de courtisane ou de vierge, devant un Hercule, un Père éternel grandement drapé ou vigoureusement musclé, est plus capable qu'un moderne de 10 comprendre leur beauté et leur perfection corporelle. Il sentira, sans éducation d'atelier, par une sympathie involontaire, les nudités héroïques et les musculatures terribles de Michel-Ange, la santé, la placidité, le regard simple d'une madone de Raphaël, la vitalité hardie et naturelle d'un 15 bronze de Donatello, l'attitude contournée, étrangement séduisante, d'une figure de Vinci, la superbe volupté animale, le mouvement impétueux, la force et la joie athlétique des personnages de Giorgione et du Titien.

NOTES.

I. THE BEARS OF BERNE.

Alexandre Dumas (1803–70), the most productive novelist and playwright of this age. African blood ran in his veins, and the animal spirits of his race seemed to have passed into his literary work. He was unequalled as a quick, sprightly, entertaining narrator, but frequent touches of coarseness and vulgarity, as well as the want of finish resulting from incessant production, will tell against the lasting fame of his works. Our piece is extracted from his *Impressions de Voyage en Suisse*. He must not be confounded with his son, *Alexandre Dumas fils*, now living and, owing to distinction acquired as a writer for the stage, a member of the French Academy.

P. 1, L. 1. *nous*, this plural pronoun is used here by emphasis for *je*.

L. 16. *Berne*, the German-speaking capital of the Swiss canton of the same name, and also of the Swiss Confederation. Twenty-four cantons or states are united in this Confederation by a bond not unlike that between the United States of N. America. Some of the proper names below are those of cantons or inhabitants of cantons in the neighborhood of Berne : *la Vaudoise*, i.e. the woman from *Vaud*, a French-speaking canton, bordering on the N. banks of Lake Geneva : *Fribourg*, between Vaud and Berne, a mixed canton, i.e. where French and German are both spoken ; *la Valaisane*, woman from *Valais*, a canton in the Rhone valley.

P. 2, L. 2. *le mont Gemmi*, a mount of the Bernese Alps, over which a pass leads into the Rhone valley.

L. 14. *Les arcades*, covered ways along the streets, under the second stories of continuous houses, a feature of Berne.

L. 17. *se détachant*, 'standing out'; *demi-teinte*, mezzotinto, 'dull color.'

L. 25. *écume de mer*, 'meerschaum.'

L. 26. *la croix fédérale*, a white cross on a red ground, arms of the Swiss confederation.

L. 29. *mis en scène*, 'arranged' on the stage.

P. 3, L. 5. *tudesque*, from Italian *tedesco*, 'German,' used here colloquially with that sense.

L. 26. *porte de Fribourg*, i.e. the gate in the western walls of Berne which opened on the road to Fribourg; *se découper*, 'to be sharply outlined.'

L. 28. *les chevaux, etc.*, two groups of statuary, before the Palace of the Tuileries in Paris; destroyed during the Commune.

P. 4, L. 7. *licornes*, 'unicorns,' fabulous animals used in heraldry as supporters.

L. 15. *à leur suite*, 'at their heels.'

L. 17. *en serre-file*, closing the files or 'bringing up the rear,' *de quoi*, 'enough to.'

L. 22. *à quoi tenait*, 'what was the reason of.'

L. 30. *Saint Ours*, Saint Ursus in the Catholic calendar.

P. 5, L. 3. *Soleure*, the name of another Swiss canton and of its capital.

L. 15. *à l'affût*, 'on the watch for.'

L. 19. *Zœringen*, the dukes of this name, once heads of an important state in south-western Germany.

P. 6, L. 11. *non avenu*, legal term, 'null and void.'

L. 23. *est-il*, inversion after *encore*, 'the steeple is,' etc.

P. 7, L. 6. *se répandit en, etc.*, 'launched out into,' etc.

L. 11. *en retour, etc.*, 'at right angles.'

L. 16. *mal d'aplomb*, 'ill-poised.'

L. 26. *avoyer*, the chief magistrate of the canton of Berne, in former times; in 1798 the French, called by the French-speaking subjects of Berne (now the canton of Vaud) to come and help them shake off the yoke of the aristocratic Bernese government, entered Switzerland, defeated the troops of Berne and set their subjects free. In 1803, Napoleon, then First Consul, established harmony on the basis of the

permanent independence of the French-speaking populations, and took the title of 'Mediator of the Swiss cantons.'

P. 9, L. 20. *à juste titre*, 'justly.'

L. 21. *Henri IV* (1553–1610), the founder of the Bourbon dynasty. *Bassompierre* (1579–1646), baron and marshal of France, famous for his wit and adventures at the court of several French kings.

L. 30. *widercome*, from the German for 'come again'; here a large drinking cup used to drink the health of parting guests.

P. 10, L. 1. *le coup de l'étrier*, 'parting bumper.'

L. 2. *porter un toast*, 'to propose a toast.'

L. 29. *tour d'inscription*, 'turn' (in the order of application).

P. 11, L. 7. *en devoir*, 'in duty bound.'

L. 11. *ancien, nouveau, etc.*, this was written two years after the revolution of 1830; the new king was Louis Philippe d'Orléans whom the people had put on the throne in the place of Charles X, the former king.

P. 12, L. 11. *Jardin des Plantes*, zoölogical and botanical garden in Paris. *Martin*, familiar name given to bears, 'Bruin.'

L. 26. *un pavillon*, a garden- or park-house.

P. 14, L. 23. *vieille fille*, 'old maid.'

L. 29. *une fois donnés*, 'given once for all.'

P. 15, L. 1. *les ayants-droit*, law term, 'heirs-at-law.'

L. 1. *sous prétexte, etc.*, 'on the plea of undue influence.'

L. 2. *d'office*, 'appointed by the court.'

L. 8. *argent comptant*, 'ready money.'

L. 12. *fondés de pouvoir*, attorneys or 'guardians'; *gardien* below means simply 'keeper.'

L. 18. *jonc à pomme d'or*, 'a gold-headed switch.'

P. 16, L. 12. *justifiaient du titre, etc.*, legal expression, 'proved property.'

L. 27. *ce fut à qui, etc.*, 'it was a struggle as to who.'

P. 17, L. 9. *éligibles;* until the revolution of 1848, eligibility to national representation in France depended on the payment by a citizen of a certain amount of taxes on property.

L. 29. *mis à jour*, 'perforated.'

P. 18, L. 5. *se mettre en devoir*, 'to proceed.'

L. 10. *de son mieux*, 'the best he could.'

L. 23. *marché aux herbes*, 'vegetable market.'

L. 27. *s'en faire faute*, 'to deny one's self.'

P. 19, L. 9. *du premier abord*, 'from the first.'

L. 22. *prendre une inscription de, etc.*, 'to register,' etc.

P. 20, L. 7. *Rodolphe d'Erlac*, Rudolf von Erlach, the victorious leader of the Bernese in a battle fought at Laupen (1339) against the rival city of Fribourg and the nobles of neighboring parts.

L. 21. *Chemin faisant*, 'on our way.'

L. 22. *s'informer près de*, 'to inquire of.'

L. 28. *Saint Christophe*, Saint Christopher, whom legends represent of a gigantic size.

L. 30. *conséquente*, 'logical.'

P. 21, L. 7. *Saint Sacrement*, i.e. the chalice used in the celebration of the holy sacrament.

P. 22, L. 7. *le maître-autel*, 'the grand altar.'

L. 14. *Sans ménagement aucun*, for *sans aucun ménagement*, this inversion often occurs after *sans*.

L. 15. *michélistes*, i.e. those who had voted for a statue of Saint Michel.

L. 20. *les Fribourgeois*, i.e. the people of Fribourg.

II. SCENES OF V. HUGO'S CHILDHOOD,

ACCORDING TO A WITNESS OF HIS LIFE.

Madame Adèle Hugo, the poet's wife, began in 1858 a biography of her husband under the title *V. Hugo raconté par un témoin de sa vie*, of which two volumes had been published when her death occurred (1868) in Guernsey, where she shared the exile of the republican poet, during the rule of Napoleon III. If written by her, this work was evidently inspired by Hugo's own reminiscences, especially our pages relating the impressions left upon his vivid imagination by the belligerent Spain of 1811. All passages enclosed in simple quotation marks ' ' are taken bodily from the

1st volume; the rest was inserted to elucidate sundry points more briefly than could have been done by direct quotation.

P. 25, L. 1. *V. Hugo* (1802–1885), notwithstanding many shortcomings, one of the great minds of this age. Foremost, though then barely out of his teens, in the literary revolution of Romanticism (1820–30), he set the example of self-reliant originality, and protesting against the servile imitation of previous great French writers, vindicated his right to choose his own standard of literary perfection. The native vigor and brilliancy of his verse, the richness and picturesqueness of his language, though each carried to a fault, set his works apart, and have done much to mould cotemporary literature. The true admirer of Hugo, to find him at his best, will turn neither to his novels, often marred by an admixture of doubtful social doctrines, nor to his too intensely wrought dramas, but to his poems, especially the *Contemplations* and *la Légende des Siècles*, both composed or published during the earlier part of his exile.

L. 2. *Tout enfant encor*, 'a mere child as yet'; *recueillis*, 'attentive.'

L. 5. *s'il faut en croire*, 'if we are to believe.'

L. 9. *fort en deçà*, 'long before.'

L. 12. *à certaines scènes, etc.*, 'judging from certain scenes too coarse,' etc.

L. 17. *l'homme fait*, the man in his maturity.

P. 26, L. 1. *en revanche*, 'on the other hand.'

L. 4. *s'est reporté*, 'looked back.'

L. 5. *rien d'inouï*, 'anything exceptional.'

L. 6. *tout homme, etc.*, 'however illustrious a man,' etc.

L. 11. *il est peu de mères*, 'there are few mothers.'

L. 15. *il se trouva*, 'it was found.'

L. 16. *rien qu'à*, 'only by.'

L. 18. *au fait, etc.*, 'indeed, he is hidden from our attention, absorbed as he is,' etc.

L. 20. *Eugène*, like his brother Victor, he embraced the literary profession; lost his mind in 1822 and died shortly afterward.

L. 22. *survenue au sortir*, 'occurring at the close.'

L. 26. *prendre de poses*, 'to strike attitudes.'

L. 27. *Tout cela*, 'all this band.'

L. 29. *impasse*, 'court,' a street without an outlet; *Feuillantines*, name of the order of nuns which occupied the house before the Revolution. This building was pulled down in 1813 to permit a farther opening of the street.

P. 27, L. 1. *s'était posée*, 'had alighted.'

L. 6. *vierge*, 'primeval'; *où s'aménageaient, etc.*, 'where surprises were planned.'

L. 11. *d'autre part*, 'on the other side.'

L. 15. *mis un soin, etc.*, 'taken affectionate care.'

L. 23. *en plein courant*, 'in the very midst of the current.'

L. 27. *Léopold Hugo*, d. in 1828, at Paris. He was himself an esteemed writer on military matters. *Lorraine*, a province (formerly a distinct duchy) of S. W. Germany; from 1766 to 1871 (the close of the Franco-Prussian war), it was a part of France.

L. 30. *la Vendée*, a country in western France and S. of Little Britanny; the peasantry of this and neighboring parts, exasperated by the king's death (1793) and the persecutions against the Church, rose in arms and waged against the republican armies a war marked on both sides by much cruelty, but were finally crushed in 1794. *aide-major*, captain-adjutant.

P. 28, L. 6. *eût pu, etc.*, 'might have worked to his disadvantage.'

L. 7. *Nantes*, port near the mouth of the Loire, in southern Britanny, one of the centers of the Vendean rebellion.

L. 8. *faire grâce*, 'to forgive.'

L. 11. *Moreau*, b. in 1763; a distinguished general under the republic. Overcoming the Austrians at Hohenlinden (Germany) in the same year (1800) that Bonaparte defeated them at Marengo (Italy), he was regarded by the latter as a possible rival, disgraced, accused of conspiring and forced to leave France (1804) for the U. S. of America. Here he resided for several years at Morrisville (Pa.); later he was unfortunately induced to return to Europe and to serve as a military adviser in the Russian armies, then at war with

France, and while so engaged he was killed by a French ball in the battle of Dresden (1813).

L. 12. *Besançon*, a city of eastern France, in the French-speaking province of *Franche-Comté*, one of the paternal estates of the emperor Charles V of Germany and, after him, a dependency of Spain, until conquered by Louis XIV in 1668. *porté*, 'entered.'

L. 16. *Rome*, taken here as a type of all despotic, military powers, while Sparta is the type of republics ruled by law.

L. 17. *Napoléon, etc.*, the dynastic name assumed with the imperial power by Napoleon Bonaparte; this and the following means that the despotic views of Napoleon began to appear under a pretense of executing the laws as simple First Consul.

L. 18. *trop gêné par le droit*, 'too much hampered by the law' (which as Consul he was bound to respect).

L. 21. *au gré de*, 'a sport of.'

L. 22. *breton, etc.*, 'both Breton and Lorrain'; his mother being a native of *Britanny* and his father of Lorraine.

L. 24. *ainsi qu'une chimère*, 'as a non-existing thing.'

P. 29, L. 3. *ne tiendrait que de*, 'would owe solely to.'

L. 9. *qui ne dut, etc.*, 'who owed his surviving solely,' etc.

L. 17. *Joseph Bonaparte*, elder brother of Napoleon, by whom he was made king of Naples (1806), on the conquest of that country, and of Spain in 1808. A man of moderate abilities, he could neither reduce nor conciliate his subjects averse to foreign rule; driven from Spain (1813), then forced to leave France by his brother's downfall (1815), he settled in America, at Philadelphia, and Bordentown (N. J.); in 1832 he returned to Europe, where he died (1844).

L. 18. *dont lui, etc.*, 'whom he, N., did not care for.'

L. 21. *sans plus de façons*, 'without any more ado.'

L. 23. *du fil à retordre*, thread to twist, colloquial, 'a hard nut to crack.'

L. 27. *Fra-Diavolo*, lit. Friar or Bro' Devil.

P. 30, L. 2. *il s'agissait*, 'the point was.'

L. 5. *à lui*, 'of his own.'

L. 21. *traverse*, 'short cut.'

L. 27. *mener à bonne fin*, 'to bring to completion.'

L. 28. *Salerne*, Salerno, in the bay of Tarento, S.E. of Naples.

P. 31, L. 2. *Royal-Corse*, Royal-Corsica, a regiment of that name; *Avellino*, a fortress in the vicinity of Naples.

L. 7. *tout au long*, 'through the entire length.'

L. 10. *ne les rend*, 'only returns them.'

L. 17. *ensoleillées*, 'sunny.'

L. 21. *roi d'Espagne*, *Charles IV*, of the Bourbon family, involved in a quarrel with his son (Ferdinand VII, king from 1808–33). Under a plea of reconciling them, Napoleon inveigled them to Bayonne, a French city near the boundary line, and there, holding them in captivity, obtained from them a renunciation of the crown of Spain, which he offered to his brother Joseph. The Spaniards, however, did not acquiesce in these acts.

L. 24. *des Indes*, W. Indies; including not only Cuba, but also Mexico and S. America, then dependencies of Spain.

L. 26. *n'entendaient*, *etc.*, 'turned a deaf ear.'

L. 27. *en fait de roi*, 'as for a king.'

L. 28. *pauvre sire*, colloquially, 'a worthless man'; *sire* otherwise is used in addressing sovereigns.

L. 30. *de sa propre façon*, 'of his own make.'

P. 32, L. 6. *On juge bien*, 'you may well imagine.'

L. 8. *échurent*, *etc.*, 'fell to his lot.'

L. 9. *Abruzzes*, Abruzzi, a mountainous region about Naples.

L. 12. *en rase campagne*, 'in the open field.'

L. 15. *Avila*, a mountainous province W. of Madrid; *Guadalaxara*, a similar province N. E. of the capital.

L. 17. *coup sur coup*, 'successively.'

L. 18. *majordome*, from Italian *maggiordomo*, 'master of the household.'

L. 19. *grand*, 'grandee,' one of the highest nobility, of Spain.

L. 22. *entendaient bien*, 'clearly meant'; *en mettaient*, 'associated in it.'

P. 33, L. 13. *dès aujourd'hui*, 'this very day.'

L. 17. *lycée*, 'lyceum,' one of the French colleges founded by Napoleon after a plan of military discipline.

L. 20. *sens dessus dessous*, 'topsy-turvy.'

L. 26. *jusqu'à en crever*, 'to the point of bursting.'

P. 34, L. 14. *prodigué, etc.*, 'much indulged them in theater-going.'

L. 17. *eut tort*, 'was slighted.'

L. 23. *abricot*, 'peach-colored.'

L. 30. *à pas sourds*, 'with stealthy strides.'

P. 35, L. 3. *l'escamotage*, 'the mysterious disappearance.'

L. 11. *l'amoureuse*, 'heroine.'

L. 12. *avait des longueurs*, 'dragged at times.'

L. 22. *rococo*, adj. applied to the fashions of Louis XVI's time; *comme, etc.*, 'such as even then only existed in pictures.'

L. 23. *tenir à l'aise*, 'to find room easily.'

L. 25. *fer battu*, 'wrought iron.'

P. 36, L. 10. *le pli*, 'that bent.'

L. 16. *Biscaye*, Biscay, the region of the Pyrenees, inhabited by a sturdy people with a language of their own, the Basque.

L. 18. *Mina et le Pastor*, two famous leaders of guerrillas.

L. 23. *des deux parts*, 'on both sides.'

L. 26. *Irun*, a Spanish town, first stage on the road to Madrid.

L. 27. *à force, etc.*, by dint of being, 'by growing,' etc.

P. 37, L. 7. *c'était à qui*, 'it was a struggle as to who,' etc.

L. 18. *mayoral*, Spanish for the conductor of a coach.

L. 19. *la grandesse*, grandeeship or 'exalted rank.'

L. 22. *caballero*, Spanish for 'gentlemen.'

L. 24. *prit les devants*, 'forged ahead.'

P. 38, L. 15. *Fontarabie*, the bay of Fontarabia, in the innermost angle of the bay of Biscay.

L. 16. *Ernani*, V. Hugo gave the name of this little town to the hero of his first performed, and best known, tragedy, Hernani.

L. 22. *paysannes*, adj., 'rustic.'

L. 30. *brouilla*, 'disgusted.'

P. 39, L. 5. *à lui*, 'of his own.'

L. 10. *bois plein*, 'solid wood.'

L. 16. *Gargantua*, the giant whose fabulous doings were made into a burlesque novel by the French writer *Rabelais*.

L. 22. *on serait, etc.*, 'people would be practically alone even though they were ten thousand.'

L. 28. *arma*, 'cocked.'

P. 40, L. 2. *je ne sais quelles*, 'some . . . I have forgotten which.'

L. 8. *Torquemada* or *Torrequemada*, in Spanish, 'burnt tower,' a name which the French justified by burning the town.

L. 12. *failli*, lit. failed, i.e. 'came very near.'

L. 14. *l'idée noire*, 'the nightmare.'

L. 15. *Longchamps*, a part of the bois de Boulogne. *Il se mêla*, 'there was mixed.'

L. 22. *billes*, 'marbles' (in the children's game).

P. 41, L. 3. *c'est qu'*, 'it was because.'

L. 16. *bonnets à poil*, bearskin caps.

P. 42, L. 2. *c'était fini, etc.*, 'it would have been all over but for,' etc.

L. 6. *il y en eut qui*, 'some of them.'

L. 15. *accommoder*, 'to dress.'

L. 20. *Louis XV*, in the style of Louis XV's time.

L. 25. *écorchait*, 'murdered.'

L. 27. *quelconque*, 'such as it was.'

P. 43, L. 4. *transsudent*, 'permeate.'

L. 6. *elles le lui devinrent. etc.*, 'they became far more so to her.'

L. 7. *Vieille-Castille ;* the original nucleus of the kingdom of Spain was the central plateau here spoken of and was itself divided into northern part or Old Castile, and the southern part wrested from the Moors after the former, and, for that reason, called 'New' Castile.

L. 8. *au pas*, 'at a slow pace.'

L. 18. *n'en pouvait plus*, 'was tired out.'

L. 26. *allait peu à*, 'suited little.'

P. 44, L. 2. *bastille*, fortified tower or prison.

L. 6. *retombée*, 'stroke of the knocker.'

L. 26. *alcade* or *alcaid*, an Arabic word inherited from the Moors, 'mayor.'

L. 27. *voiturée*, 'carriagefull,' 'party.'

P. 45, L. 16. *ne se démentit pas*, 'was not departed from.'

P. 46, L. 11. *traînaient le pas*, 'limped along on foot.'

L. 24. *voilà comme*, 'this is the way.'

L. 28. *est-il heureux*, colloquial, 'is he not lucky?'

L. 30. *touffue*. 'leafy,' profuse like leaves on a tree.

P. 47, L. 7. *bonhomme*, 'little fellow.'

L. 13. *le gobe-mouche, etc.*, 'the fly-catcher was the figure moved by a spring,' etc.

L. 16. *la préface de Cromwell;* 'Cromwell,' the first, though never performed, tragedy of V. Hugo. In the preface to it, Hugo gave expression to the belief that tragic drama ought, as life itself, to contain an admixture of the comic element; for the admirers of French classic tragedy, this assertion was, at the time, little short of blasphemous.

L. 21. *On s'était si peu attendu à*, 'they had so little expected.'

L. 26. *ils eurent beau fouiller*, 'they vainly searched.'

P. 48, L. 1. *leur affaire*, 'the very thing.'

L. 6. *n'en voulut pas*, 'refused it.'

L. 10. *Ségovie.* Segovia, an ancient city of Old Castile, 45 m. N. W. of Madrid. *Alcazar* (El Casr) is the name the Moors gave to the fortified palaces of their governors; one such is found in nearly every city formerly in their power.

L. 11. *sculptées, etc.*, 'adorned with carvings and provided with loopholes and turrets.'

L. 25. *le château d'Amboise*, a castle near Tours, on the Loire, noted for its architectural beauty; once a property of the French kings.

P. 49, L. 2. *en avoir assez*, 'to be worn out.'

L. 20. *pour comble*, 'to crown all.'

L. 24. *gagner une place*, 'to advance one place.'

L. 28. *avait beau*, v. n. to p. 47, 26.

P. 50, L. 24. *l'Escurial* or *Escorial*, an immense edifice (31 m. N. W. of Madrid), embracing within its wall not only the tombs of Spain's kings, but a palace, convent, church, etc.; it was built by Philip II, in performance of a vow made to Saint Lawrence in the critical battle of St. Quentin, fought with the French in 1557.

L. 25. *Charles Quint*, Charles, King of Spain, as Charles I (1516), afterward elected Emperor of Germany as Charles V (1519); he resigned the Spanish crown in 1555, and retired to the convent of St. Just, where he died in 1558. To him is due the selection of Madrid for the court residence, which had been formerly and successively at Burgos, Valladolid and Toledo. His chosen emblem, 'a lion,' is found in many places.

P. 51, L. 1. *de son côté*, 'his own way.'

L. 2. *ne se le fit, etc.*, 'did not wait for a second command'; *bride abattue*, 'at full speed.'

L. 5. *coup de main*, 'armed surprise.'

L. 9. *s'égayèrent*, 'were made more cheerful still.'

L. 12. *mettait pied à terre*, 'alighted.'

L. 28. *Raphael*, the Italian master; *Jules Romain* (Giulio Romano) was one of his pupils.

P. 52, L. 4. *ce n'étaient que*, 'one only saw.'

L. 7. *faire face*, 'to stand opposite.'

L. 12. *double jour*, 'twofold light.'

L. 20. *en plein Madrid*, 'in the heart of Madrid.'

L. 29. *Westphaliens*, troops raised in Westphalia, now a Rhenish province of Prussia, but then part of a kingdom of that name in S. W. Germany, under *Jérome*, youngest brother of Napoleon.

P. 53, L. 15. *il ne s'en fallait, etc.*, 'it was a matter of a few months.'

L. 23. *vint au devant*, 'came to meet.'

P. 54, L. 1. *seminario*, Spanish for 'seminary'; *sombrero*, below, for a 'hat,' wide-brimmed, Spanish fashion.

L. 4. *le bec en corbin*, colloquial, 'with a hooked nose.'

L. 20. *avaient le cœur bien gros*, 'had heavy hearts.'

P. 55, L. 11. *souffre-douleur*, 'drudge.'

L. 19. *Triboulet*, a deformed court-jester in Hugo's drama, *le Roi s'amuse: Quasimodo*, a misshaped dwarf in his novel *Notre-Dame de Paris.*

P. 56, L. 1. *bourgeois*, 'a well-to-do city man.'

L. 4. *de Viris*, a book of easy Latin reading, containing biographies of men of ancient times, by Cornelius Nepos; Quintus-Curtius, Virgil and Tacitus, mentioned next, are more difficult Latin authors.

L. 11. *le solfège*, 'solfa,' i.e. study of musical scales.

L. 17. *olla-podrida*, the favorite stew or 'hotch-potch' of the Spanish.

L. 21. *l'abondance classique*, the beverage of French boarding-schools, water mixed with a little wine.

L. 22. *faisait la sieste*, 'took the afternoon nap.'

L. 24. *se faire à*, 'to become accustomed.'

P. 57, L. 9. *en prit son parti*, 'made up his mind to it.'

L. 10. *la rhétorique*, i.e. the upper class or 'form' in French lycées.

L. 12. *du haut*, from the height, i.e. 'with all the pride.'

L. 13. *ce que, etc.*, 'what the dictionary and their efforts did not,' etc.; *à eux*, to emphasize *leur*, 'themselves.'

L. 20. *ne se gênaient pas*, 'did not put themselves under restraint.'

P. 58, L. 2. *un titre*, 'legal claim.'

L. 15. *Badajoz*, a city in W. Spain, on the Portugal line, taken the year before by Marshal Soult (1810).

L. 19. *faire de propagande*, 'make any proselytes.'

L. 23. *qu'on avait dû, etc.*, 'that this chap must have been caught,' etc.

P. 59, L. 27. *ils y tenaient*, 'it was their interest to do so.'

L. 29. *courses de taureaux*, 'bull-fights.'

L. 30. *la place*, i.e. the public square outside.

P. 60, L. 4. *il se passe, etc.*, 'something is going on.'

L. 15. *braseros*, 'braziers,' i.e. pans full of live coals, used in Spain instead of stoves and fire-places.

P. 61, L. 5. *se prêtait à*, 'permitted.'

L. 15. *de plus*, 'additional.'

P. 62, L. 4. *de Bellune*, Marshal Victor, risen from the ranks, made duke of Belluno by Napoleon ; d. in 1841.

L. 5. *Vittoria*, in the Biscayan province of Alava, on the road to France.

L. 17. *Saint-Jean de Luz*, a town in the Pyrenees, but on French ground.

L. 20. *dans tous les sens*, 'in every direction.'

L. 22. *sauve-qui-peut*, a noun, 'stampede.'

L. 25. *châteaux en Espagne*, besides its literal meaning has that of 'castles in the air.'

L. 27. *de cap et d'épée*, a Spanish expression to denote the life and manners of the Spanish nobility, the 'cloak and sword' being once the distinctive marks of the gentleman.

L. 30. *en pure perte*, 'with no gain whatever."

III. STROLLS IN THE OUTSKIRTS OF NAPLES.

Marc Monnier (1820–85), a graceful and versatile writer; born in Florence, Italy, of French parents, the best part of his life's literary work was given to the study of the country of his birth, on whose literature he was considered, in France, an authority. He held at his death a chair of literature in the University of Geneva. This selection is a part of his work on Naples, which first appeared in the form of letters in the *Tour du Monde* (1863).

P. 65, L. 3. *Torre del Greco*, a town on the Bay of Naples, at the foot of Vesuvius, ruined by the eruption of December 8, 1861, which is the one referred to by our writer. Undeterred by this or previous destructions, the inhabitants set about rebuilding on the same spot, and number now 15,000.

L. 16. *sur place, etc.*, 'taken on the spot and amid the very scenes.'

P. 66, L. 9. *vous avez beau, etc.*, 'it is in vain you,' etc.; *jouer de*, 'to bring into play.'

L. 11. *font route*, 'go along.'

L. 14. *des sous*, 'coppers'; the *sou* is now identical with the five-centime piece (about one cent U. S. money); formerly it was a copper coin.

L. 18. *chevalier*, in Italian *cavaliere*, 'gentleman.'

L. 30. *se charge de tout*, 'takes charge of all.'

P. 67, L. 6. *égal*, 'indifferent.'

L. 13. *Ferdinand II*, a Bourbon prince. King of the Two Sicilies (1830–59); his successor, Francis II, still living, was dethroned in 1860. *Il en part, etc.*, 'just as broad and beautiful ones (i.e. roads) start,' etc.

L. 16. *se négligent*, 'grow rougher.'

L. 23. *on se faisait, etc.*, 'people used to be driven,' etc.

L. 29. *lacryma Christi*, lit. Christ's tear, a red wine raised on the lower slopes of Vesuvius.

P. 68, L. 4. *royaume d'Italie*. This kingdom was constituted from 1860–70 by the successive union, accomplished by force of arms and popular uprisings, of the different Italian countries under Victor Emmanuel, a prince of the house of Savoy. Naples and Sicily, at the time this was written

(1862), were fresh conquests, and the new government had many arduous tasks to perform besides improving the roads to Vesuvius.

L. 6. *Résine*, Resina, a town about 2 kil. distant from Torre del Greco, and built on an ancient lava stream.

L. 8. *à l'huile*, 'cooked in oil.'

L. 15. *Lamartine*, a French poet and statesman (1790–1869).

L. 16. *Marie Malibran*, a famous Italian prima donna (1808–26); *Monti*, an Italian poet (1754–1826).

L. 18. *Chillon*, an old castle on the Lake of Geneva (Swiss side). *Bonnivard*, a priest of Geneva, was in 1530 cast into it by a duke of Savoy, for resisting the latter's claim to that city, and was kept there, chained to a pillar, until delivered by his countrymen (1536). Byron took this incident for the theme of his poem, 'The Prisoner of Chillon.'

L. 20. *Goethe*, the German poet (1749–1832).

L. 21. *Alfieri*, the most popular Italian writer of his time (1749–1803); these Italian words mean: 'here (was) Vittorio Alfieri in the year 1782.'

L. 24. *Chateaubriand* (1768–1848), a French author and statesman. His style, rich and striking, is often taxed with redundancy, a blemish to which our writer refers in this and another passage.

L. 29. *nonchalante*, 'slow-moving': *de Misène à Sorrente*, from cape Miseno to cape Sorrento, the two salient extremities of the semicircle described by the bay of Naples.

P. 69, L. 2. *Ischia* (pronounce Iskya), an island off cape Miseno, while *Capri* is one off cape Sorrento.

L. 11. *une rangée, etc.*, '(looking like) a line of glow-worms under a row of houses.'

L. 17. *l'observatoire*, a meteorological observatory erected (1844) in the vicinity of the Hermitage, 2,080 feet above the sea.

L. 18. *bon an mal an*, 'year in, year out.'

L. 23. *sismographe*, 'seismograph,' an electro-magnetic instrument for recording the intensity of earthquakes.

L. 27. *on s'engage*, 'one enters.'

P. 70, L. 3. *de Brosses*, a French magistrate who travelled in

Italy in 1739 and left a curious account of his journey. *Président*, presiding or chief justice in a 'Parlement,' i.e. a French court under the old régime.

L. 7. *marcassites*, 'white iron pyrites'; *mâchefer*, 'iron dross'; *délavé*, 'washed out'; *à la longue*, 'in the long run.'

L. 9. *dégorgements*, 'discharges.'

L. 12. *déjections*, 'offscourings.'

L. 15. *rapidité*, 'steepness.'

L. 18. *il peut se faire*, 'it may happen.'

L. 20. *ayant le pied montagnard*, 'at home in mountain climbing.'

L. 26. *tout de son long*, 'at full length.'

L. 28. *de plus belle*, 'better than ever.'

P. 71, L. 3. *me fit jurer, etc.*, 'swore me to secrecy.'

L. 13. *jusqu'à mi-jambe*, 'up to the knees.'

L. 14. *tours de force*, 'feats of strength.'

L. 17. *utopie*, 'vain imagination.'

L. 28. *rocher vif*, 'bare rock.'

P. 72, L. 6. *emphatique*, 'grandiloquent.'

L. 21. *à n'en plus finir*, 'without end.'

P. 73, L. 10. *comme une Tamise*, like a Thames, i.e. 'a broad river.'

L. 14. *on eût dit*, 'one would have thought.'

L. 16. *assistance*, 'spectators.'

L. 22. *Massa, San Sebastiano*, two towns on the northern flank of Vesuvius. *Une Seine quelconque*, 'some river or other.'

L. 30. *jusqu'à trois, etc.*, 'up to 3 feet from the top.'

P. 74, L. 11. *à plat ventre*, 'flat upon the ground.'

L. 19. *il ne m'en voudra pas*, 'he will not take it ill of me."

L. 27. *se retenir à*, 'to cling to.'

P. 75, L. 2. *Nadaud*, a writer of light French songs, from one of which this bit is quoted.

L. 3. *un faux pas*, 'a slip.'

L. 12. *jettature*, 'evil eye,' a belief common in Italy that some persons cast an evil spell by merely looking.

L. 27. *Lauffen*, a Swiss town where the Rhine falls from a height of 70 feet.

P. 76, L. 1. *un seul éclair*, 'one blaze.'

L. 7. *à ce qu'on nous dit*, 'as they tell us.'

L. 9. *diaprent*, 'irradiate.'

L. 10. *s'égrènent*, 'roll about' (like loose beads).

L. 28. *dont un Polonais*, 'among them a Pole.'

P. 77, L. 7. *barrez donc*, 'try to bar.'

L. 11. *une piastre*, a former Italian coin, worth about 80 cents U. S. money.

L. 12. *nous voilà partis*, 'we are off.'

L. 16. *nous lui donnons, etc.*, 'we admit that he was right, but this admission,' etc.

P. 78, L. 3. *foudroyant*, 'hurling thunderbolts at.'

L. 6. *cyclope*, 'Cyclops,' mythical one-eyed giants said to be at work in Vulcan's shops, i.e. under the volcanoes.

L. 13. *Schwitz*, one of the four forest cantons, in the heart of mountainous Switzerland.

P. 79, L. 12. *n'a pu mentir*, i.e. his statement could not be a lie, since it did him so little honor.

L. 26. *bouches à feu*, 'craters.'

L. 27. *on compte*, 'one can count on his fingers.'

P. 80, L. 6. *du chemin à faire*, 'some distance to travel.'

L. 18. *si vous le voulez bien*, 'if you are willing.'

L. 19. *que je vous ai fait, etc.*, 'which I just now forced you to scale.'

L. 25. *sans vous porter, etc.*, 'without bearing you drags you along.'

L. 29. *de côté*, 'sidewise'; *paillasses, etc.*, 'tumbling clowns in country fairs.'

P. 81, L. 8. *le bois de Boulogne*, a park near Paris, the fashionable resort for riding and driving.

L. 12. *un temps, etc.*, 'a short gallop.'

L. 21. *Carmes*, 'Carmelites,' an order of monks.

L. 30. *à la ronde*, 'all round.'

P. 82, L. 5. *prenait l'eau*, 'leaked.'

L. 17. *Dion Cassius*, a Roman historian, b. 155 A.D.

P. 84, L. 11. *l'achevèrent*, 'completed its destruction.'

L. 16. *j'ignore, etc.*, 'I do not know what the real fact is.'

L. 30. *Titien*, Titian, the Venetian painter (1477–1576).

P. 85, L. 24. *il se répand*, 'there spreads.'

L. 26. *Castellamare*, a town on the bay of Naples; *Vietri*, on the bay of Salerno.

P. 86, L. 1. *causaient, etc.*, 'were talking about iron,' etc.

L. 4. *presse-papiers*, 'paperweights.' *Idocrase* and the nouns following are the names of minerals found in the outflows of Vesuvius; 'the vulcanic garnet'; the 'sodalite,' a bluish stone containing soda; the 'mainonite' and 'humboldtite.' honey-colored stones; the 'sarcolite,' a flesh-colored stone; the 'breislakite' or Vesuvian hornblende.

L. 8. *toutes les lithes*, 'all the ites'; new minerals are often named by adding, in French, *lithe* (Greek 'stone'), or, in English 'ite,' to the name of one of its components or of some scientist.

L. 16. *un vapeur* for *un bateau à vapeur.*

L. 17. *Palerme*, Palermo, Sicily.

L. 18. *On craignait, etc.*, 'it was feared that these vapors might hurt,' etc.

L. 23. *faute de récipients*, 'for lack of receptacles.'

L. 27. *Somma*, a town on the northern cone of Vesuvius, Mount Somma.

P. 87, L. 1. *palmes*, 'palms,' a lineal measure, usually eight inches.

L. 3. *nous en apprendrons, etc.*, 'we shall hear of still greater ones.'

L. 9. *vomissait bien*, 'did, indeed, belch forth.'

L. 12. *s'évasant, etc.*, 'widening at the top like umbrella pines.'

L. 14. *que devaient, etc.*, 'what, then, must have been.'

L. 16. *au dire, etc.*, 'according to the abbé B.'

L. 27. *Pline*, Pliny the younger (62–107 A.D.), nephew of the naturalist of the same name, himself a well known Latin writer and magistrate. Among his letters two are found which relate the great eruption of 79 A.D. and the death of the elder Pliny.

P. 88, L. 2. *Spartacus*, a slave and gladiator of Capua (Italy) who in 73 B.C. instigated and led a revolt of his fellow slaves against their Roman masters; outwitting prætor

Claudius in the way described here, he soon found himself at the head of an army 100,000 strong; he was killed shortly before the annihilation of his army.

L. 25. *sur la marine*, 'along the coast.'

L. 27. *Pouzzoles*, Pozzuoli, a town on the bay of Naples, opposite cape Miseno.

P. 89, L. 3. *gargouillait*, 'bubbled up.'

L. 11. *à plusieurs reprises*, 'repeatedly.'

L. 16. *que n'ont fait, etc.*, 'than the scientists did.'

L. 17. *pour nous la rendre*, 'to give it back to us.'

L. 20. *une écharpe tricolore*, i.e. the colors of the new kingdom of Italy, distasteful to the clergy on account of the supposed hostility of the government to the papacy.

L. 25. *de bourre*, lit. stuffed with hair; here, perhaps, a French imitation of a popular Italian phrase, *di borra*, 'of might.'

P. 90, L. 15. *demandez-lui*, 'ask her (whether it is not so).'

P. 91, L. 1. *vaut la peine*, 'is worthy of. . . .'

L. 7. *Saint Janvier*, Saint Januarius, the favorite saint of the Neapolitans, whose statue is believed by them to have performed many miracles.

L. 22. *se tirer d'embarras*, 'to get one's self out of difficulty.'

L. 27. *Bourbons*, the royal family overthrown in 1860 by the new Italian monarchy; they descended from the Bourbons of Spain, issued themselves from the French King Louis XIV.

L. 29. *fort Saint-Elme*, castle Sant' Elmo, on a hill in the western part of Naples.

P. 92, L. 7. *Ottajano* (pronounce Ottayano), a little town on the slope of Mount Somma.

L. 8. *Pie IX*, Pius IX, Pope from 1846 to 1878, when he was succeeded by Leo XIII. In 1848 a revolt of the Romans forced him to flee to *Gaeta*, a Mediterranean port between Rome and Naples, then belonging to the latter.

L. 12. *Torre-Annunziata*, a town on the bay of Naples, not far from the site of ancient Pompeii.

P. 93, L. 5. *obole*, a small coin of ancient Athens; now, colloquially, 'a mite.'

L. 6. *si tard et si loin, etc.*, 'no matter how late nor from how far it comes.'

IV. PAGODES SOUTERRAINES.

Pierre Loti is the nom de plume assumed by Mr. Julien Viaud, born in 1850 of old Protestant stock at Rochefort in France, and now an officer in the French navy as well as a member of the French Academy. His writings, a mixture of travel and fiction, are wonderfully graphic, but their general tone is as morbid and, often, as sensual as their execution is brilliant. *Pêcheurs d'Islande*, a picture of life among Breton fishermen, is by far the best. The piece inserted here was published in the *Revue des Deux Mondes* (1884).

P. 95, L. 2. *Annam* or *Anam*, one of the three states, Tong King, Anam and Cochinchina, which, running from North to South and skirting the Chinese Sea, extend over the eastern part of Indo-China. By their religion, language and stage of culture, the people of those regions are closely connected with the Chinese and belong to the same race. Since 1862, the French own and have partly colonized the southernmost of those states and, after repeated conflicts, have gradually wrested from the others an acknowledgment of their protectorate. Pierre Loti participated as a naval officer in the expedition against Tong King in 1883 and then wrote several articles about Anam, ours among them.

L. 3. *mandarine*, an adjective, 'belonging to a mandarin' or, for short, 'official.'

L. 9. *tchountchoun;* this word is perhaps the Anamese form of *tchintchin*, which in Chinese proper has among many meanings that of 'I beg,' 'if you please.'

P. 97, L. 4. *membrure*, the 'frame' of bamboos forming the roof.

L. 5. *Faï-Fo*, a seaport on the Chinese Sea, southwest of Hué, the capital of Anam.

L. 11. *à la magot*, 'in a grotesque fashion'; the word *magot*, 'baboon,' is applied in France to the grotesque figures of Chinamen used to decorate mantelpieces.

L. 24. *passées*, 'stained.'

P. 98, L. 10. *en arrêt*, 'at a standstill.'

L. 16. *font la haie*, 'form two guardlines.'

L. 20. *violet d'évêque*, 'bishop purple,' the color of the robes worn by Roman Catholic bishops.

L. 21. *à la chinoise*, 'Chinese fashion,' the word *mode* understood.

L. 27. *aiguilles*, lit. needles, but, by extension, anything ending with a sharp point, 'pinnacles,' 'spires.'

P. 99, L. 23. *pandanus*, 'screw pine,' a plant found in the Chinese peninsulas.

L. 26. *pervenches-du-Cap*, 'Cape periwinkles.'

L. 27. *rouge de pêcher*, 'peachblossom red,' the word *fleur* understood after *rouge*.

P. 100, L. 2. *échappées de vertige*, 'dizzying vistas.'

L. 23. *le grand-bonze*, the 'head-bonze.' The author means the Buddhist monks or priests who live in communities and take vows of poverty and celibacy. The bonze-children spoken of in this passage are not their offspring, but adopted by them at an early age to keep up numbers.

P. 101, L. 4. *cagoule*, 'monk's hood.'

L. 14. *larves*, 'ghosts.'

L. 18. *bouddha mural*, a figure of Buddha frescoed on the wall. Buddha, in Sanskrit 'the Enlightened one,' is the traditional surname of Siddharta, a Hindu prince and religious reformer of the 6th century B.C. From its Indian cradle, his doctrine was carried into China and Japan, where, under various forms, it still constitutes the prevailing religion. Unlike most founders of religions, Buddha did not announce a new God or proclaim a new attribute of some accepted deity; his doctrine, at once pessimistic and atheistic, consisted chiefly of moral and philosophical conceits, among which one may easily single out two radical assertions: (1) that human existence in its usual conditions and manifestations is an evil; (2) that the only escape from life's curse lies in the extinction of all earthly desires and impulses and in undisturbed contemplation.

L. 20. *saint byzantin*, 'Byzantine saint'; the saints of the Byzantine or Greek churches are painted with a full gold halo around their heads.

L. 25. *Esprits;* although Buddhism was originally a negation

of the gods, its modern adherents not only render divine honors to their founder, but, especially in Chinese lands, worship the Spirits of their ancestors or race.

P. 102, L. 5. *Hué*, the capital of Anam, on the river of the same name, which falls into the Chinese Sea eight miles further down.

L. 30. *nuancés des mêmes tons de grisailles*, 'tinted with the same grayish shades.'

P. 103, L. 29. *restées primitives*, 'which have remained in their primitive state.'

P. 104, L. 6. *grand-ours*, the mammoth bear, known only by its fossil remains; *grand-renne*, below, is likewise the mammoth reindeer.

L. 10. *Angkor*, a site on Siamese land, formerly a religious centre for Indo-China; ruins of temples and palaces are found there which are supposed by our author to date from the earliest stages of Buddhism.

P. 105, L. 20. *de jamais vu*, 'of unearthly': the partitive construction is required by *ce que* preceding.

L. 22. *l'au-delà*, 'the world unseen.'

L. 27. *l'absolu rien*, 'absolute nothingness.' As said before, the early Buddhists laid great stress upon the necessity of attaining, even in this world, release from existence, a state of apathy designated in their writings by the word *nirvāna*, 'annihilation.'

P. 106, L. 9. *feu de Bengale*, 'calcium light.'

L. 12. *donnant à mi hauteur, etc.*, 'entering, half-way up the side of the edifice, into,' etc.

L. 21. *buée*, 'vapor.'

L. 22. *vert d'apothéose*, 'spectral green.' The word *apothéose*, 'deification,' designates sometimes the moment of a commemorative pyrotechnic display when some symbolic figure shines forth amid pale green lights.

P. 107, L. 3. *velum*, a Latin word, 'awning.'

L. 29. *millénaires*, 'a thousand years old.'

P. 108, L. 2. *familiers*, here a noun, 'inmates.'

V. LE CHÂTEAU DE VERSAILLES.

Edmond Scherer (1815–1889), once a noted Protestant theologian, and, in his later years, a member of the French senate, his chief title to fame was gained as a literary critic. As such the gravity of his thought, the breadth of his learning and the clearness of his style, gave him an authority second to none in France. This piece, reproduced with some abridgment from the eighth volume of his *Études sur la Littérature contemporaine*, stands there as a review of a French work on the Château de Versailles.

P. 109, L. 2. *Versailles*, a city of 50,000 inhabitants, 12 miles southwest of Paris. To-day a mere suburb of the capital, it played a most brilliant rôle under the old monarchy as the chief royal residence. In 1789 the States-General met there as a prelude to the revolution, and there again, after the Franco-Prussian war, the Chambers of the third Republic for some years held their sittings. The castle itself, emptied of royal guests after the removal of Louis XVI to Paris by the populace, was reopened in 1837 as a National Museum of Painting and Sculpture.

L. 14. *Clamart*, a village half-way between Paris and Versailles.

L. 16. *Marly*, *Saint-Germain*, two royal residences not far from Versailles, on the left bank of the Seine.

P. 110, L. 3. *Louis XIII* (1601–1643), an insignificant Bourbon king on whose reign the masterly rule of minister Richelieu conferred a high degree of importance. When he died his son, Louis XIV, was only five years old and the government was conducted by the queen-mother, Anne d'Autriche, until, at the age of fourteen, the young king entered upon his royal office.

L. 12. *la Vallière*, later duchess, Louis XIV's first declared favorite.

L. 13. *Molière* (1622–1673), the great comic writer; the first two plays mentioned are not among his best, but *Tartuffe* is a vigorous exposition of religious hypocrisy.

L. 17. *jeux d'eau*, the hydraulic display in the garden of the

palace: many jets of water artistically combined at different heights, issuing from numerous groups of statuary.

L. 22. *Dangeau* (1638–1720), a marquis and type of the perfect courtier. In 1684 he began a diary of the court's doings which he continued until his death. In spite of its laconism and frivolity, his *Journal* is a precious record of life at Versailles.

P. 111, L. 3. *Trianon*, a smaller residence built for Louis XIV within the limits of the park of Versailles; sometimes called *Grand Trianon* to distinguish it from another fancy building, the favorite retreat of Queen Marie-Antoinette, which was built for Louis XV and called *Petit Trianon*.

L. 6. *Madame de Sévigné* (1626–1696), another witness of the brilliant reign of Louis XIV, many details and incidents of which she has left us in her witty and graceful letters to her daughter.

L. 10. *l'Hôtel-Dieu*, i.e. *l'hôtel de Dieu*, 'God's hostelry,' the main hospital in Paris, in the isle of the City, close to Notre-Dame.

L. 13. *Maintenon*, a little town on the banks of the Eure. Its castle and name were given by Louis to the well-known Françoise d'Aubigné, widow Scarron, whom he finally married. The aqueduct was to have a length of 4600 metres on 3 superposed rows of arches; the bottom row alone was constructed, with great mortality of the peasantry and infantry detailed for that work.

L. 21. *Saint-Simon* (1675–1725); Louis, duc de Saint-Simon, has left memoirs in which with a bitter spirit and a picturesque style he portrayed court life in Versailles in the latter part of Louis XIV's reign.

L. 28. *sans air, etc.*; Saint-Simon not being a professional writer, his style is often more picturesque than correct. This passage means: 'without ventilation, so the air cannot be pure,' the word *air* having two meanings.

P. 112, L. 6. *le beau et le vilain, etc.*, adjectives used as nouns, 'the beautiful and the uncouth, the spacious and the pinched are strung together.'

L. 11. *le plus léger usage*, 'the slightest experience.'

L. 17. *leurs effets, etc.*, 'the impression produced, which, however, must not be overrated,' etc.; *ménager* means properly 'to spare,' 'to restrict.'

L. 19. *l'étranglé suffoque*, 'the pinched appearance gives a feeling of suffocation.' The central part of the castle, built before the rest, has a paltry look not in keeping with the pretentious wings.

L. 24. *Mansard*, Louis XIV's favorite architect. His name is retained in the compound 'mansard roof' (also called 'French roof').

L. 29. *Grandes écuries*, the royal stables destined to the court's service; *petites écuries*, that part of them reserved for the use of the king and his family.

L. 30. *communs*, apartments devoted to the domestic service.

P. 113, L. 15. *Renaissance;* applied to French architecture the word means a peculiar style in which the Gothic or middle age features are blended with classic or Italian elèments. It is especially admired in many French palaces and castles of the XVIth century.

L. 22. *combles*, 'hip' and 'peaked' roofs, in contrast with the mansard roofs which form the superstructure of the palace and were intended, it seems, as a temporary makeshift.

P. 114, L. 16. *tout ce qu'il y avait de distingué*, 'all who were in any way distinguished.'

L. 22. *survivance*, 'right of reversion,' the first claim to an office in case of vacancy.

L. 30. *la Fronde*, an uprising of the Parisians and of the highest nobility against the Italian-born Cardinal Mazarin, prime minister during the minority of Louis XIV. It broke forth in 1648 and was only allayed in 1659.

P. 115, L. 16. *l'Œil-de-Bœuf*, a round or oval window; here the name of the antichamber to the king's apartment in Versailles, which was lighted by a window of that description.

L. 19. *l'épouse morganatique:* a morganatic marriage is one between a prince and a woman of inferior station in which the husband does not confer upon the wife nor upon the children born of the union the rank and rights belonging to

him. Madame de Maintenon was, when Louis XIV married her, the governess of some of his natural children and, though of gentle birth, had lost caste by marrying the cripple Scarron, a burlesque poet.

L. 29. *la Palatine;* Charlotte-Elizabeth, wife of Philippe d'Orléans, only brother of Louis XIV; surnamed *la princesse palatine* because her father was the sovereign of the Palatinate, one of the southern states of Germany at that time. From Versailles she wrote to her German friends biting descriptions of her surroundings, from which our author quotes frequently.

P. 116, L. 13. *Madame Roland* (1755–1793), a handsome and spirited woman who, in the first stages of the French revolution, gathered around her the most eloquent advocates of Republican ideas, the Girondist party. Involved in the ruin of her friends, she was guillotined in 1793. Her memoirs here quoted were written in her prison.

L. 15. *la dauphine*, the wife of the *dauphin*, heir to the French crown.

L. 16. *de quartier*, 'on duty.'

L. 23. *de quoi*, 'space enough in which,' etc.

P. 117, L. 8. *Suisses*, the company of Swiss to whom the guard of the person of the king was intrusted.

L. 22. *la reine*, the first and sole acknowledged wife of Louis XIV, Maria-Theresa, a Spanish princess.

P. 118, L. 1. *édit de Nantes*, the edict of Henry IV which insured to the Protestants the free exercise of their faith. Its revocation by Louis XIV, in 1685, led to the ruin or emigration of the most thrifty class of Frenchmen. — *la guerre de la succession d'Espagne:* in 1700 the childless king of Spain, Charles II, died leaving his crown to Philippe d'Anjou, a grandson of Louis XIV. The foreign powers refused to acknowledge the new king and waged against him and Louis XIV a war which lasted twelve years and left France starving and bankrupt.

L. 7. *Rulhière* (1735–1791), a French writer who, besides historical works on Poland and Russia, has left a treatise on the causes of the revocation of the Edict of Nantes.

P. 119, L. 5. *Louvois* (1639–1691), the minister of war during the first brilliant part of the reign. He is charged with having fostered a policy of military conquests in order to make himself indispensable.

L. 6. *Colbert* (1609–1683), the minister of the treasury whose careful husbanding of the country's resources remedied for a time the king's lavishness.

L. 7. *Montespan*, la marquise de Montespan, the witty and high-priced mistress of Louis XIV before the advent of Mme. de Maintenon.

L. 29. *Doudan* (1800–1872), a French writer of this century whom his letters, published since his death, have revealed as a delicate critic and ingenious thinker.

L. 30. *peu s'en faut, etc.*, 'the adventuress lacked but little of becoming a saint.'

P. 120, L. 10. *la Beaumelle* (1727–1773), an indifferent writer of the last century into whose hands a package of Madame de Maintenon's letters chanced to fall, upon which he based his *Mémoires pour servir à l'histoire de Madame de Maintenon.*

L. 12. *laisser aller*, here a noun, 'informality.'

P. 121, L. 1. *ailleurs*, 'elsewhere,' i.e. in devotion.

L. 5. *accuse*, 'brings out.'

L. 7. *Divinité oblige*, 'being a God has its drawbacks,' a novel turn of the well known phrase *noblesse oblige*. No king came nearer than Louis XIV to being worshipped as a god, and his court was truly an 'Olympus.'

L. 11. *papier de musique*, 'scoresheet.'

L. 16. *qui fait ruelle*, 'which fences it in.' The ruelle, lit. 'lane,' was properly the passage left between the bed and the wall, large enough to accommodate early visitors, but in royal bedrooms there was another space formed by a railing.

L. 18. *les levers et les couchers*, 'levees and couchees,' morning and evening audiences. In Louis XIV's case the words, especially when preceded by the adjective *petit*, mean literally the act of rising from and of going to bed in the presence of a select attendance of courtiers.

P. 122, L. 8. *Père de la Chaise* (1624–1709), a famous Jesuit, confessor of Louis. His name has been given to the largest

cemetery in Paris, located on the hill where his house once stood.

L. 19. *à point nommé*, 'at the right time,' i.e. before he was thrust out of office. He died suddenly after a stormy interview with the king.

P. 123, L. 12. *Monseigneur le dauphin*. Louis de Bourbon, only son of Louis XIV; next in rank came his sons, the duc de Bourgogne, who became dauphin at his father's death in 1711, and the duc de Berry (d. 1714); a brother of these two was, as stated in the note to p. 118, l. 1, on the throne of Spain. Louis XIV's only brother, Monsieur, duc d'Orléans, ranked next to them.

L. 20. *légitimés*, 'legitimated,' i.e. those of the king's natural children whom he had acknowledged and upon whom he had conferred the privileges belonging to princes of the royal blood.

P. 124, L. 2. *haut-de-chausses*, the breeches proper, i.e. the covering from the waist to the knees; *les bas de chausses*, retained in our modern speech in the short form *les bas* meant as today the stockings.

L. 10. *Monsieur*, title given distinctively to the king's brother just as *Madame* was a title reserved to this brother's wife.

P. 125, L. 8. *la Ménagerie*, a collection of wild animals in the park of Versailles.

L. 25. *depuis Fontainebleau*, 'since the last stay of the court in the palace of Fontainebleau.'

P. 126, L. 9. *livre de sa recette*, 'his memorandum book of profits and gains.'

L. 10. *lansquenet*, a game of cards played against a banker and with bets on the eventual turns of the cards. Probably introduced in France by the German troopers (*Landsknechten*) who during the XVIth century enlisted in the service of most warring nations.

P. 127, L. 3. *un arrière-petit-fils*, 'a great-grandson,' i.e. the surviving son of the duc de Bourgogne (see note to p. 123, l. 12), afterward known as Louis XV.

L. 5. *Saint Cyr*, a school near Versailles, founded by Mme.

de Maintenon for the daughters of noblemen in the king's service. At first a lay school, it was soon changed into a convent and as such subsisted until the revolution. The buildings are to-day occupied by a school for officers, the West Point of France.

P. 128, L. 1. *André Chénier* (1762–1794), the greatest, perhaps the only French poet of the XVIIIth century. An indignant remonstrant against the excesses of the Revolution, he was guillotined three days before Robespierre's fall.

L. 7. *coule, etc.*, the subject is *un peu de calme et d'oubli*, and the same verb is understood in the preceding line.

L. 10. *les grandes eaux*, the hydraulic display in the basins of the castle on state occasions, when all the jets are made to play.

VI. ALGIERS, THE WHITE CITY.

Eugène Fromentin (1820–1876), a French painter and writer and a delicate artist with both his brush and his pen. The delineations of Algerian scenery, on which his fame is chiefly founded, remain after many years the truest portrayal of Oriental life in French literature. This piece is taken from *Une année dans le Sahel*, a book published in 1858.

P. 129, L. 1. *Alger:* for three centuries a nest of Turkish and Moorish pirates, Algiers was at last attacked and taken by a French fleet in 1830, but forty years of continual fighting were needed after that date to subdue the territory, i.e Algeria, from the empire of Morocco in the west to the region of Tunis in the east and to the Sahara in the south. The Arabs were fond of calling Algiers *el Bahadja*, 'the white city,' because of the color of its buildings made more apparent still by the gradual elevation of the site.

L. 4. *l'Agha*, a suburb south of the city of Algiers, by the sea.

L. 6. *la Kasbah*, the old fortress of the beys of Algiers, to-day a barrack. It stands on the summit of the hill at the foot and on the sides of which the city is built.

L. 14. *Bab-Azoun, etc.;* Bab in Arabic means 'gate.' Bab-Azoun and Bab-el-Oued were formerly the two fortified entrances on opposite sides of the city. The modern street connecting their sites runs across the town from east to west and in point of length and importance is here compared to the *rue de Rivoli*, the finest thoroughfare of Paris.

P. 130, L. 3. *mitoyens*, lit. middlemost, i.e. 'standing side by side,' native courts and churches for the natives, French courts and Christian churches for the Europeans.

L. 6. *ulémas*, doctors of the Mohammedan law, acting both as judges and as religious instructors.

L. 11. *places*, 'public squares.'

L. 22. *Jardin d'essai*, experimental, i.e. 'botanical' garden.

L. 25. *Isly*, a river in Morocco in the vicinity of which the French routed the Moroccan army in 1844. The statue mentioned here is that of Marshal Bugeaud, who led the French and was made Duke d'Isly for that victory. The epithet 'agricultural' here applied to him refers to the Latin motto *ense et aratro*, 'by the sword and by the plough' by which he tersely expressed his views on the methods of civilizing Algeria.

L. 30. *le belvédère élevé*, 'the high look-out,' i.e. the hill on which the Kasbah stands.

P. 131, L. 12. *à l'heure qu'il est*, 'at this hour.'

L. 17. *sabir*, the same as *lingua franca*, the mixed language current in the Mediterranean seaports where the Oriental and European races come in contact. It is a mixture of Italian, Spanish and Arabic words regardless of grammar. The word itself comes from Spanish *saber*, 'to know.'

L. 28. *Jocaste*, Jocasta, queen of Thebes; according to the Grecian tradition, the two sons she had by her incestuous marriage with Oedipus, hated each other from their birth to their death at each other's hands.

P. 132, L. 9. *tant bien que mal*, 'well or otherwise,' 'as they could.'

L. 28. *Blidah*, 'the tiny town.' 31 miles south of Algiers, famed for the beauty of its surroundings.

P. 133. L. 7. *Fondouk*, Turkish for 'hostelry.'

L. 21. *sauf à*, 'reserving the right to.'

P. 134, L. 6. *Constantine*, one of the oldest and, next to Algiers, of the largest cities in Algeria. It is about 180 miles east of Algiers and 30 miles inland.

L. 12. *Maures*, 'Moorish.' The Moors are the native race in which the blood of the successive occupants of the soil, Phœnicians, Romans, Arabs, is blended.

L. 18. *en Europe*, i.e. into the European atmosphere or quarters.

L. 27. *guitare de Blanca*, Spanish guitar (?).

L. 29. *bâtardes*, 'mongrel.'

P. 135, L. 15. *Lazare*, Lazarus, the leper of the parable (Luke XVI).

L. 19. *il relève, etc.*, 'he ennobles even his faults and lends to his mean sides the energetic grandeur of vice.'

P. 136, L. 14. *mise en scène*, staging, here 'background.'

P. 137, L. 3. *insaisissable*, 'which cannot be taken away.'

L. 15. *burnouss*, 'burnoose,' the floating and hooded cloak worn by the Arabs.

L. 22. *au fond d'un chausson*, 'hidden in a stocking.'

P. 138, L. 10, *du dernier ordre*, 'of the lowest grade.'

L. 21. *il en est des maisons*, 'it is with the dwellings as . . .'

P. 139, L. 23. *darbouka*, a primitive musical instrument consisting of an earthen vase with two openings, of which one is closed by a parchment.

P. 140, L. 1. *livre de la sagesse*, 'a book of Proverbs.'

L. 11. *Mauresques*, 'Mooresses.'

L. 13. *boulangeries banales*, 'public baking ovens.'

L. 16. *sans quartiers*, 'without backs.'

L. 29. *l'humanité d'Achille*; Achilles, according to the Grecian legend, died from a wound in his heel, the only vulnerable spot in his body.

P. 141, L. 19. *dandinement*, 'waddling.'

L. 21. *haïk*, a woman's garment which wraps the head and floats about the body.

L. 29. *brêche ouverte à mi-côte*, 'a gap opened half-way up the hill.'

L. 30. *francs*, here an adjective for European.

P. 142, L. 4. *n'existât-il plus*, inverted construction for *s'il n'existait plus*, 'if only one Arab were left existing.'

L. 8. *l'Alger d'Omar, etc.;* the Omar meant here is perhaps the famous Caliph, second successor of Mohammed, under whose reign, in the VIIth century, Mohammedanism was carried into Africa. Algiers was at that time a Numidian, not a Mohammedan city, though probably its Oriental features were the same as to-day. *Hussein* was the last of the deys, or governors, of Algiers. It was he who in a public audience angrily struck with his fan the cheek of the French consul, and thus called upon his city the invasion which put an end to the native rule (1830).

L. 20. *en fait de*, 'in matter of.'

P. 143, L. 4. *seront encore, etc.*, 'will still be wanting a definition.'

L. 12. *à claire voie*, 'latticed.'

L. 18. *rosses barbes à tous crins*, 'untrimmed Barbary nags.'

L. 21. *corricolos*, 'runners,' a word of Italian origin designating a light four-wheeled vehicle.

P. 144, L. 10. *gris-perle*, 'pearl-gray.' As usual in compounds denoting colors, *gris* keeps its masculine form, although *veste* is feminine.

L. 26. *entrant à pleines portières*, 'entering freely through the windows'; lit. by windowfuls.

P. 145, L. 15. *vendange*, vintage, i.e. 'to wine and wine-drinking. It is well known that the use of fermented liquors is forbidden by the Koran. — *terrains vagues*, 'unimproved lands.'

L. 17. *des tribus*, from the desert or mountain tribes.

P. 146, L. 5. *des voiles maltaises*, Maltese or lateen sails, commonly used on small Mediterranean crafts. — *relevées en ciseaux*, 'opening up like scissors.'

L. 11. *les Batignolles*, formerly an outskirt, now a part of Paris, but preserving a suburban look, i.e. long rows of commonplace dwellings.

L. 19. *le bureau arabe*, the government office where dealings with the natives are transacted.

L. 23. *chaouchs*, 'chaoushes,' native messengers of a state office. — *spahis*, native horseman in the French army. This is the Algerian form of the word 'sepoy' used in India.

L. 29. *gestes de Médée*, 'Medea-like motions.' Medea, the witch of Grecian tradition who, repudiated by the Argonaut Jason, took bloodthirsty revenge upon the children she had had by him and the wife who had taken her place.

Mzabites, a Berber tribe of the Algerian Sahara.

P. 147, L. 20. *Biskris*, natives of Biskra, an oasis in the Algerian desert.

P. 148, L. 20. *à deux cents lieues d'Europe*, i.e. in an unmixed Oriental atmosphere.

P. 149, L. 4. *gandoura*, light upper garment or blouse worn by native artisans.

L. 5. *voiles*, canvas awnings or tents.

VII. LA VIE EN ITALIE AU TEMPS DE LA RENAISSANCE.

Hippolyte Taine (1828–1893), a French critic and historian, one of the most vigorous thinkers in recent times. As a critic, starting from a materialistic point of view, he gives perhaps too much importance to the influence of physical factors, climate, race, age, on works of art; but his writings have awakened a new interest in all questions of literary and esthetic criticism. His later years were devoted to a study on *les Origines de la France Contemporaine*. Among his previous works the best known are *l'Histoire de la Littérature Anglaise* and his *Philosophie de l'Art*, from which latter our piece is taken.

Renaissance, the revival of classical arts and letters in Europe, but more especially in Italy, towards the end of the XVth century. Mr. Taine looks at it chiefly from the artistic side, seeking to explain the features of Italian painting and statuary by the peculiar conditions of society at that time.

P. 152, L. 22. *se faire justice, etc.*, 'to take justice into their own hands.'

P. 153, L. 1. *Stefano d'Infessura* has left a record of Roman affairs from 1371 to 1494. He lived in the second half of the XVth century.

L. 17. *giacco*, Italian for 'coat of mail.'

L. 30. *Cellini* (1500–1572), the famous Florentine gold-worker, sculptor and founder.

P. 154, L. 15. *séance tenante*, lit. the sitting going on, 'without delay.'

L. 17. *vice camérier*, 'vice-chamberlain.' *Cameriere* is an Italian title applied generally to the officers of the papal household. — *conservateurs*, 'magistrates.'

L. 29. *le Rosso* or Il Rosso (1496–1541), so called perhaps for his red hair, a Florentine painter and disciple of Michael Angelo, consequently on bad terms with the pupils of the rival school, Raphael's.

P. 155, L. 3. *Vasari* (1512–1574), in his time a famous Italian artist, more famous now for his 'Lives of the most excellent Italian painters, sculptors and architects.'

L. 15. *César Borgia* (1457–1507), an illegitimate son of Pope Alexander VI; he was against all rules and proprieties made a cardinal, but soon discarded the purple, married a French princess and was created duke of Valentinois; he endeavored then to cut out of northern Italy an independent kingdom for himself, but was thwarted by his father's death (1503) and his own captivity. He was killed while helping in a war against the king of Spain. His character is otherwise sufficiently described in these pages.

L. 17. *galerie Borghese*, a collection of works of art in Rome, gathered in the palace and by the care of Prince Borghese, who married one of Napoleon's sisters and died in 1832.

L. 23. *Burchard* or Burcardo (1505–), a German priest who held in the papal court the office of recorder and has left a curious diary of life at that court.

L. 24. *Il Borgo*, 'the borough,' the district of Rome, on the right bank of the Tiber, in which the Vatican is situated.

L. 29. *chauffeurs*, 'garrotters,' outlaws who, in the years preceding Napoleon's rule, roamed over some provinces of France, often roasting (*chauffant*) the feet of their victims to compel them to disclose their money.

P. 156, L. 6. *gladiandi*, in Latin 'condemned to perish by the sword,' 'death convicts.'

L. 21. *ce fût la peine*, 'it was worth the trouble.'

L. 30. *Galeazzo*, one of the Sforza family which ruled Milan during the second half of the XVth century and until 1535. The first Sforza was a low-born condottiere who by perfidy and violence possessed himself of that fair city and transmitted it to his son Galeazzo along with his lawless instincts. The murder spoken of in our passage took place in 1476.

P. 157, L. 2. *Plutarque*, i.e. 'The Lives of Illustrious Men,' written by the Greek historian Plutarch in the first century of our era. Breathing the love of freedom and the contempt for death, they have done much in diverse epochs to foster republican ideas and daring deeds.

L. 12. *Malatesta;* the family of adventurers to which this expressive name (bad head) belongs or was given, made itself master of the city and region of Rimini, north of Rome, until it was wrested from them by the popes in 1526. By like means but with more success the house of *Este* established itself in Ferrara and Modena for four centuries, i.e. until the formation of the present kingdom of Italy (1860).

L. 16. *Medicis;* the name *Medici* being plural in Italian takes an *s* in French, without losing, however, its native ending. This famous family held sway over Florence from the end of the XVth century to the beginning of the XVIIIth, at first as the untitled and accepted rulers of the republican commonwealth, but afterwards assuming the ducal title. The members had in common an intelligent love for the fine arts and an absolute absence of moral scruples. The occurrence described here took place in 1478; Giuliano and Lorenzo were the grandsons of Cosimo, the greatest of his dynasty, surnamed 'the father of his country.'

P. 158, L. 14. *mordit à belles dents*, 'bit him savagely.'

P. 159, L. 8. *en scélérat*, 'scoundrel's fashion,' or 'like a villain.'

L. 9. *Machiavel* (1469–1527), the well known Florentine writer and politician, Machiavelli.

L. 20. *le Cyrus, etc.*, the Cyropœdia, a political romance describing the education of Cyrus the elder. It was written by the famous Greek Xenophon in the fourth century before our era.

L. 22. *enfant trouvé*, 'foundling.'

L. 23. *Lucques*, 'Lucca'; *Pise*, next line, 'Pisa.'

P. 160, L. 29. *Romagne*, Romagna, a province north of Rome, on the Adriatic sea, of which Ravenna was the capital.

P. 163, L. 10. *d'une semelle*, 'by a sole's width,' 'not budging an inch.'

L. 12. *se mirent de la partie*, 'took a hand in the fray.'

L. 20. *Chateau Saint-Ange*, castle of Sant' Angelo, an edifice on the right bank of the Tiber in Rome, built by the emperor Adrian as a burial place for the Roman emperors. Under the popes it was used both as a residence and as a prison. There remains of it only a tower.

P. 164, L. 22. *la seigneurie*, 'lordship' or 'lordships,' i.e. the reigning house.

L. 24. *Léonard de Vinci*, Leonardo da Vinci, the most versatile of the artists of the Renaissance; born on Florentine territory in 1452, he spent the best part of his life in Milan and died in France in 1519. *Giovanni Pico della Mirandola*, considered omniscient in those days, died in 1493, only thirty years old. *Leon Battista Alberti* was also a man of multiple attainments, though best remembered as an architect (1404–1472).

P. 165, L. 8. *le connétable de Bourbon;* the troops which in 1527 took by assault and sacked the papal city were commanded by Charles de Bourbon, a French prince who had held in his country the office of 'constable,' i.e. commander in chief of the army, but, owing to some grievances against King Francis I, had deserted and offered his sword to France's greatest enemy, Charles V, sovereign of Germany and Spain, then at war with the pope.

P. 166, L. 22. *le pape Alexandre*, Alexander VI, the father of Cesare and Lucrezia Borgia, who ruled from 1492 to 1503.

P. 167, L. 23. *le médicin n'aura, etc.*, 'the physician will have no use for his art.'

P. 168, L. 13. *Persée*, the famous bronze statue by Cellini representing Perseus holding in his hand the head of Medusa and trampling the slain monster under his feet.

P. 170, L. 24. *Balthazar de Castiglione*, Italian diplomatist, lived

from 1478 to 1529. He is only remembered by the book quoted here, *il Cortegiano*, the handbook of the perfect gentleman, 'the golden book,' as they called it in its time.

L. 28. *toreador*, 'bullfighter'; *paladin*, 'perfect knight.'

P. 171, L. 6. *pas d'armes*, 'knightly prowesses.'

L. 8. *jouer aux bâtons*, 'to fence with sticks': *courir le taureau*, 'to fight bulls.'

L. 24. *matamore*, 'swashbuckler'; from Spanish *matamoros*, 'Moor killer.'

P. 172, L. 27. *madone, etc.*, i.e. a painting representing a madonna, a piece of statuary representing a young man, etc.

P. 173, L. 19. *cotes de bourse*, 'stock exchange quotations.'

L. 26. *aux bains froids*, i.e. the public bathhouses in the Seine.

P. 175, L. 16. *Donatello* (1386–1466), a Florentine artist and the first in date of the great sculptors of the Renaissance.

L. 19. *Giorgione* (his real name was Giorgio Barbarello) and Titian (Tiziano Vecelli), both born in 1477, are the two great lights of the Venetian school of painting. The former died young, thirty-four years old, while Titian lived to be almost a hundred.

INTERNATIONAL MODERN LANGUAGE SERIES.

See also the Announcements.

An Introduction to the French Language.

A Practical Grammar with Exercises. By ALPHONSE N. VAN DAELL, Professor of Modern Languages in the Massachusetts Institute of Technology, formerly Director of Modern Languages in the Boston Public Schools. 12mo. Cloth. xxvii + 229 pages. Mailing price, $1.10; for introduction, $1.00.

THIS is a complete first year book, compact and concise and yet full enough to be accurate and thorough. It is in two Parts: Part I. consists of exercises and refers constantly to Part II. which is a brief French grammar.

The book is truly practical, that is, it is based upon connected language, and it provides reference to a *connected* statement of grammatical rules. The particular attention of instructors is invited to this feature, not to be found in other books.

The method of the book permits the introduction of conversational exercises at any stage of the course.

The exercises are interesting in themselves. Besides this, they are *French* in substance as well as in form.

This introduction can be used with any reader or set of reading books.

The long experience of the author has been ably supplemented by the criticisms of eminent scholars and successful teachers.

For the elementary courses in colleges, seminaries, academies, and high schools it is believed to possess peculiar excellences.

Théodore Henckels, *Instructor in French, Middlebury College, Vt.:* I have decided to introduce the work into my beginner's class.

M. Levi, *Instructor in French in the University of Michigan:* I shall not hesitate to introduce it at once into my class.

C. H. L. N. Bernard, *Instructor in Modern Languages, Massachusetts Institute of Technology, Boston:* I firmly believe it will facilitate the work of both students and teachers.

J. Geddes, Jr., *Professor of French in Boston University:* It is an excellent piece of work and well deserves the remarkable success it is having all over the country.

F. W. Freeborn, *Master, Boston Latin School:* The book must commend itself to those who wish to avail themselves of all that is best in modern methods of language teaching.

A. de Rougemont, *Professor of French, Adelphi Academy, Brooklyn, N.Y.:* This work marks an immeasurable advance over the existing methods.

An Introduction to French Authors.

A Reader for Beginners. Edited, with Notes and a Vocabulary, by A. N. VAN DAELL, Professor of Modern Languages in the Massachusetts Institute of Technology. 12mo. Cloth. vii + 251 pages. Mailing price, 90 cents; for introduction, 80 cents.

THIS book contains short and easy tales suitable for the class-room and is intended to serve as an introduction to the best French authors. It contains such a variety of graded material that the student, having read it, is prepared to undertake still more difficult authors.

This Reader has a second part comprising a summary of the Geography of France, a short history of that country, and finally a chapter giving some idea of its constitution and mode of government.

Madame Thérèse.

Par Erckmann-Chatrian. Edited and annotated by GEORGE W. ROLLINS, Master in the Boston Latin School. 12mo. Cloth. vi + 211 pages. Mailing price, 70 cents; for introduction, 60 cents.

MADAME THÉRÈSE is the masterpiece of Erckmann-Chatrian, and a masterpiece of French literature. Its clear and simple style, its purity of tone, its noble sentiments, its fidelity to history, its absorbing interest, make it especially adapted to young pupils who are reading their first French book.

La Famille de Germandre.

Par George Sand. Adapted and annotated by AUGUSTA C. KIMBALL, Teacher in the Girls' High School, Boston. 12mo. Cloth. x + 108 pages. Mailing price, 56 cents; for introduction, 50 cents.

THE story has been somewhat abridged for the use of schools, that it might not seem too formidable, and to leave room in courses of reading for as much variety as possible.

Quatrevingt-Treize.

Par Victor Hugo. Adapted for use in schools by JAMES BOÏELLE, B.A. (Univ. Gall.), Senior French Master in Dulwich College, England. Revised for use in American Schools. 12mo. Cloth. viii + 216 pages. Mailing price, 70 cents; for introduction, 60 cents.

IT is believed that this edition of this master-piece of French literature, well-known the world over, will be found in every way excellent.

Andromaque.

Par Racine. (Texte de 1697.) Edited by FERDINAND BÔCHER, Professor of Modern Languages, Harvard University. 12mo. Paper. ii + 75 pages. Mailing price, 25 cents; for introduction, 20 cents.

De l'Institution des Enfans.

Par Montaigne. (Texte original de 1580.) Edited by Professor F. BÔCHER. 12mo. Paper. iv + 26 pages. Mailing price, 25 cents; for introduction, 20 cents.

Le Misantrope.

Par Molière. (Texte de 1667.) Edited by Professor F. BÔCHER. 12mo. Paper. 93 pages. Mailing price, 25 cents; for introduction, 20 cents.

Lee Davis Lodge, *Prof. of the French Language and Literature, Columbian University, Washington, D.C.:* Especially must I commend in the highest terms your plan of publishing the original texts of the great masterpieces of French literature. This is a great aid to every professor who is striving to inspire his classes with an enthusiasm for advanced philological work and the critical study of literature.

Extraits de la Chanson de Roland,

avec une Introduction Littéraire, des Observations Grammaticales, des Notes, et un Glossaire Complet.

Par Gaston Paris. Membre de l'Institut. Quatrième édition. Revue et corrigée par l'Auteur. 12mo. Cloth. xl + 160 pages. Mailing price, 70 cents; for introduction, 60 cents.

Les Précieuses Ridicules.

Par Molière. Edited with Introduction, Notes and Vocabulary, by MARSHALL W. DAVIS of the Roxbury Latin School, Boston. 12mo. Cloth. + pages. Mailing price, cents; for introduction, cents.

AS an introduction to Molière and the century in which he lived, there is probably nothing better than *Les Précieuses Ridicules.* The introductory matter contains a biographical sketch of Molière, a bibliography and selections from the critical estimates of Molière by Goethe and Sainte-Beuve.

L'Avare.

Par Molière. With Introduction, Notes compiled from the best sources, and a Complete Vocabulary. 12mo. Cloth. xxi + 140 pages. Mailing price, 65 cents; for introduction, 56 cents.

A Scientific French Reader.

Edited, with Introduction, Notes and Vocabulary, by ALEXANDER W. HERDLER, Instructor in Modern Languages, Princeton University. 12mo. Cloth. x + 186 pages. Illustrated. Mailing price, 85 cents; for introduction, 75 cents.

THE purpose of this book is to enable the student to acquire some general familiarity with French technical terms and style. The selections bear chiefly on electricity, mechanics, physics, chemistry, and their industrial applications. They are illustrated by numerous cuts, and will prove very interesting as well as instructive reading. The copious vocabulary contains definitions of difficult terms met with in the text.

B. L. Bowen, *Department of Romance Languages, Ohio State University, Columbus, Ohio:* I find it especially well adapted to the needs of my scientific students. It is well compiled and I like its scope very much.

Popular Science. *French Prose.*

Edited and annotated by JULES LUQUIENS, Professor of Modern Languages in Yale University. 12mo. 252 pages. Mailing price, 70 cents; for introduction, 60 cents.

THIS volume is not, strictly speaking, a scientific reader; its aim is simply to provide material suitable for imparting the habit of careful reading and, in a measure, the vocabulary of scientific literature.

La Prise de La Bastille. *French Prose.*

Par J. Michelet. Edited and annotated by JULES LUQUIENS, Professor of Modern Languages in Yale University. 12mo. Paper. 55 pages. Mailing price, 25 cents; for introduction, 20 cents.

THIS selection is condensed from Michelet's "History of the French Revolution." It is a brilliant pen-picture illustrating the great historian's vividness of style and glowing enthusiasm.

La Cigale Chez les Fourmis. *Comédie en un acte.*

Par MM. Ernest Legouvé et Eugène Labiche. With English notes by ALPHONSE N. VAN DAELL, Professor of Modern Languages in the Massachusetts Institute of Technology. 12mo. Paper. 37 pages. Mailing price, 25 cents; for introduction, 20 cents.

THIS play is a bright and sparkling little comedy, and not difficult even for young pupils.

Contemporary French Writers.

Edited and annotated by ROSINE MELLÉ, Diplomée de l'Academie de Paris et l'Université de France. 12mo. xvi + 212 pages. Mailing price, 85 cents; for introduction, 75 cents.

MANY students of the French language who are familiar with the prose of ordinary writers, or capable of reading their works, find themselves at sea when they open the books of the men who are now directing the thought and shaping the literature of France. This book should be a welcome aid to this class of students. It is the first attempt, so far as we know, to fill the want that has been felt.

The volume contains selections from the French writers of the second part of the nineteenth century, and is accompanied with literary notices, and historical, geographical, etymological, grammatical, and explanatory notes.

Morceaux Choisis d'Alphonse Daudet.

Edited and annotated by FRANK W. FREEBORN, Master in the Boston Latin School. 12mo. Cloth. ix + 227 pages. Mailing price, 85 cents; for introduction, 75 cents.

THIS book is issued to supply a more extended course of reading from Daudet than is now published in any one text-book, to furnish a more harmonious and agreeable series of extracts, and to provide the learner with such explanations of the author's many historical, biographical, and literary allusions as will make the brilliancy of his style better appreciated. A large part of the text has never before been prepared for school use, and yet it is taken from his best known and most characteristic books. In addition, M. Daudet has supplied a new sketch, especially prepared for this work, and has kindly aided the editor by valuable explanations of certain phrases and allusions.

A. P. Montague, *Professor of Latin in Columbian University, Washington, D.C.:* The selections are in the best taste, and admirable exponents of the author's style; the notes are scholarly, helpful, and accurate.

L. Oscar Kuhns, *Prof. of Romance Languages, Wesleyan University, Middletown, Conn.:* The typography and book-work has pleased me very much. . . . Daudet needs no commendation. I have been very fond of him, and hope to use your edition.

MODERN LANGUAGE TEXT-BOOKS.

	INTROD. PRICE.
Becker and Mora: Spanish Idioms	$1.80
Collar-Eysenbach: German Lessons	1.20
Shorter Eysenbach	1.00
Cook: Table of German Prefixes and Suffixes	.05
Doriot: Illustrated Beginners' Book in French	.80
Beginners' Book. Part II.	.50
Illustrated Beginners' Book in German	.80
Dufour: French Grammar	.60
French Reader	.80
Grandgent: German and English Sounds	.50
Hempl: German Grammar	.00
German Orthography and Phonology	.00
Knapp: Modern French Readings	.80
Modern Spanish Readings	1.50
Modern Spanish Grammar	1.50
Lemly: New System of Spanish Written Accentuation	.10
Smith: Gramática Práctica de la Lengua Castellana	.60
Spiers: French-English Dictionary	4.50
English-French Dictionary	4.50
Stein: German Exercises	.40
Sumichrast: Les Trois Mousquetaires	.70
Les Misérables	.00
Van Daell: Mémoires du Duc de Saint-Simon	.64

International Modern Language Series.

Bôcher: Original Texts.	
Le Misantrope (Molière)	.20
De L'Institution des Enfans (Montaigne)	.20
Andromaque (Racine)	.20
Boïelle: Quatrevingt-Treize (Hugo)	.60
Freeborn: Morceaux Choisis de Daudet. (Authorized Edition)	.00
Kimball: La Famille de Germandre (Sand)	.50
Luquiens: French Prose: Popular Science	.60
French Prose: La Prise de la Bastille (Michelet)	.20
French Prose: Travels	.00
Paris: La Chanson de Roland (Extraits)	.60
Rollins: Madame Thérèse (Erckmann-Chatrian)	.60
Van Daell: La Cigale chez les Fourmis (Legouvé et Labiche)	.20
Introduction to the French Language	1.00
Bultmann: Soll und Haben (Freytag)	.60
Gore: Brigitta (Auerbach)	.00
Gruener: Dietegen (Keller)	.35
Nichols: Die Erhebung Europas gegen Napoleon I. (von Sybel)	.60
Wilson: Burg Neideck (Riehl)	.00

Copies sent to Teachers for Examination, with a view to Introduction on receipt of Introduction Price.

GINN & COMPANY, Publishers.
BOSTON, NEW YORK, AND CHICAGO.

Author Luquiens, Jules (ed.) 278871 LaF.Cr
Title French prose. Places and people. L966f

DATE

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU